Floris Bluther

Marie-Anna la Canadienne

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

LES PLUS BEAUX YEUX DU CANADA

Chapitre I

QUAND L'AUTOMNE renouvelle le décor de la grande scène terrestre où nous passons, il semble que le langage des choses se fait plus grave, plus austère. Dans les bois, les tissus ligneux des vieilles souches forment les colonnes d'un temple sous lequel la religion de la nature chante de sa douce voix la mort et la défloraison de tous les êtres du règne végétal. Mais ce murmure est si faible qu'on sent en lui comme une production mélodieuse inspirée par le silence, la voix éteinte d'une saison qui se souvient des fleurs en mourant dans les glaces.

L'herbe mouvante des prairies prend ses tons d'or liquide et perd son jeu de reflets verdoyants. Comme l'oiseau fatigué jette faiblement un dernier cri avant de replier sa tête sous l'aile, la nature chante un dernier hymne avant de s'endormir dans la froideur des solitudes blanches.

L'érable avait jauni. Sur les flancs des Laurentides, les lourds panaches revêtaient leurs parures d'or, de rouille et de bronze. La rosée persistante des nuits, la bruine des aubes, la rafale des soirées orageuses se succédaient pour conserver à cette végétation tardive le miroitement des feuilles ruisselantes parmi les belles vallées que le soleil inondait de ses feux magnifiques, le Saint-Maurice coulait avec lenteur, tranquille et grand comme une majesté endormie.

Au couchant de ce bel après-midi de septembre, deux jeunes filles suivaient le chemin des Grandes-Piles à La Tuque. Vêtues de blanc, élancées, sveltes toutes deux, elles allaient, se tenant par le bras, babillant à mi-voix, tour-à-tour graves et rieuses ; on eut dit, à les voir ainsi en couple de jeunes grâces à la recherche de quelque retraite propice aux confidences. Elles étaient également jolies, mais leurs beautés formaient un contraste frappant. Marie-Anna Carlier, la plus grande, possédait un ovale de pur style grec qu'accentuait encore une lourde chevelure blonde nouée en nattes en arrière de la tête sur la nuque blanche et dégagée ; quelques mèches dorées papillotaient sur son front, adoucissant d'une ombre claire l'éclat de deux grands yeux brillants comme des olives noires. Tout ce que le génie du peintre peut mettre d'art délicat et profond sous le dessin de deux arcades fines semblait concentré dans ces yeux pareils à deux foyers de tendresses vives, miroirs d'une âme sereine, limpide, virginale dont la blancheur eut fait penser aux anges. Marie-Anna dédaignait le fard et la poudre de riz ; son teint naturel avait plus de transparence, dans sa chaude pâleur, que bien des visages décorés de savants artifices ; le sang généreux qui coulait dans ses veines empourprait ses lèvres de l'incarnat humide de la santé et veinait d'un bleu rosé ses mains effilées, souples, délicates. On distinguait dans toute sa personne un air de quiétude, le charme des choses reposées ou dormantes. C'était une jeunesse en plein épanouissement, une beauté divine à peine matérialisée par l'ardeur mobile du regard, la forme adroite de la chevelure, la coupe étudiée du vêtement.

Jeannette Manceau, sa campagne, semblait presque une fillette auprès d'elle ; sa démarche, son langage et surtout ses jolis yeux fureteurs trahissaient un caractère malicieux et vif. Mademoiselle s'amusait de la vie comme une demoiselle de bonne famille qui n'a jamais manqué de rien et qui ne saurait comprendre que la destinée ne soit pas complaisante. Elle aimait le bruit, l'exubérance et faisait profession de gaité peut-être parce que le rire florissait encore son teint frais de jeune fille, ses joues rouges, pleines, veloutées comme de belles pêches mûries sous les rayons de juillet.

Voici déjà le soir, dit Marie-Anna en voyant le ciel s'obscurcir à l'horizon. Ne nous éloignons pas davantage ; dans une heure, il fera nuit.

Elles revinrent sur leurs pas vers Saint-Jacques-des-Grandes-Piles.

Pourquoi es-tu venue si tard ? demanda Marie-Anna. Je t'ai attendue si longtemps que je craignais de ne pouvoir profiter du soleil. Je n'éprouve aucun plaisir à me promener seule...

Pardonne-moi, répondit Jeannette. Je l'ai complètement oublié, le soleil, en étudiant au piano quelques partitions que William m'a envoyées de Boston. Il y a une valse très dansante, deux chansons américaines qui me plaisent beaucoup. Je te les apporterai ; nous les jouerons dimanche... N'est-ce pas amusant, continua-t-elle en changeant de ton, de voir ce cher William détester si franchement la musique et malgré cela, être aux petits soins pour que je n'en manque jamais ? Quand les garçons se mettent en frais de galanterie, on ne peut imaginer tous les sacrifices qu'ils sont capables de faire !

Ne te moque pas, Jeannette ! fit Marie-Anna doucement grondeuse. William est le modèle des amis. Je voudrais bien pouvoir donner ce nom à ces jeunes gens qui me recherchent sans cesse, attentifs à me surprendre pour glisser des compliments qui sentent l'intérêt vulgaire bien plus que l'amitié, craignant qu'un pli dérangé dans leurs cravates les rende à jamais indignes de la faveur de mes yeux. Non ; ce ne sont pas là des amis ; je n'ai pas d'amis !

Bon ! Voilà tes idées tristes qui te reprennent ! Est-ce l'automne qui te chante ses marches funèbres dans l'oreille ?

Peut-être...

Jeannette se tut durant quelques secondes, cherchant un moyen de faire dériver la conversation sur un sujet moins languissant, car elle savait son amie facilement accessible à d'épuisantes mélancolies qui duraient jusqu'à l'heure du sommeil quand on ne détournait pas sa pensée dès les premiers mots.

J'apprends que William sera de retour dimanche prochain, reprit Jeannette ; et que Georges et Henri Chesnaye arriveront de Québec samedi. Nous aurons donc notre club des Petits-Garçons au complet... Te souviens-tu des charmantes soirées qu'ils nous ont données aux vacances de l'année dernière ?

Oui, je m'en souviens et je suis heureuse que ce bon temps revienne, répondit Marie-Anna sans enthousiasme.

Henri Chesnaye sera content... continua Jeannette en levant vers son amie un regard oblique plein d'espièglerie.

Marie-Anna ne semblait pas avoir entendu cette dernière réflexion. Elle observait avec inquiétude le soir tombant sur le fleuve et sur les montagnes et considérait le chemin qui restait à parcourir pour toucher au village. La nuit venait plus tôt que de coutume, des nuages lourds s'avançaient de l'occident. La température était accablante, le ciel bas, la terre chaude. Un gros orage menaçait.

Jeannette insouciante par nature s'abandonnait à ses pensées, souriant à sa propre malice.

Comment le trouves-tu ? demanda-t-elle.

Qui ? fit Marie-Anna surprise.

Henri Chesnaye ?

Oh voyons, Jeannette ! Je connais Henri depuis que je suis au monde ! Pourquoi me demandes-tu cela ?

Ne fais donc pas l'étonnée, ma belle ! Tu le sais bien, pourquoi...

Marie-Anna releva la tête et sourit enfin déridée.

Je te comprends, avoua-t-elle. Tu me laisses entendre que je ne devrais pas tant parler de mon isolement alors que je possède un ami d'enfance, un bon, un vrai ami... Ne ris pas, Jeannette ; je devine ce que tu penses. Tu as remarqué comme moi les attentions qu'Henri me porte depuis qu'il a quitté les Grandes-Piles et que nous ne nous voyons plus que rarement. J'avais cru tout d'abord que notre vieille amitié de quinze ans s'était encore accrue par la distance qui nous tenait éloignés l'un de l'autre, par ses absences prolongées à Québec et à Lévis... Je me trompais. On dit que l'amitié a ses illusions et se crée des chimères ; j'en fais aujourd'hui la triste expérience. Mon pauvre Henri s'est mis à imiter les autres, à se fatiguer l'esprit pour inventer des sous-entendus joliment trouvés et maladroitement dits qui l'embarrassent autant que moi-même. Le voilà donc lui aussi, le seul ami que j'avais, dans le rang des courtisans occupés de mes yeux et de leurs cravates ! ... Pauvre Henri ! S'il savait à quel point le flirt me déplaît, il ne se donnerait pas tant de mal pour vaincre sa timidité et lever constamment vers moi des yeux qui me donnent envie de rire et de pleurer tout à la fois.

Tu as peut-être tort de ne pas l'encourager, fit Jeannette qui avait sur ces sortes d'affaires des idées très personnelles. Henri est un joli garçon instruit, distingué, plein d'avenir. Comment peux-tu faire fi de qualités si brillantes ? ... Écoute ; je me souviens de ce bal du gouverneur où nous étions l'an passé. J'entends encore le fils de l'ambassadeur anglais qui insista tant pour te faire danser et qui te reconduisit après la valse auprès de ta mère en disant : « Si l'on me demande un jour ce que j'ai vu de plus admirable dans mes voyages, je me rappellerai ces instants du bal où il me fut donné de contempler à l'aise les plus beaux yeux du Canada ! ... » Je te verrai là toute ma vie ! Tu l'as regardé d'une manière telle que le pauvre garçon a craint certainement d'avoir dit une sottise. Et tu es la même avec tous ! Depuis qu'Henri te fait la cour, il te devient insupportable. Et pourtant, il est si doux, si timide... Si tous tes courtisans, comme tu les appelles, n'étaient pas plus hardis que ce courtisan-là, eh bien ma chère, tu pourrais faire une croix sur le mariage et te préparer à vieillir toute seule, bien tranquille.

Ainsi tout est pour le mieux, fit Marie-Anna d'une voix lasse.

Elle ajouta, après un instant :

Parlons d'autres choses, Jeannette ; nous ne nous comprenons pas.

Jeannette très fine, perçut à l'inflexion de ces dernières paroles que son amie était décidément d'humeur sombre et que toute insistance lui causerait une redoublement d'ennui. Elle s'étonnait bien un peu de ces tristesses passagères, des sentiments d'indifférence que Marie-Anna nourrissait à l'endroit de ses adorateurs prodigues d'hommages à sa beauté, mais sa curiosité de jeune fille ne s'exerçait pas à sonder le fond de ces sentiments, à chercher la source de cette indifférence. Au reste, ce n'était qu'une sorte d'instinct natif qui retenait Marie-Anna distante des épanchements absolus. En dehors des affections de la famille, elle n'avait pas encore rencontré l'être aimant répondant véritablement aux besoins de tendresse de tout son être et de toute son âme.

Incapable de soumettre son esprit à des recherches de ce genre, Jeannette songeait seulement que son amie ne ressemblait pas aux autres jeunes filles ; elle s'avouait ingénument à elle-même que la moitié des hommages que recevait Marie-Anna suffirait à remplir sa vie d'un éternel contentement.

Elles continuèrent leur promenade en silence.

Au loin, devant elles, le village de Saint-Jacques-des-Grandes-Piles allongeait sa ligne de claires maisonnettes comme un gros chapelet blanc oublié sur le bord d'un étang sauvage. La frêle coquetterie de ce village perdu dans la montagne semblait souffrir du voisinage des Piles qui l'écrasaient de leur ambiance lourde.

Il pleut ! s'écria Jeannette tout-à-coup.

De grosses gouttes de pluie tachèrent la route poudreuse. Les jeunes filles pressèrent le pas pour échapper à l'averse mais le village était trop éloigné. Un nuage noir creva au-dessus des Piles et une pluie diluvienne tomba. Le vent siffla dans les bois et sur le Saint-Maurice couchant les rameaux et zébrant de larges striures les eaux agitées du fleuve.

Chapitre II

— Nos chapeaux vont être jolis ! fit Jeannette déconfite. Je suis déjà toute trempée ! Ma robe neuve... Ho !

Un éclair aveuglant lui fit pousser un cri de frayeur. Le tonnerre gronda sur les rochers de la montagne. Un nouvel éclair illumina tout le ciel jetant sur la surface mouvante du fleuve une nappe éblouissante de diamants et d'étoiles.

— Cherchons un abri, dit Marie-Anna haletante. Je ne peux plus courir. Mieux vaut laisser passer le gros de l'orage et profiter d'une éclaircie pour rentrer à Saint-Jacques.

Elles aperçurent à quelque distance de la route, sous les érables de la forêt, une cabane de cantonnier couverte de chaume ; la porte arrachée par le vent gisait à terre.

Elles se précipitèrent à l'intérieur, les joues rouges, les yeux brillants, mais à peine entrées, elles reculèrent vivement jusqu'au seuil, prêtes à fuir. Tout au fond de la cabane, deux inconnus les regardaient en souriant. Ils étaient vêtus comme des voyageurs au long-cours : *water-proof* boutonné jusqu'au col, chapeau de feutre mou, bottes montantes et plaid sur le bras.

Le plus grand des deux inconnus s'avança vers Marie

Anna et dit avec un accent purement français :

— Mesdemoiselles, pardonnez la surprise que nous vous causons si elle vous est désagréable. La pluie nous a fait prendre possession de ce domaine de paille, mais il est à vous maintenant que vous y êtes... Aurez-vous le courage de nous chasser ? demanda-t-il les lèvres pincées par un sourire d'imperceptible ironie.

L'étranger restait tête nue devant Marie-Anna et Jeannette, attendant une réponse qui tardait à venir. Les jeunes filles avaient été saisies par son grand air de noblesse simple, son geste souple, sa parole aisée. Leurs dernières craintes ne tinrent devant des apparences aussi favorables.

Marie-Anna répondit :

— Ma foi, messieurs, partageons-nous l'abri. De cette façon, nous nous offrons mutuellement l'hospitalité.

Quoiqu'ils parussent éprouver quelque désir de faire plus ample connaissance avec ces jolies filles que le ciel, pourrait-on dire, leur envoyait, les deux voyageurs s'étaient retirés discrètement au fond de la hutte et affectaient de suivre avec intérêt les figures lumineuses que la foudre découpait dans le ciel. Cependant, à la lueur fulgurante des éclairs, l'un des étrangers ramenait chaque fois ses regards vers le visage de Marie-Anna qui se profilait en silhouette obscure sur le fond de lumière ; à chaque éclat du tonnerre, les grands yeux noirs de la belle jeune fille se fermaient nerveusement sous l'empire de l'effroi. Le voyageur semblait désirer vivement une occasion d'être utile à la peureuse demoiselle.

Durant ce temps, Jeannette navrée contemplait sa robe neuve semblable à une loque, sa blouse légère moulant ses épaules et ses bras qui frissonnaient sous le froid contact.

— Pourvu que maman ne soit pas inquiète ! fit Marie-Anna. Si ce temps continue, elle va désespérer de nous !

En entendant ces mots, le jeune voyageur qui s'intéressait tant au profil harmonieux de Marie-Anna s'approcha et dit avec un empressement sincère :

— Mesdemoiselles, si vous voulez accepter nos services, nous serons heureux, mon ami et moi, de vous aider à sortir d'embarras. Vous le voyez, nous avons de longs imperméables ; nous pouvons vous les prêter et vous rentrerez immédiatement chez vous. Quant à nous, personne ne s'inquiétant à notre sujet, nous attendrons ici la fin de l'orage.

Jeannette Manceau allait accepter l'offre quand Marie-Anna dit avec vivacité :

— Merci, monsieur. Nous ne pouvons consentir à vous faire rester dans cette cabane à cause de nous...

L'autre voyageur qui n'avait pas encore parlé fit résonner au fond de la hutte une grosse voix de basse chantante, grave, presque sépulcrale :

— La galanterie est pour nous un devoir ! prononça-t-il sentencieusement.. Nous sommes Français, et la chevalerie est née en France.

— Nous sommes aussi Canadiens au premier degré de cousinage, reprit l'autre avec son éternel sourire, car nous venons de Normandie... mon ami, monsieur Gilbert Sansonnet et votre serviteur, Jacques de Villodin.

Surprises par cette présentation qu'elles n'attendaient pas et ne demandaient pas davantage, les jeunes filles se présentèrent à leur tour en voyant les deux Français s'incliner cérémonieusement ; mais elles parurent en éprouver quelque contrainte. La conversation s'éteignit dans une minute de malaise.

Une demi-heure passa qui sembla d'autant plus longue que l'orage ne s'apaisait pas. La foudre roulait de toutes parts sur les montagnes comme une avalanche de roches monstres. Autour de la misérable cabane où Marie-Anna, Jeannette et les deux étrangers s'étaient réfugiés, le vent mugissait entre les troncs et les branches comme en de capricieux corridors. Les jeunes filles se serraient l'une contre l'autre, unies par un même sentiment de religieuse terreur. À leur angoisse se mêlait un commencement d'impatience car les ténèbres devenaient épaisses et cette fois c'était bien la nuit qui les enveloppait dans la forêt.

Leurs compagnons de rencontre et d'infortune semblaient accepter la mésaventure de plus calme façon. Le plus grand, celui qui s'était présenté sous le nom aristocratique de Villodin, loin d'être effrayé par le vacarme du ciel et des montagnes goûtait un véritable plaisir à ce concert. Les jeunes filles l'entendirent déclarer qu'il aimait le spectacle des tempêtes parce qu'il faisait naître en lui un sentiment de reconnaissance et d'adoration envers le créateur. L'intention du jeune Français plut à Marie-Anna ; elle devina qu'il parlait surtout pour la rassurer, mais elle s'inquiétait moins pour elle-même que pour sa mère qui devait se lamenter en sachant son enfant attardée dans les bois sous la colère du ciel.

— Ma pauvre Jeannette, à quelle heure allons-nous rentrer ! s'exclama-t-elle désolée.

Jacques de Villodin s'avança encore.

— J'ai une idée, fit-il.

Elles le virent dérouler le plaid, cette grande couverture de drap écossais qu'il portait jeté négligemment sur l'épaule.

— Si cela ne vous offense pas d'être vues en pareil équipage, reprit-il en souriant, que l'une de vous prenne place à mon bras sous ce grand plaid et l'autre sous la couverture de mon ami Gilbert. Nous sortirons d'affaire ainsi tous les quatre...

— Très jolie, cette idée ! fit Gilbert de sa grosse voix. Nous aurons l'air de deux copies de Paul et Virginie fuyant l'orage à l'abri d'une feuille géante. Très jolie, cette idée !

Il faut croire que ces sages demoiselles ne partageaient pas le goût de Gilbert pour les copies de Paul et Virginie et pour l'esprit ingénieux de son compagnon ; elles furent un moment sans répondre. Jacques de Villodin portait de l'une à l'autre des regards surpris attribuant l'échec de son offre à un reste de méfiance. La comparaison qu'avait évoquée Gilbert leur semblait peut-être un peu « osée » se trouvant ainsi en plein bois livrées par les circonstances à la courtoisie de deux jeunes étrangers qu'elles voyaient pour la première fois. Un incident nouveau leur évita un refus d'autant plus difficile qu'il n'eut été motivé par rien de plausible dans la situation de plus en plus critique où elles se trouvaient. On entendit un bruit de pas sur le chemin ; à la lueur d'un éclair un petit vieillard passa, abrité sous un immense parapluie de campagne. Sous son bras, il tenait deux autres parapluies de moindres dimensions.

— Sauvées, Marie-Anna, nous sommes sauvées ! s'écria Jeannette. L'oncle Labarte vient à nous avec des parapluies.

Elles l'appelèrent du seuil de la cabane.

— Enfants ! Quel temps impossible avez-vous choisi pour vous promener dans le bois ! grogna le vieillard avec une sollicitude empressée. La maman Carlier est depuis deux heures à sa fenêtre en train de regarder la route et de pleurer sur vous ! ... Certain que vous allez attraper un bon rhume qui va vous...

Il s'arrêta court en découvrant dans l'ombre, derrière Marie-Anna et Jeannette les deux Français qui le saluaient silencieusement.

Quelques minutes plus tard ils s'acheminaient tous vers le village. Seul sans abri sous les torrents d'eau qui tombaient du ciel, Jacques de Villodin secoua ses épaules ruisselantes, passa son mouchoir sur son visage et s'approcha de Marie-Anna. La pantomime était éloquente mais Marie-Anna très occupée à bavarder avec Jeannette, affectait de ne rien voir. Plusieurs fois, il renouvela ce muet appel à la belle jeune tille mais ce fut en vain. Cependant Marie-Anna suivait le manège du jeune étranger, elle l'avait vu pousser son ami Gilbert sous le parapluie de l'oncle, non par un sentiment louable de générosité mais pour n'avoir plus qu'une place à obtenir auprès de ces grands yeux noirs qui opéraient déjà leur charme magique et involontaire. Le flirt était si évident que Marie-Anna, sans pitié pour les flirteurs de tous pays n'hésita pas à laisser celui-ci sous la pluie, victime de sa propre stratégie galante. Elle trouvait le tour excellent et détournait la tête pour cacher un sourire de malice chaque fois que Villodin recommençait sa pantomime. Gilbert marchait au bras de l'oncle Labarte, en écoutant une grave conférence sur la récolte du sucre d'érable ; entièrement abrité sous l'immense parapluie du bonhomme, il observait l'air goguenard, la mine quêteuse de son compagnon, son flirtage malheureux et se retenait d'éclater de rire pour ne pas faire injure au vieillard qui lui parlait le plus sérieusement du monde.

L'orage s'était apaisé ; mais la pluie battait encore la route et les bois.

Jacques de Villodin, tête basse, monologuait intérieurement :

— Après tout, je ne suis pour elle qu'un inconnu ; se disait-il. Et puis elle n'est peut-être qu'une prude, une bigotte... Allons, c'est une glissade manquée !

Après vingt minutes d'une marche pénible dans la boue et les feuilles gluantes qui jonchaient le chemin, le groupe s'arrêta à l'entrée du village, devant la première habitation, une jolie maison bourgeoise précédée d'un perron garni de roses blanches et de plantes vertes.

Gilbert remercia chaleureusement l'oncle Labarte qui se secouait comme un caniche échappé d'une mare quoiqu'il ne fût pas plus mouillé que le foyer de sa pipe.

Après un sourire énigmatique au malheureux Villodin et un gracieux mouvement de tête en signe d'adieu, les jeunes filles disparurent en courant dans le vestibule.

— Je te croyais plus hardi, mon capitaine ! fit Gilbert en entraînant son ami vers le centre du village. Ma parole, tu deviens timide avec les femmes comme un vieux garçon de la cinquantaine !

Chapitre III

Jacques allait atteindre ses 24 ans. La marque distinctive la plus saillante de sa personne était la dignité mais une dignité sans morgue, sans raideur. Sa taille, bien prise, dépassait de quelques pouces la moyenne. Il portait avec cette élégance innée chez les êtres bien doués, une tête expressive au teint mat et chaud sous lequel, à fleur de peau coulait un sang vif de solide Normand ; les attaches délicates de ses membres et la blancheur de ses mains dénotaient sa noble origine. Son regard, issu de deux yeux brillants d'intelligence était extrêmement mobile, même au caprice des plus futiles circonstances ; avec les femmes, il pouvait être une caresse enveloppante, un inquisiteur insupportable, un pardon plus éloquent que les plus belles prières. À première vue, ce jeune homme eut passé pour un don Juan quelconque, un bellâtre fat, mais s'il dépensait beaucoup d'esprit, au service de la galanterie et dit badinage, il savait montrer à l'occasion les saines vertus qui sont l'apanage des vieilles familles chrétiennes appartenant à l'aristocratie française, la religion de l'honneur, la droiture, la simplicité. L'amour propre avait suffi, en face des tentations pour lui tenir l'âme sans tache.

Dans le monde des vieilles dames vénérables, on disait de lui : « C'est un garçon très bien. » Ailleurs, dans l'angle des paravents, les jeunes filles chuchotaient en se mordillant les lèvres : « Quel *flirt,* ma chère ! » Et d'autres plus hardies : « Il me plairait fort qu'il me parle du tendre ! »

Des propos de ce genre arrivaient parfois jusqu'à lui, soit qu'on n'eut pris garde à la finesse de ses sens, soit qu'on l'eut fait avec intention mais comme il possédait la parfaite maîtrise de ses désirs et de sa volonté, ces sortes d'attaques ne le troublaient en aucune façon. Il avait le goût des entreprises difficiles et en matière d'amour le cœur le plus fortifié, le plus imprenable était toujours celui qu'il s'acharnait à prendre. En dépit de son âge, de ses voyages et d'une sensibilité très développée, Jacques n'avait encore traversé aucune passion sérieuse, mais en revanche avec son indéfectible manie de plaire, ses façons de page enjôleur, sa physionomie agréable, il avait enchaîné à son char le souvenir de maintes belles éplorées.

Comme tous ceux qui ont vu beaucoup d'hommes, de pays et de choses, il avait un don de perspicacité, d'observation assez rare chez les jeunes gens de son âge, surtout si l'on considère que son enfance avait été heureuse, au sein d'une famille dont il était le plus grand souci. Toutes les embûches matérielles et morales avaient été écartées de sa route ; son caractère se ressentait des excès de sollicitude de l'âge tendre. Il avait les larmes faciles comme ceux qui ne savent pas souffrir ; il était volontaire, entêté, soumis aux prières et rebelles aux ordres. Enfin il portait en lui une âme tendre et un cœur léger, celui-ci vierge encore à l'épreuve des passions violentes, celle-là brisée à toutes les contemplations, à toutes les extases, ayant trouvé dans la nature sa plus parfaite affinité.

Il connut Gilbert Sansonnet à Paris, dans une école de peinture. Jacques venait là par dilettantisme. Gilbert ne fréquentait cette école que dans le but d'acquérir des connaissances utiles à sa profession d'ornemaniste. Orphelin sans fortune à l'âge de quatorze ans, il quitta la Normandie et vint à Paris pour « faire son chemin. » Il connut l'atelier malsain et les misères de la lutte pour la vie ; ce fut même souvent la lutte pour le pain mais ces passes difficiles de l'existence le marquèrent du sens pratique des choses et d'une sorte de philosophie sereine qui lui firent accepter de bonne humeur les vicissitudes de sa médiocrité.

De taille petite avec une grosse tête et de grands bras, un front d'astronome sur de petits yeux gris toujours clignotants, le nez et les joues tachetées de pâles rougeurs, sa physionomie n'avait rien de ce qui plaît à la jeunesse ; mais il le savait... Quand on parlait de beauté devant lui, un sourire retroussait ses grosses lèvres :

— La beauté ? grommelait-il. Bah, c'est un peu de bonheur pour les yeux et beaucoup de souci pour le reste ! Je rends grâce au ciel de m'avoir épargné ce bonheur-là.

La fréquentation des ateliers parisiens développa en lui les tendances d'un esprit vif. Il lui arrivait de jeter au travers d'une conversation quelque répartie exotique qui déroutait le bon sens ou bien encore il soutenait une opinion personnelle eu dépit de toutes les opinions opposées, osant « gaffer » froidement pour le plaisir de placer un mot d'esprit avec justesse et à-propos mais il était, si l'on peut dire, le plus adroit et le plus spirituel des gaffeurs.

Jacques de Villodin le remarqua et se plut en sa société. Leurs divergences de caractère s'alliaient parfaitement ; ils furent bientôt inséparables et leur amitié se resserra davantage au fur et à mesure qu'ils se connurent mieux. Gilbert prit à la fréquentation de l'élégant aristocrate des manières observées qui, par contraste avec ses formes lourdes n'étaient pas sans grâce, mais il ne put jamais atteindre à cette perfection dans le maintien, à cette aisance dans le geste qui étaient les dons de son noble ami. Son langage surtout s'affina ; il resta railleur et mordant mais au lieu de railler avec grossièreté, il mordit avec esprit.

À l'époque des vacances, Gilbert fut conduit au château de Rézenlieu-Villodin et présenté au comte et à la comtesse.

Dix-huit mois plus tard environ, quand Jacques de Villodin eut terminé ses études de philosophie, son père le manda et lui dit :

— Jacques, tu es maintenant un homme. Tu connais de la vie ce qu'un garçon de ton âge doit en connaître, il te faut désormais vivre par tes propres moyens, apprendre à tourner ou à vaincre les difficultés, gagner de l'expérience et faire tomber cette écorce de petit maître que tu garderais ici dans la vie de château. Je mets à ta disposition les fonds nécessaires pour un voyage de trois années dans tel ou tel pays qu'il te plaira de visiter. J'attache une importance capitale à ces années de ta vie ; mon but est de t'engager à choisir une carrière quand tu auras vu le monde, étudié les hommes, formé ton intelligence et orienté tes volontés. Va et tiens-moi au courant de tes études... Encore un mot ; je n'ai pas voulu te séparer de ton ami Gilbert qui vit près de toi depuis longtemps ; il t'accompagnera.

Le matin du départ, la comtesse de Villodin lui avait dit entre deux baisers :

— Parle-moi quelquefois de tes plaisirs et de tes peines, mon grand. Songe que je n'aurai plus que ta sœurette Marguerite près de moi... Ne m'oublie pas, Jacques !

Le jeune homme s'était écrié :

— Oh maman !...

Et dans ce mot qu'il ne prononçait jamais, disant ordinairement « ma mère », il avait mis un tel accent de tendresse que la pauvre femme en avait souri de bonheur.

Ils étaient donc partis de France pour s'instruire en voyageant. Ce fut l'aurore d'une vie nouvelle remplie d'imprévu et de liberté. Leurs aventures furent nombreuses car Jacques était souvent enclin à trop de largesses et Gilbert à trop de brusquerie. Pendant que Jacques filait le « *dolce amor* » au bras d'une Napolitaine, Gilbert se battait avec les autres soupirants de la belle qui l'accusaient d'avoir accaparé ses faveurs. Cette malencontreuse affaire faillit avoir des suites fatales et les deux voyageurs durent quitter précipitamment l'Italie.

Une aventure à peu près semblable arriva en Perse. Sur les prières de Jacques, une jolie Persane consentit à abaisser le voile qui cachait son visage, s'exposant ainsi à l'emprisonnement ou à la mort. Ayant cédé le premier jour, elle ne put refuser le lendemain devant de nouvelles instances et fut surprise par son seigneur. Il fut impossible de maîtriser le Persan qui ne voulait rien de moins que couper le séducteur en un certain nombre de morceaux. Jacques, lui aussi, voulait le duel. Gilbert, rendu furieux par la contagion des deux autres régla l'affaire en envoyant rouler le Persan à dix pas de sa porte, étourdi par un formidable coup de tête dans l'estomac. Depuis, Jacques pensa souvent avec tristesse à la jeune Persane qui l'avait aimé et qui devait avoir payé de sa liberté, de sa vie peut-être, l'infraction aux coutumes barbares de son pays.

Ils visitèrent l'Orient avec ses flèches et ses minarets dorés, la Palestine, terre des souvenirs divins, les Indes aux richesses innombrables du génie païen, le Japon, nature exotique et généreuse.

Après deux années de voyage, ils quittaient le Vieux Continent à Yokohama et naviguaient vers le Dominion.

À l'époque où commence ce récit Jacques de Villodin et Gilbert Sansonnet excursionnaient dans les Laurentides. Ils venaient de s'installer à l'Hôtel-des-Chutes, dans le village de Saint-Jacques-des-Grandes-Piles, sur les bords du Saint-Maurice.

Chapitre IV

— Eh bien, que penses-tu de cette rencontre ? demanda Jacques quand ils se furent débarrassés de leurs manteaux trempés de pluie.

— Heu... Le mauvais temps a quelquefois du bon.

— Ces deux Canadiennes sont jolies...

— Et l'oncle Labarte est un bien brave homme ! ajouta Gilbert narquois.

— L'oncle Labarte... Que veux-tu dire ? interrogea Villodin.

— Je veux dire qu'il avait un parapluie plus hospitalier que celui de sa nièce ! fit Gilbert en éclatant de rire.

Jacques s'étendit nonchalamment sur un long sofa rouge dans un coin du salon, grilla une cigarette et avoua :

— C'est vrai. La belle inconnue ne s'est pas montrée charitable.

— Vois-tu, mon petit vicomte, continua Gilbert, je crois que dans le Nouveau-Monde, il va te falloir employer de nouvelles tactiques. Les Canadiennes me paraissent cuirassées contre le *flirt* avec une étoffe de vertu inconnue dans les vieux pays. Voici le jour venu où tu vas pouvoir disposer tes batteries pour le siège des places fortes, déjouer les feintes de l'ennemi, le forcer dans ses retranchements et comme un galant chevalier de jadis, mettre un genou à terre pour recevoir les clefs de la place. Puisque nous voyageons pour faire des études, étudie, Jacques ; fais-toi étudiant d'amour dans les pages du cœur des Canadiennes, s'exclama Gilbert avec des yeux blancs et des modulations dans la voix... Mais je te préviens, continua-t-il gravement, ce cœur-là m'a tout l'air d'un beau livre fermé ; si constants que soient tes efforts, tu n'en verras jamais que la couverture !

Jacques était habitué aux divagations ironiques de Gilbert. La tête et les pieds sur les coussins du sofa, sa cigarette pincée entre les lèvres, il l'écoutait en souriant.

Il envoya une bouffée de fumée devant ses yeux et répondit sans regarder son interlocuteur :

— Mon cher, tu n'entends rien à ces sortes de choses ; je te l'ai déjà dit. Tu n'as jamais eu d'amour que pour tes crayons, les pinceaux en poils de soie et les portraits de Velasquez. De quoi parles-tu là, grand Dieu ! D'abord si les Canadiennes sont vertueuses, elles n'en sont que plus séduisantes et quand bien même leur cœur ne serait qu'un livre fermé, cette couverture que tu dédaignes vaudrait encore la peine d'être regardée, il me semble.

— Cette jolie Canadienne blonde que nous avons rencontrée te plaît énormément... insinua Gilbert.

— Il n'est pas question de cette demoiselle plus que d'une autre. Je parle des Canadiennes en général. C'est parce que j'aime la beauté vraie sous toutes ses formes que mes yeux s'arrêtent avec complaisance sur un joli visage de jeune fille ; c'est une pure curiosité d'esprit qui me porte à chercher sur ce gracieux relief ce que le cœur y laisse monter de son mystère. La vérité de l'âme étouffe sous les contraintes de la mondanité ; plus cette âme est close, repliée sur elle-même plus sa découverte en révèle de charmes. Les

Canadiennes sont élevées dans l'esprit de famille et dotées dès leur naissance des vertus de la religion ; je trouve cela très beau, car grâce à ces dons, elles conservent jusqu'au-delà du mariage ce qui fait le charme vrai de la jeune fille : la pureté. Et c'est là ce que j'aime lire dans l'expression de leur visage, dans leurs yeux, dans leurs paroles...

— Je ne te savais pas si fin psychologue ! interrompit Gilbert.

Villodin eut un mouvement d'impatience.

— Ne pourras-tu jamais cesser de railler Gilbert ? Tu ne te plais qu'à exaspérer la raison ! Tu ne me savais pas si fin psychologue, dis-tu. Bien des remerciements, mon cher, pour m'appliquer cette qualité que je ne me soupçonnais pas moi-même. Mais je crois qu'il y a équivoque ; tu traites de psychologie cette inclinaison qui me porte vers la grâce féminine mais c'est tout simplement une tendance d'artiste avide d'idéal, un passe-temps de voyageur un peu blasé sur le paysage, un exercice reposant de la pensée et non pas une entreprise intéressée du cœur...

— Normandious ! Que tu parles bien après les orages ! s'exclama Gilbert, les yeux écarquillés d'admiration. Parole d'honneur, je donnerais ma ville natale à Jupiter pour qu'il me change en Canadienne blonde avec des yeux charmeurs, des lèvres prometteuses ; après une paire d'œillades et un coup de coude, j'aurai fait tourner tes tendances d'artistes en aboiements d'amoureux enragé...

— Gilbert, interrompit Villodin, si tu continues, je vais te dire des sottises. Tu as des ambitions, mon ami, qui sont vraiment exagérées. Si puissant que soit Jupiter que tu mêles ici je ne sais pourquoi, il serait bien embarrassé pour faire de toi une jolie fille. Quant à me séduire après cette intéressante métamorphose oh ça, non, jamais ! Rien que penser qu'avant sa transformation, cette jolie fille s'appelait Gilbert Sansonnet... j'irais m'ensevelir dans un monastère pour ne plus voir de femmes !... Vois, tu m'entraînes à bavarder pour ne rien dire et il y a longtemps que tu m'as compris.

— Oui certes, je t'ai compris, confessa l'autre d'un ton bonasse. Mais que veux-tu, je n'ai jamais pu prendre l'amour au sérieux. Je suis peut-être un grossier personnage ; je ne suis pas sensible à l'idéalisme des choses mais entre nous, je suis convaincu que tu penses de l'amour autre chose que ce que tu en dis. D'ailleurs, tu pratiques le flirt avec une maestria remarquable ; c'est délicieux, me diras-tu ; soit, mais c'est énervant aussi.

— Le *flirt* n'est pas de l'amour, dit Jacques c'est l'esprit qui le conduit...

— Et le cœur qui en profite ! riposta Gilbert.

Villodin s'était tu, souriant à quelque joli profil que son imagination de jeune homme dessinait devant son regard.

— Messieurs, le souper est servi ! cria une voix derrière la porte.

— Parlons maintenant de steaks et de patates fit Gilbert. Cette promenade à la pluie m'a donné une faim que les plus belles théories de l'amour ne pourraient satisfaire.

Il s'élança dans l'escalier tandis que Villodin faisait un peu de toilette.

Dans la matinée du dimanche suivant l'orage, Gilbert était seul dans le petit salon de l'Hôtel-des-Chutes. Il avait disposé devant lui, sur une table, quelques silhouettes d'ivrognes croquées sur le vif devant la barre de l'hôtel. Ces dessins, d'un réalisme saisissant, prouvaient que l'Hôtel-des-Chutes n'était pas une maison de tout premier ordre. Chaque samedi, des ouvriers envahissaient les salles du rez-de-chaussée et souvent ne quittaient la place qu'à la façon des chiens, sur les quatre pattes. Le bruit des chansons, des jeux et parfois des injures exaspérait les pensionnaires qui vouaient les ouvriers buveurs à tous les enfers imaginables. Aux récriminations la tenancière se contentait de répondre en laissant tomber ses grands bras d'un air pitoyable :

— Que voulez-vous, il faut vivre ! Ce sont mes meilleures journées.

Gilbert avait recueilli là, avec la pointe de son crayon une collection de tableaux du vice ; il les comparait, les examinait minutieusement, essayait des effets dans des cadres de carton blanc et bleu cendré quand Villodin entra tout guilleret en fredonnant une chanson canadienne.

— Il y a du nouveau ? demanda Gilbert frappé de son humeur joyeuse.

— Oui, répondit Jacques. Puis du ton d'un huissier annonçant des ambassadeurs :

— Monsieur Jacques de Villodin et son ami, monsieur Gilbert Sansonnet sont invités à passer la soirée chez mademoiselle Marie-Anna Carlier.

— C'est trop d'honneur, monsieur le vicomte ! fit Gilbert en pliant son gros corps dans une profonde révérence.

— J'ai rencontré mademoiselle Carlier et sa mère à la sortie de l'église, reprit Villodin. Nous avons refait connaissance, parlé du beau temps, de la pluie...

— Des p'tits oiseaux, de la lune... continua Gilbert.

— De toutes sortes de choses parfaitement quelconques. Enfin, mademoiselle Carlier a exprimé le désir de nous voir tous deux à sa soirée. C'est convenu.

— Alors impossible de reculer ! fit Gilbert en riant. Ça y est, Jacques ! En avant pour la deuxième escarmouche ! La première n'a pas été brillante l'autre jour, sur la route ; mais ce soir tu vas pouvoir prendre une revanche, aligner sur le tapis tes escadrons de grâces, tes bataillons de galanteries, faire claironner ton éloquence et montrer aux demoiselles de ce bord-ci que les damoiseaux de l'autre bord sont ferrés à glace sur la psychologie, la fantaisie, la magie, la...

Villodin debout, les mains dans les poches écoutait tomber cette grêle d'incohérences, trop visiblement heureux pour se fâcher de la raillerie. Gilbert avait pris entre le pouce et l'index les deux pans de son habit et exécutait autour de la table un « *cake-walk* » échevelé qui eut enthousiasmé des nègres. Soudain, il s'arrêta, une jambe encore en l'air :

— Mais que dis-je ? fit-il. J'oubliais, mon pauvre ami, que tu n'es qu'un artiste, que tes belliqueuses velléités de conquêtes ne sont en réalité que des tendances d'artiste, que ton être tout entier n'a d'autres aspirations que la pureté de la ligne, la justesse des tonalités, la conception idéale et parfaite du beau dans la forme et dans le fond ! Quand tu es entré, vois-tu, ton visage reflétait une tel contentement de l'invitation de cette charmante Canadienne que je n'ai pu croire à une simple joie de poète.

Villodin n'avait pas bronché sous cette avalanche de sarcasmes. Il feignait d'être distrait par une préoccupation étrangère.

— As-tu remarqué, demanda-t-il que mademoiselle Carlier, cependant très blonde, a les yeux noirs ?

— Ma foi, non ! répondit Gilbert. Mais je le crois puisque tu l'as vu. Je saurai ce soir si l'amour de l'art ne t'aveugle pas.

Et il déclama avec chaleur, ces vers de Musset :

> *« Si je vous le disais, pourtant, que je vous aime*
> *« Qui sait, blonde aux yeux noirs, ce que vous en diriez ? »*

— Tu est fou, Gilbert ! fit Villodin en cherchant la porte.

Mais Gilbert débridé ne s'arrêtait plus. Une main sur le cœur et l'autre gesticulant vers le ciel, il se mit à chanter :

> *Celle qu'on aime est toujours belle, etc.*

Villodin vaincu courut s'enfermer dans sa chambre pour songer à sa toilette du soir tandis que Gilbert impitoyable, le nez sur sa porte, lui envoyait à plein gosier le dernier couplet de sa raillerie :

> *Vive la Canadienne*
> *Etc.*

Chapitre V

— Eh bien, monsieur de Villodin, que pensez-vous de notre pays ? demanda Marie-Anna quand il se fut assis près d'elle.

— Ce que l'on pense de tout ce qu'on aime, mademoiselle ; répondit Jacques. Comment le Canada ne me plairait-il pas ? … Après avoir parcouru pendant deux années des pays dotés de langues plus ou moins barbares, j'arrive ici dans cette belle contrée où j'entends le français ! … Il y a mieux encore : je suis Normand, vous le savez ; or j'ai remarqué dans le langage des Canadiens-Français cet accent de terroir, ces mots anciens et démodés qui me rappellent le chant des laboureurs du Perche, la rusticité de nos fermes, mon village natal de Normandie. Au point de vue pittoresque, ai-je besoin de vous dire que je suis enthousiasmé ?

— Je suis heureuse de vous entendre ainsi parler du Canada, vous qui avez passé par les plus belles routes du monde. La France, dit-on est un pays merveilleux ?

— C'est vrai, mais nos paysages français ont plutôt un cachet d'intimité qu'un caractère de grandeur. Le Canada est le pays des vastes étendues des horizons éloignés. Les impressions sont également fortes à la pensée du voyageur mais elles dépendent souvent des dispositions dans lesquelles on se trouve pour les ressentir. Ainsi il me souvient d'avoir traversé la Palestine sans éprouver seulement une émotion de bon chrétien. Durant mon court séjour en Terre-Sainte, je fus affligé d'un mal de dents qui me fit perdre jusqu'à l'intérêt de ma propre vie. Je souffrais tant que ne voyais rien ! Est-ce un coïncidence... ? c'est en quittant cette terre de la grande passion et des sublimes douleurs que mon mal m'abandonna.

— Je souhaite pour vous et pour mon pays qu'il ne vous reprenne pas ici, dit Marie-Anna souriante.

— Je suis sans crainte à ce sujet, mademoiselle. Je me sens dans les meilleures dispositions pour aimer votre pays et jouir pleinement de la vue de ses beautés... de toutes ses beautés, accentua Jacques en baissant le ton et en cherchant un regard qui s'éclipsa brusquement.

— Quelles impressions vous ont laissées vos voyages ? demanda Marie-Anna intéressée.

— Ma foi, je vous avoue que c'est un peu confus. Il y a un joli mélange. Tout ce que je pourrai vous dire vous fera l'effet d'une bouteille d'encre renversée sous vos yeux. Les pays les plus beaux renferment parfois les mœurs les plus intolérables ; on voit l'idéal toucher la matière sans que celle-ci s'améliore au contact ; c'est à faire traiter d'ironies les plus beaux exemples de l'harmonie des contrastes. Le voyageur tend continuellement sa curiosité, ses désirs vers des beautés nouvelles et se heurte bien souvent à la laideur ; les bouges de Naples sont au bord du plus merveilleux golfe et sous le plus beau ciel du monde... De tout cela, que reste-t-il dans la mémoire ? Un véritable tourbillon de noir, de rouge et de bleu ! Quand je vous le disais, que c'était la bouteille à l'encre !

Marie-Anna sourit.

— Ne pouvez-vous prendre les fleurs et rejeter la fange ? demanda-t-elle.

— La métaphore sent les jardins arabes, fit Jacques en souriant à son tour. C'est facile assurément d'oublier des horreurs entrevues dès qu'on voit apparaître des beautés resplendissantes. Je m'y applique depuis que je voyage. J'y ai gagné l'amour de la beauté vraie et un insatiable besoin de perfection. J'ai les mêmes exigences à l'égard des êtres que vis-à-vis des choses et il n'est rien que j'aime comme la vue d'un visage gracieux, d'une chevelure fine, de deux grands yeux noirs de...

— Un instant, fit Marie-Anna qui sentait la glissade. Je crois que nous nous égarons !

Elle détourna la tête peut-être pour cacher le léger empourprement qui envahissait ses joues devant ce beau jeune homme si amoureux d'un visage gracieux, d'une chevelure fine et deux grands yeux noirs.

Tout en se tenant sur ses gardes, Marie-Anna prenait plaisir à ce jeu. Elle reprit :

— Parlez-moi encore de l'Italie, voulez-vous monsieur de Villodin ? On dit que le ciel est très beau dans ce pays ?

— C'est vrai, mademoiselle. Le ciel de ce pays est un monde dont les éléments insaisissables procurent au regard la sensation du plus doux des contacts. La flore terrestre a moins de variété dans ses couleurs, moins d'amalgames délicats dans l'harmonie de ses tons, la goutte tremblante à la pointe de la feuille a moins de transparence et de limpidité que l'éther lumineux sous lequel rêve l'Italie. Les poètes ont attendri les étoiles en leur criant sur toutes les lyres du Tendre qu'elles sont plus belles à Florence et à Naples que partout ailleurs. Après ce qu'en ont pensé Chateaubriand, Lamartine, Musset, Stendhal et d'autres que pourrais-je vous en dire ? Les moissonneurs sont passés, il ne reste plus que des glanes. S'il existe quelque chose de comparable à ce ciel c'est le regard mystérieux des filles blondes du Nord, c'est la prunelle de ces yeux changeants dans lesquels l'homme découvre comme un reflet des pensées amoureuses qui agitent l'âme de la femme, continua Villodin en la regardant avec une aimable insistance. Ah, ce regard, je l'ai vu, je le vois encore et croyez qu'à lui seul il représente pour moi une infinité d'Italies célestes ! J'ai découvert au Canada...

Villodin s'était tu. Marie-Anna le regardait, le rire au bord des lèvres, prêt à éclater ; elle sentait encore la glissade et ne pouvait se défendre de penser, vraiment, qu'on la lui présentait en pente douce.

— Je sais !... je sais ce que vous avez découvert au Canada, fit-elle vivement en interrompant l'enragé flirteur. Vous avez vu des montagnes, des lacs grands comme les mers, des fleuves, des forêts, des cataractes... N'est-ce pas que cela est beau ? Allons, je suis enchantée, monsieur de Villodin, de voir à quel point vous aimez le Canada !

Elle se mit à rire d'un bon rire jeune et franc qui fit son visage radieux et son regard pétillant de malice.

Jacques un peu énervé brûla maladroitement ses dernières cartouches :

— Et vous, mademoiselle, me direz-vous à votre tour ce que vous pensez de la France ?

— Mais je ne puis parler de ce que je ne connais pas, répliqua la jeune fille avec une adorable simplicité.

Jacques fut déconcerté. Évidemment son jeu était découvert ; il se trouvait en face d'une intelligence peu commune et tout en l'admirant intérieurement, il se demandait, perplexe, si Marie-Anna s'amusait de son bavardage subtil ou si elle voulait connaître le fond de ses pensées en mettant son esprit à l'épreuve.

Il allait reprendre l'offensive par une de ces phrases habiles qu'il tenait toujours prêtes quand près de lui, des éclats de rire détournèrent son attention et celle de Marie-Anna.

Assis près du piano, les jambes allongées, les yeux dans le vague, Gilbert Sansonnet racontait une aventure qui lui arriva en débarquant à Vancouver :

— Le Canada est un pays de progrès ! disait-il. On y voit partout le triomphe de la mécanique et du génie inventif des hommes de ce siècle. Lorsque je mis le pied sur la terre canadienne après vingt-cinq jours de traversée, je cherchai par les rues de Vancouver une boutique de barbier. J'avais au menton une végétation capillaire indigne d'un homme civilisé. Quand pareille nécessité se présente en France, en Allemagne, en Italie, dans nos pays de vieille routine, nous allons chez le coiffeur et nous nous asseyons sur une modeste chaise semblable à celle d'une salle-à-manger ; la tête appuyée sur le dossier de la chaise on attend béatement que le barbier ait terminé la soustraction des nuisances du visage. Jamais je n'avais supposé qu'il pût y avoir une autre manière de supporter cette délicate opération... En entrant chez le barbier de Vancouver, j'aperçus des chaises mécaniques munies de bielles, d'engrenages, de ressorts et naturellement, je crus m'être trompé de porte, être entré chez un chirurgien ou chez un dentiste. J'allais m'excuser et me retirer quand le geste engageant d'un joli blond me fit asseoir. Intimidé, je m'installai sur l'une de ces chaises à combinaisons et attendis ; le joli blond s'approcha, se pencha, pesa sur l'une des pièces de la mécanique et sans s'occuper de mon épouvante, me renversa brusquement sur le dos ! Terrorisé par ce jeu de bascule que je n'avais jamais vu chez les coiffeurs, je pensai cette fois être tombé dans un antre de brigands où l'on allait me faire subir les derniers raffinements de la torture ! J'appelai à mon secours tout ce qui me restait de force pour sortir de cette chaise infernale ; peine perdue, j'étais immobilisé ! Anéanti par une angoisse folle je recommandai mon âme à Saint-Gilbert mon patron, donnai une dernière pensée à ma patrie normande si lointaine et me résignai à endurer stoïquement mon supplice. La terrible épreuve commença : l'éclair d'un instrument tranchant passa devant mes yeux, mais à ce moment, l'instinct de la conservation me fit pousser un cri si déchirant que le joli blond, mon bourreau, s'enfuit dans l'arrière-boutique ! J'étais sauvé ! Après avoir fait deux ou trois bonds d'épileptique, je me vis hors de la machine aux tortures et me précipitai vers la rue. La sueur me mouillait les tempes ; en levant la tête, j'aperçus à la fenêtre du deuxième étage, le joli blond qui me regardait comme un phénomène. Il m'avait cru fou furieux !

Que voulez-vous ? Après avoir traversé tant de contrées sauvages où les naturels se font la barbe avec des pierres de silex taillé, j'arrivais là, brusquement, sans transition dans un pays où les barbiers se servent de toutes sortes de complications mécaniques pour gratter le menton des hommes ! Convenez que ma surprise était légitime ! ... J'appris quelques jours plus tard la vérité sur la chaise aux tortures et sincèrement je ne pus penser sans remords à la frayeur de ce pauvre petit blond que j'avais pris pour un inquisiteur ! Vraiment le Canada est un pays de progrès... génie du siècle... triomphe de la mécanique !

Autour du narrateur imperturbable les jeunes gens riaient aux larmes ; Jeannette demandait grâce à bout d'hilarité.

— Quel spirituel farceur ! dit Marie-Anna à mi-voix en se tournant vers Villodin. Il me semble que j'aimerais les voyages avec un pareil compagnon de route.

Il la regarda, croyant avoir mal entendu ; mais les yeux de la jeune tille avaient pris une expression si précise quand elle prononça ces paroles qu'il en comprit aussitôt le véritable sens. Marie-Anna était trop intelligente pour exprimer en termes incivils une préférence au détriment d'un jeune homme un peu plus courtois qu'il n'est besoin et Jacques, lui aussi, était trop averti pour ne pas deviner le conseil qu'on lui tendait au bout de la pointe.

Il prit le parti de sourire sans répondre, avec un court hochement de tête qui pouvait signifier :

— Oui, Gilbert est un charmant compagnon.

Quand la gaîté déchaînée par le récit de Gilbert se fut apaisée, Jeannette prit un partition dans un casier à musique, près du piano et après avoir fait tourner le rond du tabouret avec le bout de l'index, promena ses doigts légers sur les touches.

Georges, un des invités, fit entendre une de ces jolies romances mélancoliques qui disent l'Adieu du printemps, la Mort du papillon et le Deuil de la rose.

Durant le chant une servante vint sans bruit déposer sur la table un plateau chargé de boissons fraîches et de petits gâteaux.

Jacques de Villodin, toujours à l'affût des glissades flirteuses et déjà oublieux du conseil qu'on venait de lui donner sous une cloche de verre pensa se venger de ses précédentes défaites en effleurant un peu les doigts de Marie-Anna quand elle lui présenta le plateau. Le sourire de la jeune fille s'éteignit.

On sonna.

Marie-Anna se dirigea vers la porte et revint peu après tenant familièrement par la main, un grand garçon châtain, d'aspect timide et doux, de tenue irréprochable.

— Alloh, Henri ! *How are you ?* s'écria William, le grand ami de Jeannette Manceau.

— Messieurs, je vous présente monsieur Henri Chesnaye, un ami d'enfance, dit Marie-Anna en se tournant vers Jacques et Gilbert.

C'était un jeune homme de 23 ans, grand et fort ayant dans le maintien cette gaucherie gracieuse, si l'on peut ainsi dire, qui est la manière d'être des gens plus confiants dans leur force physique que dans leurs dons d'esprit ou de jeunesse. Son costume ostensiblement sévère était en harmonie avec les traits solidement accusés de son visage imberbe ; les chevaux châtains, taillés courts descendaient assez bas au milieu du front, laissant à nu des tempes larges et hautes. Les yeux, d'une couleur indéfinissable entre le brun feuille morte et le vieil ocre donnaient de la douceur à cette physionomie sympathique jusque dans sa sévérité. Au nombre de ceux que Marie-Anna nommait ses courtisans, Henri Chesnaye était le plus en titre pour revendiquer la première place ; il était aussi le plus entêté, le plus silencieux, le plus timide des adorateurs. Depuis plus de quinze ans qu'il connaissait Marie-Anna, compagne de son enfance, il ne pouvait prétendre l'avoir vue passer sur lui un seul regard qui ressemblât à de l'amour. Son langage était celui d'un homme plus instruit que spirituel ; ses principes, ceux d'un être profondément croyant, conformant toujours ses paroles et ses actes à la morale incorruptible de la religion avec les qualités qu'elle exige ou qu'elle fait naître. L'arrivée de ce nouveau personnage mit au complet la société habituelle des soirées de mademoiselle Carlier, le « club des Petits-Garçons » comme disait irrévérencieusement Jeannette.

— Comme tu viens tard ! lui dit Marie-Anna quand il se fut assis près d'elle du côté opposé à Villodin.

— J'arrive à l'instant de Lévis où j'ai passé la journée chez mon père, répondit Henri.

— Tu resteras longtemps aux Piles ?

— Je commence ma dernière année d'études, à l'université, le 8 octobre prochain. J'ai six semaines de vacances à passer dans les montagnes.

— Ainsi nous te verrons souvent ? fit-elle affable.

— Tant qu'il te plaira, Marie-Anna, répondit Henri en la regardant longuement.

Elle ne parut pas remarquer le ton particulier de sa voix ni le regard éloquent qui s'attardait sur ses grands yeux. Elle se retourna sans plus insister auprès d'Henri et demanda :

— Monsieur de Villodin, voulez-vous chanter ?

— Je ne connais que des chansons françaises, répondit-il, et les partitions me manquent.

— Qu'importe, fit vivement Jeannette qui avait entendu. Venez, j'improviserai l'accompagnement.

Jacques possédait une agréable voix de ténor léger qui, bien que manquant de volume, plaisait par son timbre doux et romantique. Accoudé au bord du piano, il fredonna tandis que Jeannette exerçait son talent de musicienne à trouver un accompagnement convenable.

— Quel est le titre ? demanda Jeannette après un premier essai.

— « Le Roi et la Bergère », répondit Villodin.

Un jour le roi Roger
Chassant vers la bruyère,
Rencontre une bergère
Dormant sous l'oranger.

Éveille-toi,
Lui dit le roi.
Éveille-toi

As-tu connu jamais
Le plaisir, la richesse ?
Veux-tu être duchesse ?
Mais la belle dormait.

Des plus folles amours
Rêves-tu les hommages ?

J'ai deux cents jolis pages...
L'enfant dormait toujours

Ma belle, dit Roger,
Suis-moi en Aquitaine.
L'amour te fera reine,
Je serai ton berger

Belle, suis-moi,
Lui dit le roi ;
Belle suis-moi.

Alors ouvrant les yeux,
Elle dit : « Je préfère
Être toujours bergère
Et rester en ces lieux.

Parce que je ne vois
D'autre amour sur la terre,
Que Dieu et ma chaumière,
Ma montagne et mes bois. »

Le roi Roger partit
Et la belle bergère
Couchée en la bruyère
De nouveau s'endormit.

Gilbert s'approcha de la pianiste et lui dit à voix basse :

— C'est Villodin qui l'a composée...

Aussitôt Jeannette se tourna vers Jacques qui avait repris sa place auprès de Marie-Anna.

— Aurez-vous la bonté de m'apporter une copie de cette romance, monsieur de Villodin ? demanda-t-elle. Vous la chanterez encore, j'en étudierai la musique.

Elle ajouta, avec son charmant sourire d'enfant espiègle :

— Qui est l'auteur ?

— C'est Gilbert, répondit Jacques.

— C'est Jacques ! s'écria Gilbert.

Un fou rire éclata parmi toute cette jeunesse.

— Allons, messieurs les compositeurs, tâchez de vous entendre ! fit Marie-Anna gaiement. Nous sommes convaincus que vous y êtes tous deux pour quelque chose.

Jeannette joua encore un fragment d'opéra. Il était tard. Les « Petits-Garçons », se disposaient à partir quand Marie-Anna dit à Villodin et à Gilbert :

— Messieurs, avant de vous retirer, permettez-moi une fois encore de mettre vos talents à l'épreuve et vous demander un souvenir de votre première visite.

Elle tendit un album richement relié dans lequel des visiteurs précédents avaient jeté quelques lignes de prose ou de poésie. Cette coutume ancienne et bien française quoique tombée en désuétude est encore très en vogue dans les salons où l'esprit cherche à briller. Elle fait les délices de ceux qui savent écrire avec la pointe fine du crayon et faire descendre sur cette pointe les paroles délicates que les lèvres n'osent pas prononcer. Et quoi de plus tristement comique que le visage d'un malheureux penché sur la page qui attend sa pensée et le soumet à la torture de l'improvisation impossible ? Bien souvent c'est à ce moment précis que l'esprit se dérobe, bat la campagne au milieu de la foule et cherche le ciel au fond des cratères. Et vraiment c'est faire œuvre de charité que de ne pas renouveler l'invite, quand l'invité distrait ou faible recule devant l'effort.

Marie-Anna ne craignit pas d'embarrasser Villodin et Gilbert en les prenant ainsi à l'improviste ; tous deux avaient fait leurs preuves. Villodin, ancien coureur de « petits salons où l'on parle » provoquait volontiers des occasions semblables pour son indéfectible amour du *flirt*. Quant à Gilbert, il eut été capable d'acheter une manufacture d'albums pour son seul usage.

Villodin regarda la jeune fille avec une certaine fixité comme pour puiser dans ses yeux l'inspiration subite puis avec une lenteur réfléchie, il traça ces mots :

Que me répondront-ils, si j'ose
Dire à vos yeux qu'ils sont charmants ?
Ces beaux grands yeux noirs si brillants
Me répondront-ils quelque chose.
Si J'ose ? ...

Curieuse, un soupçon de sourire au coin de la lèvre, Marie-Anna suivait la marche du crayon, cherchant sans y parvenir, à lire les mots à l'envers. Quand Jacques lui rendit l'album, guettant l'effet de la demande rimée, elle parcourut rapidement les lignes, mais son visage ne refléta pas le moindre sentiment. Jacques qui l'observait de son regard le plus pénétrant attendit en vain une réponse. « Les beaux grands yeux noirs si brillants » ne répondaient rien.

— Pas de chance ! pensa-t-il. Encore manquée, la glissade !

Mademoiselle Carlier dit sur un ton aimable, sans plus :

— Très bien, c'est très bien ! Je vous remercie, monsieur... Et vous, monsieur Gilbert, êtes-vous poète ?

— C'est selon les heures...

— Alors je change ma question, reprit Marie-Anna redevenue souriante. Et regardant la pendule :

— Je serais bien aise de savoir si d'ordinaire, à 10 heures 20 du soir, vous vous sentez en veine de poésie.

— Je me sens poète, mademoiselle, toutes les fois qu'une jeune fille me demande de l'être, répartit galamment le gros garçon.

Sérieux comme un académicien blanchissant sur le dictionnaire, Gilbert prit le crayon qu'elle lui tendait avec l'album. Il jeta un coup d'œil rapide sur les vers qu'avait tracés Villodin puis il écrivit immédiatement au-dessous :

« Si mes conseils pouvaient suffire
À vous rendre heureuse ici-bas.
Je vous conseillerais de dire :
‹ Osez ! ... › à ceux qui n'osent pas. »

Marie-Anna lut et rougit, un instant troublée. Elle attendait un simple compliment ou une maxime ; ces vers, suivant ceux de Villodin lui paraissaient écrits avec un peu de désinvolture. Jacques la regardait encore mais l'interrogation visible dans son regard rendit la jeune fille à l'instant maîtresse d'elle-même. Elle s'arma d'un sourire un peu composé et dit :

— Vous jonglez à merveille avec les rimes messieurs les poètes. Si je vous confiais mon album pendant une heure seulement, vous en feriez un chef-d'œuvre.

Les visiteurs prenaient congé. En descendant les marches du perron, Villodin entendit Henri Chesnaye demander de sa voix douce et grave :

— Je te verrai demain, n'est-ce pas, Marie-Anna ? ...

Chapitre VI

Gilbert s'était installé au pied d'un rocher et croquait au fusain un groupe de bouleaux détachant leurs troncs blancs à l'orée de la forêt. La journée avait été fraîche avec un peu de soleil vers midi. C'était le temps des brumes qui, durant plusieurs jours, à l'aube et au crépuscule recouvrent les campagnes de leurs insaisissables gazes. Gilbert, homme doué d'un bon tempérament d'artiste malgré ses tendances de matérialiste féroce savait goûter la variété des tableaux de la nature. Il avait trouvé là, au sortir des sentiers sombres, une sorte d'avant-scène naturelle inondée d'une lumière blanche, très douce, comme projetée au travers d'un voile. L'horizon se distinguait à peine ; les premiers plans formaient un vigoureux relief ; toutes les choses environnantes s'estompaient, légères dans le brouillard du crépuscule naissant. Au loin une ligne grise laissait deviner la silhouette puissante des Laurentides.

Assis sur une roche voisine, Villodin semblait suivre le dessin avec attention, mais en réalité il regardait sans voir. Mâchonnant une cigarette éteinte, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, il songeait...

La pensée de Marie-Anna ne le quittait plus. Les beaux yeux noirs, le teint pâle, les cheveux blonds, ondulés et soyeux de la jeune fille demeuraient devant lui avec une netteté qu'aucune rencontre jusqu'alors n'avait laissée dans sa mémoire ; sa voix bourdonnait encore à son oreille. C'était l'obsession d'un charme nouveau et sans force devant la douce violence de ce charme, il s'y abandonnait avec délices revoyant son idole, élancée, gracieuse, souriante, l'imaginant près de lui dans un pose de tendresse, de confiant abandon.

Pourtant dans son esprit envahi de sensations nouvelles, la réalité, plus positive luttait avec le rêve. S'il éprouvait un commencement de griserie au souvenir de la récente soirée, les motifs qui provoquaient cette griserie étaient indépendants de la volonté de Marie-Anna. Rien dans sa voix, dans ses paroles, dans ses regards ni dans ses gestes n'avait été de nature à jeter le jeune homme sur cette pente vertigineuse de la passion. Bien au contraire, tout en remplissant ses devoirs de maîtresse de céans avec tact, Marie-Anna s'était montrée à l'égard de Jacques d'une réserve polie et prudente. Elle lui avait même laissé entendre très adroitement qu'elle lui refuserait sa confiance s'il adoptait ce système de galanterie spirituelle basé uniquement sur l'éloge à sa beauté. Jacques fut de plus en plus convaincu que Marie-Anna n'était pas une jeune fille quelconque comme tant d'autres qui l'avaient arrêté sur sa route et cette pensée fit naître en lui le souci de l'opinion. Il retraça dans sa mémoire tout ce qu'ils s'étaient dit. Ignorant encore des habitudes de ce pays, il éprouva un subit étonnement mêlé d'inquiétude quand il se souvint que Marie-Anna n'avait pas renouvelé l'invitation en le quittant. Réfléchissant, se mordant un peu le cœur comme font tous les jeunes amoureux au début il crut que l'adieu de la jeune fille avait été froid au moment du départ.

— Voyons ! se dit-il ; que pense-t-elle de moi à présent ? Quelle opinion lui ai-je laissée après nos deux rencontres ? Elle se dit peut-être : « C'est un de ces *dandys* de salons très ferré sur l'étiquette et l'art de jouer avec les mots. » Et c'est évident que le *flirt* lui déplaît ! Je ne suis qu'un sot et un maladroit !

Tout en soliloquant ainsi, il prit des résolutions sages pour l'avenir.

Gilbert dessinait toujours. Il acheva son paysage en estompant quelques ombres avec le pouce puis ayant regardé son travail à distance, il dit :

— Rentrons à l'hôtel. Nous aurons dans une heure un brouillard à ne plus retrouver la terre !

— Rentrons, acquiesça Jacques indifférent.

En traversant la place de l'église, ils aperçurent Henri Chesnaye et William qui venaient en sens inverse. Ils échangèrent quelques mots :

— Nous vous verrons dimanche, messieurs, chez mademoiselle Carlier ? demanda Henri.

— Dimanche ?... interrogea Villodin avec une vivacité qui surprit les trois autres.

— Eh bien oui, dimanche, fit Henri. Au fait, je crois que vous n'êtes pas encore au courant de nos coutumes canadiennes. Il est d'usage, messieurs, quand on a été reçu une première fois par une jeune fille, de lui faire une visite de politesse au cours de l'après-midi ou de la soirée du dimanche suivant.

— Nous vous remercions, monsieur Chesnaye, dit Jacques contenant difficilement sa joie. Sans vous nous commettions peut-être une infraction aux lois canadiennes du savoir-vivre.

Villodin exultait en rentrant à l'Hôtel-des-Chutes.

— Je m'explique à présent pourquoi mademoiselle Carlier ne nous a pas renouvelé l'invitation quand nous l'avons quittée dimanche, dit-il à son confident. Elle nous attend après-demain. C'est tout-à-fait « bon genre » ces coutumes-là !

— Je suis de ton avis, répondit Gilbert de sa voix de basse fausse, en le regardant du coin de l'œil.

Le surlendemain, ils revirent Marie-Anna. Henri Chesnaye et Jeannette, seuls étaient venus.

— Messieurs, dit Marie-Anna, je vous propose une promenade. Nous ne pouvons rester enfermés par ce beau temps.

— Espérons cette fois que le soleil ne nous jouera pas de mauvais tour ! fit Jeannette au souvenir de l'orage sur la route de La Tuque.

Gilbert incorrigible répliqua aussitôt :

— Eh ! La pluie a parfois des agréments.

— Vous aimez la pluie, monsieur ? demanda Henri Chesnaye qui ne goûtait pas les sous-entendus.

— Oh, ce n'est pas cela que je voulais dire ! se reprit Gilbert. Je ma représentais simplement cette belle pensée de je ne sais quel écrivain : « La pluie engendre la tristesse, et la tristesse a des charmes. »

Les autres riaient sous cape de cette échappée difficile.

Jeannette et Gilbert marchaient en avant Marie-Anna, escortée par Henri et Jacques écoutait celui-ci raconter des aventures de voyage. Le temps était splendide. Les oiseaux chantaient à l'effrénée dans les feuillages. Gilbert trouvait que les bois sentaient l'amour. Penchant sa grosse tête vers Jeannette, il disait sérieusement qu'il voudrait être un pinson pour lui gazouiller de jolies choses que les hommes ne comprendraient pas.

Ils s'arrêtèrent en face des rapides du Saint-Maurice et s'assirent sur des roches, à l'ombre de quelques massifs.

— Vous êtes heureux, monsieur de Villodin dit Henri, de connaître tant de pays et de choses. Les livres ne nous donnent qu'un reflet bien terni du monde

J'aspirai de tous mes sens les délices de cette vue magnifique... dans leurs descriptions tandis que les souvenirs de voyage demeurent toujours vivaces.

— Si grand que soit votre désir de connaître le monde, répondit Jacques soyez assurée que vous avez ici, au Canada tout ce que la vue et l'esprit peuvent ambitionner de jouissances. Le Canada est un des plus beaux pays de la terre.

— Vous dites cela par courtoisie, fit Jeannette de sa voix enjouée.

— Et pourquoi pas? répliqua Villodin. Mais la meilleure preuve que le Canada nous a conquis, Gilbert et moi, c'est que nous y prolongeons notre séjour.

Gilbert toussa.

— Veuillez m'écouter, poursuivit Jacques en se tournant ostensiblement vers Marie-Anna. Vous serez convaincus tout-à-l'heure que mon admiration n'a rien de factice... Il y a quelques jours je m'éveillai un peu avant l'aube et malgré les efforts consciencieux de la paresse, je ne pus me rendormir. J'ouvris ma fenêtre en face du fleuve mais je demeurai surpris de ne rien voir ; le Saint-Maurice, les Laurentides, le village de Saint-Jean-des-Piles et son petit bois, tout ce panorama était noyé dans un brouillard épais, insondable. Je ne voyais pas le sol au pied du mur de ma chambre. Face à la fenêtre ouverte, je m'étendis sur un fauteuil et fumai ma cigarette du matin, lentement, à petit feu. Il me semblait, en fermant à-demi les yeux être perché dans une habitation aérienne bien au-dessus des hommes et voyager en pleine légende de Bretagne. Cette illusion s'effaça vite. Je pensais alors à ces jolis feuillages aux tons de rouille et d'or bruni que j'avais vus, la veille, sur le flanc de la Haute-Pile. Désireux d'en cueillir un bouquet et de fleurir ma chambre, j'achevai ma toilette et sortis.

Le brouillard était toujours aussi intense. Cependant, je parvins à m'orienter pour gagner le pied de la montagne. Je commençai l'ascension. Je dus faire des efforts inouïs pour franchir les obstacles, des roches glissantes, d'énormes troncs d'arbres abattus par la foudre. J'étais toujours dans la brume.

Environ à mi-hauteur de la montagne, je sortis du brouillard comme un plongeur sortirait de l'eau, brusquement. Je voyais maintenant le sommet de la Haute-Pile d'une façon distincte. Je montai lentement et au fur et à mesure que je m'élevais davantage je me sentais envahi par une émotion grandissante, violente et délicieuse, une émotion d'extase !

Imaginez en m'écoutant, une mer infinie et calme, d'une blancheur laiteuse, mate, sans éclat, de laquelle émergeraient ça et là, de hautes crêtes de montagnes. Le soleil dardait ses rayons les plus vifs sur cette immensité. Quelques cimes se distinguaient au loin dans l'horizon grisâtre. À mes pieds, sur les flancs de la Haute-Pile un frisson de vent soulevait quelques vagues de cet océan de brouillard comme des frisures légères et capricieuses. Le village était submergé par la brume ; la pointe du clocher disparaissait comme le dernier mât d'un navire englouti.

J'aspirai de toute la force de mes sens les délices de cette vue magnifique et d'instinct où je ne sais par quelle suite de réflexions intérieures, je pensai à Dieu. Ce que j'avais devant moi dépassait en grandeur tout ce que le génie humain peut concevoir et pourtant, l'homme a quelquefois effleuré la perfection dans la recherche du beau, mais je me disais qu'une puissance de conception divine pouvait seule jouer ainsi avec les éléments et en faire jaillir une pareille masse de splendeurs. Que ceux qu'un doute tourmente, que ceux qui cherchent la vérité dans la science voient ce que j'ai vu dans cette heure inoubliable et ils comprendront tout ce qu'il y a de faiblesse humaine dans leurs inquiétudes, tout ce qu'il y a de néant au fond de leurs recherches. Seul, en face du ciel et des horizons infinis, l'homme se voit plus près de Dieu et la prière l'invite. Il trouve même dans le silence qui l'entoure la paix et la sécurité nécessaires aux grands recueillements.

À regret, je me replongeai dans le brouillard et redescendis au village. De retour à l'hôtel, je constatai que j'avais oublié de cueillir le bouquet de feuillages qui m'avait fait sortir à cette heure matinale.

Oh, cette matinée de la montagne ! Elle restera ineffaçablement gravée dans ma mémoire ! Je me croyais un peu blasé sur les surprises de la nature mais ce que j'ai vu au sommet de la Haute-Pile m'a fait reconnaître cette erreur. Dans aucun autre pays je n'ai été remué jusqu'au fond de l'âme par autant de beautés accumulées !

Villodin s'était arrêté, ému par l'évocation de cette féerie de la nature canadienne, oubliant l'espace d'un instant ceux qui l'entouraient pour rappeler une fois encore devant ses yeux l'océan de brouillard et les crêtes ensoleillées.

Marie-Anna avait écouté le récit de Jacques avec une sorte d'avidité muette ; elle demeurait sous le charme de sa parole aisée, chaude, prenante. Elle eût voulu qu'il parlât longtemps encore. Cet enthousiasme sincère du jeune homme pour son pays qu'elle aimait, la flattait dans ses sentiments de bonne Canadienne.

— Vous m'avez fait un grand plaisir, monsieur de Villodin ! dit-elle avec une tendre inflexion de reconnaissance dans la voix, en le regardant bien en face, de ses beaux yeux adorables. J'aurais aimé être avec vous sur la montagne, devant ce paysage... ce devait être si beau !

Jacques en pâlit de bonheur ! C'était la première fois qu'elle lui parlait ainsi. Les paroles de Marie-Anna inondèrent son cœur d'une félicité pure comme le premier sourire de la femme aimée. Un flot bouillant d'amour monta de son cœur à ses lèvres et, sans la présence d'Henri Chesnaye qui regardait Marie-Anna avec une fixité singulière, il eût perdu, par un de ces brusques assauts de la passion naissante tout le terrain gagné dans la sympathie de la jeune fille.

— Je crois que nous oublions l'heure ! dit Henri en se levant. Monsieur de Villodin est un grand charmeur ;

on cesse de vouloir en l'écoutant.

Jacques répondit d'un geste ; le ton de ce compliment lui fit l'effet d'un coup de vent sur les yeux.

Ils reprirent le chemin des Grandes-Piles.

Après quelques minutes de marche ils passèrent devant la cabane de chaume qui les avait abrités quinze jours plus tôt pendant l'orage. Par suite d'une communauté de sentiments ou de pensées, les regards de Marie-Anna et de Jacques se croisèrent. Ils se sourirent l'un à l'autre.

Gilbert qui les observait avait bien une grosse plaisanterie prête au bord des lèvres mais sentant la gravité du moment et craignant de désobliger son ami qui nageait en plein ciel, il remit sa plaisanterie à d'autres temps.

— Ne trouvez-vous pas que cette pauvre cabane de cantonnier ressemble aujourd'hui à un monument historique ? murmura-t-il à l'oreille de Jeannette.

Et comme elle le regardait, indécise, ne comprenant pas encore, il ajouta d'une voix emphatique :

— Peut-être lirons-nous un jour son histoire écrite pour Vénus dans la langue sublime de l'amour !

Déjà Jeannette avait remarqué que Gilbert avait l'esprit prodigue de saillies mordantes mais à cette dernière dont elle devinait parfaitement l'intention, elle parut piquée :

— Vous ne connaissez pas mon amie, monsieur Gilbert ! fit-elle avec une nuance de sévérité. Vous inventez...

— Si j'invente, comment se fait-il que vous m'avez si bien compris ? scanda l'autre impitoyable.

— Oh, vous êtes terrible ! s'écria la jeune fille bloquée par cette question. Si vous recommencez, monsieur, je ne vous parlerai plus !

Elle fit sa petite moue d'enfant boudeuse qu'on ne gâte plus, ne sachant que dire pour défendre Marie-Anna des pointes de ce plaisant sournois.

— Allons, ne vous fâchez pas ! fit-il avec aménité. J'ai des idées très particulières sur ce genre de questions, c'est vrai ; Villodin me dit même souvent que je n'y entends rien, c'est encore possible. Mais comme le ciel dispensateur des

[texte manquant]

Chapitre VII

Quelques semaines passèrent. La saison des neiges approchait. Le vent soufflait en bise tourbillonnante, arrachait les rares feuilles encore pendantes aux branches et les éparpillait sur les chemins. Les arbres dénudés tendaient leurs branches torses vers le ciel comme de maigres bras implorateurs sous la menace de l'hiver.

Jacques et Gilbert étaient maintenant assidus chez Marie-Anna.

— Le club compte deux « Petits-Garçons » de plus, disait Jeannette. Mais la distinction de ce nouveau titre n'empêchait pas le jeune vicomte d'être fort soucieux.

— Elle ne m'aime pas ! se répétait-il sans cesse avec peine. Elle ne m'aime pas et elle ne veut pas m'aimer !

Malgré toute sa finesse, en dépit de sa sincérité, de ses assiduités il n'arrivait pas à provoquer dans le cœur de son idole, des sentiments répondant à ses attentions. Il voyait seulement dans la réserve habituelle de Marie-Anna un désir non dissimulé de le tenir à distance tout en le tenant un peu.

Au retour de la promenade aux Rapides, Gilbert lui avait dit avec une assurance narquoise :

— Mes compliments, Jacques ! Je crois que tu as trouvé la bonne manière.

Et en effet, Marie-Anna charmée par le récit de la montagne avait exprimé son contentement avec tant de candeur, de simplicité, de confiance que le jeune homme avait aussitôt découvert les véritables sources de l'amour. Avant ce jour, il n'avait jamais aimé. Les amourettes de passage sous les latitudes européennes ou asiatiques n'avaient été que d'instables caprices ; elles n'avaient rien laissé dans son cœur ; seulement un vague souvenir dans sa mémoire et un sourire indécis sur sa lèvre chaque fois qu'il y repensait. Courtes folies sans tendresse, sans lendemain ! Fleurs sans parfums qui meurent quand on les cueille ! Et avec quelle facilité, lui le voyageur paré d'un beau visage, d'un nom riche et blasonné, avec quelle facilité n'avait-il pu les cueillir ces pauvres fleurs un instant regardées, conquises puis pour toujours oubliées ? Sans même retourner la tête, il était parti, froid, hautain, amer, se murmurant désenchanté :

— Eh ! Ce n'est que cela, l'amour ?

Et à la première fleur lui barrant la route de ses jolies corolles roses, il s'était encore arrêté, l'avait regardée, conquise, oubliée...

Pourtant un jour vint où la plus belle n'inclina point son front, quêteuse, sous la fixité conquérante de son regard. Ce jour-là, son cœur battit pour la première fois. D'abord piqué d'orgueil comme s'il relevait un défi, Jacques de Villodin, beau garçon et flirteur écouté, tendit ses meilleurs filets; il exerça une fois de plus la puissance de son charme jusqu'alors infaillible sur cette jolie Canadienne rencontrée un soir d'orage dans la forêt. Hélas, l'intelligent flirteur vit les mailles de son filet détruites aux premiers essais et son charme enjôleur ne lui valut qu'un sourire au fond duquel il n'y avait que de l'indifférence.

Mais lorsque Marie-Anna l'entendit parler avec enthousiasme des beautés de sa terre natale, quand elle eut découvert sous l'apparence du mondain l'artiste ému qui parle à la nature et l'écoute parler, puis remercie Dieu de lui avoir donné la vie, elle tendit l'oreille, cette fois, émue elle aussi, attendrie, reconnaissante.

Jacques, au cours de ses voyages et de ses aventures n'avait jamais rencontré une résistance très obstinée à ses desseins galants. Lorsqu'après une longue attente il vit Marie-Anna lui sourire et le regarder de ses grands yeux noirs si beaux, son cœur chanta victoire, oubliant un peu qu'il était pris lui-même. Il chanta tant et si fort que Marie-Anna en prit peur et crut bon de ramener au calme ce tapageur qui prétendait l'avoir conquise. Jacques vit la jeune fille se retrancher comme autrefois dans sa réserve prudente faite d'amabilités et de froideurs. Son enthousiasme se glaça; le souvenir d'une minute d'expansion amoureuse lui rendit pourtant courage en lui laissant espérer de semblables moments dans un avenir plus ou moins rapproché, mais ces alternatives d'abattements et d'espoirs le rendirent littéralement esclave de la proie qu'il convoitait. Il était vaincu, à bout de munitions, criant famine de toute la force de ses 24 ans!

Marie-Anna souriait toujours, tranquille, sûre d'elle-même cessant aussitôt de sourire dès que le *flirt* recommençait. Neuf à l'amour malgré ses précédentes conquêtes, Jacques souffrait.

Un jour qu'ils étaient seuls dans le petit salon de l'Hôtel-des-Chutes, Gilbert dit à Villodin :

— Ne penses-tu pas, Jacques, qu'il est temps de revoir la France ?

Il eut une grimace de contrariété.

— Bah ! Je ne vois rien qui presse, répondit-il. Mes parents n'ont pas écrit ; de plus les trois années qui nous ont été accordées n'expirent que dans cinq mois.

— Soit ; mais conviens que nous ne faisons pas grand'chose d'utile ici et puis l'hiver approche, l'hiver canadien, 30 degrés au-dessous de zéro, des peaux d'ours de 40 livres sur le dos et des glaçons pendus au nez... Brrr !

— Gilbert, tu te fais une fausse opinion de l'hiver au Canada. J'entendais dire récemment que cette saison ramène une foule de sports et de plaisirs qui restent oubliés pendant l'été ; le patinage, le hockey, les promenades en raquettes, les glissades en toboggan dans les montagnes. De plus j'imagine que ces grands fleuves de glace, ces immensités couvertes de neige doivent être d'un effet grandiose, avoir un cachet décoratif qui nous est encore inconnu. Pourquoi partir ? Et puis...

— Allons, Jacques ! interrompit brutalement Gilbert. Ne te mets donc pas l'esprit à la torture pour trouver des prétextes. Dis-moi : « J'aime Marie-Anna et je reste ! » Ce sera plus simple !

Villodin s'était levé.

— Eh bien, oui, je l'aime ! éclata-t-il. Oui, je reste ! Entends-tu, Gilbert, je l'aime ! je l'aime ! je l'aime ! Et je veux rester pour la voir, lui parler, la suivre, l'adorer malgré elle, malgré tout ! Oh, aie pitié de moi, Gilbert ; je l'adore et je suis malheureux !

À bout d'haleine, il retomba sur sa chaise, la tête dans ses mains.

— Hum ! fit Gilbert très calme devant cette explosion. Il paraît que le mal est sérieux !

Il ne l'avait jamais vu si exalté. Sa figure expressive refléta un instant les véritables sentiments qui l'agitaient, en présence de la douleur de son ami. Connaissant son esprit volontaire, peu maniable par la force, il entrevit les conséquences fâcheuses que cet amour entraînerait infailliblement si Jacques s'abandonnait au vertige de sa passion. Quelles joies pouvait réserver l'avenir à cette inclination si Marie-Anna commettait la faiblesse d'y répondre ? Les joies de la famille ? ... Impossible ! L'union de deux familles séparées par des centaines de milles ne pourrait s'accomplir, ces deux familles ayant respectivement des affections, des intérêts séparés eux aussi par les mers. Alors ? Alors l'avenir ne laissait prévoir qu'une séparation dans un temps très rapproché des aveux mutuels, c'est-à-dire le déchirement de deux cœurs pleins d'espérance, de jeunesse et de vie.

Très maître de lui-même, Gilbert reprit cet air de gavroche parisien qui le quittait rarement lorsqu'il était seul avec Jacques et vint s'asseoir auprès de l'amoureux encore tremblant et pâle.

— Jacques, fit-il avec une feinte compassion ; n'y a-t-il pas un moyen d'arranger les choses ? Si tu as reçu un coup de soleil sur le cœur, il faut te soigner, mon cher, rester à l'ombre quelque temps.

— Marie-Anna ne n'aime pas ! répondit-il. C'est cela qui me torture ! Je m'enivre de ses yeux, de ses cheveux, de ses mains blanches et quand je cherche

à l'entraîner sur un terrain de confidences d'aveux, elle me devine toujours, et d'un mot, c'est un mur de glace entre elle et moi. Et ce supplice dure depuis un mois !

— Tu n'es guère patient ! fit Gilbert. Mon cher Jacques, quand on est affligé de cette maladie et qu'on demande aux médecins, le remède, ils vous répondent tous invariablement : « Voyagez, monsieur, voyagez ! » Nous avons fait une fois le tour du monde ; si tu veux... recommençons...

Jacques leva vers le plaisant un regard mauvais.

— L'idée ne te sourit pas ? demanda Gilbert pensif. Ça devient un problème... Je ne vois pas... je ne vois pas ce que tu peux faire pour conquérir l'amour de ta dulcinée. Et pourtant...

Jacques releva la tête.

— Que veux-tu que je fasse ? s'écria-t-il.

— Eh, le sais-je, moi ? Jette-toi dans le Saint-Maurice... ou bien encore fais-toi moine ! Qui sait ? Peut-être qu'après elle t'aimera !

— Oh, je t'en prie, Gilbert, ne raille pas ! Je souffre et tu m'exaspères ! Non, non, c'est trop ! fit-il douloureusement. Je ne puis plus attendre. Je veux qu'elle me dise ce que je dois espérer d'elle ! C'est fou de souffrir ainsi sans demander grâce !

Les larmes qui l'oppressaient affluèrent à ses yeux. Gilbert fut touché.

Se penchant sur son ami et lui prenant la main, il dit d'une voix persuasive, avec un accent que Jacques ne lui connaissait pas :

— Écoute, Jacques ; le remède au mal dont tu souffres, je vais te le donner. Le voici... Travaille, cherche une occupation d'esprit ou de corps, une occupation absorbante qui ne te laisse à aucun moment la tête dans les mains et de la pluie noire dans la tête. Rêve un peu moins aux demoiselles et pense un peu plus à ta qualité d'homme instruit et riche. Au lieu de dépenser ton énergie à entretenir des chimères dans ton cœur, extrais de celui-ci tout ce que ta sensibilité y couve d'intelligence et de génie. Sois logique avec toi-même, Jacques ; tu t'es nourri depuis l'enfance de l'esprit et de la production des autres hommes, conviens que tu as contracté moralement envers eux une dette que ton esprit et ta production personnelle seuls, pourront acquitter. N'attends pas que ta jeunesse perdue emporte en te fuyant le meilleur de toi-même. Qu'as tu fait depuis trois ans ? Tu as mené à travers les mondes une vie de jouisseur qui tombe en pâmoison devant un clocher dans le brouillard et débite des compliments « style français » aux filles blanches de partout. C'est très joli, mais c'est trop peu, mon cher ! Je comprends que cette vie te prodigue de bien grandes délices ; ton orgueil de jeune homme trouve dans l'adulation des femmes de quoi faire la roue comme un paon au soleil. Mais puisque tu es si sensible à la flatterie et aux hommages que tu ne les cherches-tu dans la reconnaissance du monde à ta production intellectuelle, à ta valeur morale ? Que ne cherches-tu la notoriété qui, j'en suis certain est accessible à tes efforts ? Crois-moi Jacques, si doux que soit un sourire de femme, il ne vaut pas l'encens de l'admiration des hommes ; les fumées de cet encens sont parfois si enivrantes que le plus vaniteux n'en peut supporter l'ivresse. La gloire est comme toutes choses, une habitude, son premier contact brûle... Mais encore, ce n'est là qu'une question d'à-côté. Jette un coup d'œil en arrière dans l'histoire et vois combien d'êtres cultivés ont laissé des travaux merveilleux. Ils vivent aujourd'hui dans l'esprit de tous les êtres sains qui, comme toi, ne doivent pas avoir de plus grande ambition que de les imiter. Produis, Jacques, laisse quelque chose de toi-même à ceux qui te suivront et ne te mets pas le cœur en peine d'autre chose. L'amour le plus grand, vois-tu, meurt avec ceux qui l'ont fait naître, quand il ne meurt pas avec leur jeunesse... Tu m'as compris, n'est-ce pas ? Et maintenant si le mal est le plus fort, s'il est trop tard, aie le courage de couper le mal dans la racine et quittons le Canada.

Villodin, immobile et muet avait écouté ce discours comme un bourdonnement indistinct, sans même remarquer la tournure nouvelle que prenait l'esprit ordinairement railleur et sceptique de son compagnon. D'ailleurs, ces paroles d'un sens un peu exagéré à-dessein par Gilbert ne pouvaient éveiller dans l'âme du jeune aristocrate que des ambitions alanguies par l'oisiveté et la monotonie relatives de sa vie de voyageur mais sans entraver aucunement l'élan de sa passion. En d'autres temps, Villodin eût su réfuter sans peine les arguments de Gilbert en répondant que bien des hommes, même des plus ambitieux, parvenus au soir de leur vie n'ont jamais regretté d'avoir manqué la gloire tandis que bien des têtes glorieuses un jour blanchies par les années ont versé des larmes de dépit en songeant que l'amour passa jadis devant leurs yeux sans qu'ils s'arrêtassent même à le regarder... Mais à ce moment. Villodin était incapable d'aligner deux phrases sensées.

— Quittons le Canada ! répéta Gilbert avec insistance.

Jacques secoua la tête.

— Je reste ! répondit-il.

— Très bien ! fit Gilbert en haussant les épaules, résigné à tout. J'irai demain à la poste de Québec donner notre adresse des Grandes-Piles et faire expédier nos lettres directement ici... puisque nous restons.

Le lendemain soir Gilbert était de retour à l'Hôtel-des-Chutes. Jacques l'attendait.

— Je t'apporte des nouvelles de France, fit-il en entrant. Il y avait une lettre à la poste restante de Québec.

— Que dit-on ?

— Je ne sais ; c'est à toi que la lettre est adressée.

Il la lui tendit. Jacques rompit le cachet et lut :

> Mon cher enfant,
> Nous t'attendons prochainement avec Gilbert. Marguerite est fiancée au baron de Rupeck, ton camarade de collège. Le mariage aura lieu au printemps. À bientôt, mon Jacques. Tendresses.
>
> Clotilde, comtesse de Villodin.
> au château de Rézenlieu-Villodin.
> 1er septembre.

Il passa le billet à Gilbert.

— Eh bien ? fit celui-ci après l'avoir lu.

— Eh bien, nous rentrerons en France au printemps, répondit Jacques. Cette lettre ne change rien à ma décision.

— Jacques, tu as tort ! dit Gilbert sévèrement. Tu as tort d'attendre au printemps !

— C'est inutile de recommencer cette discussion.

— Mais, triple fou ! s'écria Gilbert sorti de ses gonds, comprends donc que dans trois mois tu seras encore plus malheureux qu'aujourd'hui ! Ta passion sera devenue une maladie incurable ! Tandis qu'aujourd'hui tu quitterais le Canada sans trop de peine, si tu attends, il faudra t'en arracher de force et tu souffriras d'autant plus que tu auras plus attendu !

Villodin vint se planter devant Gilbert et d'un ton qui tranchait nettement la question, il articula :

— J'ai dit : « Je reste... et... je... reste ! »

Il passa dans sa chambre, claqua la porte et donna nerveusement deux tours de clef.

Gilbert demeuré seul eut un hochement de tête comique et s'en alla coucher en grommelant cette boutade :

— Tant qu'il y aura des garçons et des filles, ce sera toujours la même chose !

Chapitre VIII

— Oh, bonjour, monsieur de Villodin ! C'est aimable à vous de venir ainsi me surprendre cet après-midi.

Marie-Anna lui tendit la main et demanda :

— Vous êtes seul ? Et votre inséparable ? ...

— Gilbert profite des derniers beaux jours d'automne pour peindre quelques paysages.

— C'est vrai, au fait ; se rappela Marie-Anna. Mon oncle Labarte m'a dit qu'il lui avait prêté son canot pour remonter le fleuve et visiter l'autre rive.

Elle ajouta, gracieuse :

— Venez vous asseoir, monsieur de Villodin. J'ai quelque chose à vous demander.

Jacques la regardait. Elle était adorable dans ce costume sombre sans fanfreluches ni dentelles. Sa superbe tête blonde se dégageait admirablement sur le corsage noir un peu échancré, laissant à nu une gorge de divinité grecque. Jacques tremblait devant elle. Il était venu pour lui dire qu'il l'aimait, qu'il lui fallait seulement un peu d'amour d'elle-même pour être le plus heureux des hommes et maintenant qu'il était devant elle, il perdait presque la notion exacte de sa propre existence, ne sachant plus s'il était digne d'envie ou de pitié.

— Vous avez quelque chose à me demander ? questionna-t-il.

— Oui ; à vous et à monsieur Gilbert. Mais je ne sais si...

Le rouge velouté qui colorait ses joues s'accentua encore.

— Dites, mademoiselle ! insista Jacques impatient. Vous savez bien que c'est accordé d'avance.

— Eh bien, voici : je désirerais que monsieur Gilbert peignit un paysage sur la première page de mon album avec ma maison au premier plan. Voulez-vous vous charger de la commission ?

— Gilbert est bien heureux de pouvoir vous plaire, dit-il, en prenant l'album qu'elle lui présentait.

Elle eut un air mutin et s'avança sur lui, le petit doigt menaçant :

— Vous savez, dit-elle ; je me fâcherai si au lieu d'une peinture, monsieur de Villodin me rapporte un sonnet de sa plume ou quelque dédicace de son invention !

Jacques fit un geste de la main comme pour dire : « Soyez tranquille ; je n'ai pas envie de plaisanter. »

Il paraissait d'humeur sombre. Marie-Anna perçut son agitation dès ses premières paroles, à la manière dont elles étaient dites mais sans penser encore qu'elle était uniquement cause de ce trouble.

Elle l'examina dans les yeux pendant deux ou trois secondes de silence puis demanda de sa voix la plus amicale :

— Qu'avez-vous, monsieur de Villodin ?

Il fut un moment sans répondre, le regard à terre puis relevant enfin la tête, il dit doucement.

— Je vous aime, Marie-Anna !

Elle tressaillit.

Jacques s'était approché d'elle. Ses yeux étaient remplis d'imploration ; toute son âme semblait mise dans cet aveu enfin prononcé.

— Répondez-moi, murmura-t-il en lui prenant la main.

— Vous êtes brutal ! fit-elle en se dégageant vivement.

— Oh, pardonnez-moi ! dit-il. Vous me rendez si malheureux ! Vous êtes si méchante avec moi ! Vous le saviez, pourtant, ce que je viens de vous dire. Pourquoi me découragez-vous toujours ? Pourquoi ne m'aimez-vous pas un peu, moi qui vous aime tant ?

Elle secoua la tête et dit d'une voix qui tremblait et qu'elle s'efforçait en vain de rendre sévère :

— C'est très mal, ce que vous faites-là ! Vous m'obligez à vous parler comme à un enfant gâté qui veut toujours plus que ce qu'on lui donne. Écoutez-moi, monsieur de Villodin. J'ai deviné depuis longtemps les sentiments que vous éprouvez pour moi ; vous auriez dû comprendre que si je n'y répondais pas, c'était pour vous engager à ne pas persister dans ce caprice ; vous admettrez bien que je puisse avoir des raisons pour désirer demeurer libre ; d'ailleurs, je suis sûre que vous m'estimeriez moins si j'avais été devant vous une de ces jeunes filles complaisantes qui vont au-devant des aventures quand on ne leur en offre pas. Vous m'avez jugée d'une façon vulgaire si vous avez espéré de moi les mêmes facilités. J'ai trop conscience de mes devoirs dans ma religion et dans ma famille pour m'attacher à des biens qui m'en détourneraient peut-être et j'en éprouverais un remord qui troublerait à-jamais mon repos.

— Pourquoi m'infligez-vous toute cette morale ? dit Jacques. Il n'y a rien dans mon amour qui ne soit saint, qui ne soit le respect et l'adoration de vous !

— Illusions que tout cela !

Jacques se méprit au sens de cette phrase et se sentit blessé.

— Les Canadiennes ne savent pas aimer ! s'écria-t-il avec amertume.

— Oh vous vous trompez, monsieur ! riposta vivement Marie-Anna, piquée à son tour par cette apostrophe. Elles savent aimer, au contraire mais d'une manière différente, peut-être de celle des jeunes filles de votre pays. Je m'expliquerais ainsi que vous n'ayez pas compris ma réserve à votre égard, continua-t-elle étourdiment, en s'échauffant à ce sujet délicat. Ici c'est la raison qui contrôle le cœur et le cœur lui est soumis.

Les yeux de Villodin brillèrent de joie à ces derniers mots.

— C'est donc malgré vous que vous ne m'aimez pas ? demanda-t-il d'une voix pressante.

Marie-Anna rougit, embarrassée par cette question, prête à répondre n'importe quoi pour l'éluder. Frappé de cette rougeur subite et du trouble qu'il venait de faire naître, Jacques s'approcha encore, de plus en plus pressant, redevenant à son insu l'habile séducteur d'autrefois. Mais Marie-Anna rendue à elle-même par cette manœuvre le fit reculer d'un simple geste et lui dit d'une voix doucement grondeuse :

— Soyez donc raisonnable, monsieur de Villodin ! L'amitié ne vous est-elle pas plus précieuse ? Songez donc où nous conduirait une pareille folie si je cédais ; vous avez des parents loin d'ici, une mère qui vous attend, que vous devez revoir bientôt et consoler de votre longue absence. Nous voyez-vous épris l'un de l'autre avec dix-huit cents milles entre nous ? Ce n'est pas sérieux !

— Je ne vous quitterais pas, Marie-Anna, si vous m'aimiez.

— Je ne veux pas le croire, car c'est une pensée égoïste qui touche péniblement des affections plus solides et plus chères... Vous le voyez, je vous parle comme à un bon ami ; croyez-moi il faut m'oublier si vous ne voulez pas faire naître de grandes douleurs autour de vous.

Jacques s'était levé. Une insurmontable envie de pleurer le prenait à la gorge. Sa sensibilité déjà nerveuse s'exaspérait encore, butée sans pouvoir la franchir à cette barrière de la raison impitoyable.

— Vous partez ? demanda-t-elle.

— Oui, je ne veux pas pleurer devant vous.

Marie-Anna vit ses yeux brouillés par les larmes.

Une légère pâleur envahit son front. S'approchant de lui, elle murmura avec une indéfinissable expression de douceur, presque maternelle :

— Un peu de courage ! C'est parce que je vous aime bien que je vous parle ainsi.

Il la fixa un instant dans les yeux déjà penché pour saisir cette superbe tête blonde à deux mains et la couvrir de baisers désespérés. Mais elle dit vivement, effrayée de l'effet de ses dernières paroles :

— Adieu, monsieur de Villodin. Revenez me voir bientôt... quand vous serez plus sage.

Il partit. Derrière la vitre de la porte, elle le regarda jusqu'au détour de la place de l'église. Quand elle ne le vit plus, elle rentra dans le salon, chancelante ; éclatant soudain en sanglots, elle se jeta sur le sofa en criant :

— Jacques, Jacques ! Mon Jacques aimé ! Comme je te fais souffrir !

LA DÉPÊCHE

Quand Villodin rentra à l'Hôtel-des-Chutes, il était comme halluciné. Il monta à sa chambre, s'étendit tout habillé sur son lit et s'efforça de mettre un peu d'ordre dans ses pensées.

— « C'est parce que je vous aime bien que je vous parle ainsi », avait dit Marie-Anna.

Avec sa jeune et ardente imagination Jacques s'enivra du récent souvenir de cette minute bénie quand Marie-Anna lui avait dit ces mots qui ressemblaient étrangement à un aveu : « C'est parce que je vous aime bien... » Mais malgré ses antécédents, Villodin n'était pas encore assez expert en matière de sentimentalité amoureuse pour voir là autre chose que de la bonté, de la pitié pour un être qui souffre et implore un baume adoucissant. De plus, troublé comme il l'état à ce moment, des subtilités n'étaient pas accessibles à sa raison. L'esprit libre et le cœur sûr comme jadis à l'égard des amourettes de passage, Jacques eût deviné peut-être l'aveu de l'amour dans la phrase amicale, mais amoureux lui-même, il en était absolument incapable.

— Elle ne m'aime pas ! se dit-il amèrement. Elle a pitié de moi et c'est tout !

Il n'entendit pas un léger coup frappé à la porte de sa chambre. Un deuxième, un peu plus fort n'eut pas plus de réponse. Alors la porte s'ouvrit lentement et Gilbert se montra sur le seuil, la bouche en cœur, tout fondant de courtoisie :

— Monsieur le vicomte rêve à la princesse ? minauda-t-il entre deux courbettes.

— Que veux-tu ? fit Jacques maussade.

— Peu de chose... déménager de cet hôtel, simplement ; répondit Gilbert. La vie n'y est plus tenable ! C'est un tohu-bohu à faire grandir les oreilles d'un bourrique.

— Tu veut déménager ? demanda Jacques en se soulevant sur un coude. Pourquoi ?

— Pourquoi ?... Comment pourquoi ! fit Gilbert stupéfait. Tu ne vois rien, tu n'entends rien de ce qui se passe ici ! Eh bien, mon cher, tu es vraiment préoccupé : moi je n'en dors plus !

— Allons donc ! Tu veux parler de ces gens qui font la fête en bas ? Ce sont des ouvriers qui s'amusent.

— Oh, je ne veux pas les empêcher de s'amuser jusqu'à la mort si bon leur semble, mais comme je ne veux pas davantage qu'ils m'empêchent de dormir, je quitte la place.

— Un peu de patience, Gilbert ! c'est une corvée chaque fois que nous déplaçons nos malles et nos valises !

— Bah ! Depuis tantôt trois ans que nous ne faisons pas autre chose, c'est devenu une habitude. Et puis, écoute, Jacques, continua Gilbert en se penchant comme pour glisser une confidence, je connais un joli rez-de-chaussée à louer au bord du Saint-Maurice... à deux pas de la maison de mademoiselle Carlier. On voit ses fenêtres comme je te vois, ajouta t-il d'un ton placide.

Le front soucieux de Jacques se dérida.

— Nous pourrions visiter ce rez-de-chaussée, dit-il en sautant à bas du lit.

Gilbert qui voulait rire un peu répliqua vivement.

— Oh, nous ne partirons que si tu y tiens vraiment ! Peut-être que ces braves ouvriers qui font une vie d'enfer vont s'arrêter bientôt à bout de forces ; depuis huit jours ils travaillent à vider la cave... S'ils partaient, nous pourrions rester.

— Non pas, non pas, Gilbert ! Mieux vaut partir. Nous visiterons ce logement.

Gilbert sourit.

Jacques le vit et prévint quelque nouvelle raillerie en reprenant aussitôt :

— J'ai vu mademoiselle Carlier, cet après-midi. Elle m'a chargé de te demander si tu veux peindre une vue des Piles sur la première page de son album, avec sa maison au premier plan.

— Mais certainement, mon cher Jacques. Que ne ferais-je pour lui plaire ?

— Tu es bon, Gilbert !

— Ce lui sera un souvenir de plus quand tu seras loin d'elle...

— Elle est si jolie ! murmura Jacques se parlant à lui-même. Un sourire à faire frémir des marbres ! Des yeux à faire tomber le genre humain à ses genoux !

— Heu... Ce me semble un peu exagéré ; interrompit Gilbert du ton d'un critique à sourcils froncés.

— Et quand elle me regarde continua Jacques qui n'entendait rien, quand ses grands yeux s'arrêtent sur moi, je vois le paradis ! Les poètes grecs l'ont chanté, le plus bel ornement de la nature est la figure humaine !

Gilbert le critique fit un bond.

— Jacques, mesure tes paroles ! s'écria-t-il d'un ton courroucé ; tu peux insulter les neuf-dixièmes de tes semblables en prétendant que la figure humaine est le plus bel ornement de la nature, mais, je t'en prie, ménage ma tête qui est dans la nature, ce qu'il y a de moins ornemental !

Villodin dégrisé haussa les épaules. Laissant là une critique sans succès, Gilbert le prit par le bras et l'entraîna :

— Je divague et tu délires ! dit-il. Allons prendre l'air et visiter notre futur logis.

Ils traversèrent une des salles du débit de boissons, toutes remplies d'ouvriers qui buvaient ferme comme aux plus beaux jours de Bacchus. Des chansons anglaises et françaises étaient hurlées en même temps en différents endroits des salles. « La petite Tonkinoise » luttait de crescendo avec « *Love me and the world is mine* ». Les voix éraillées par le *whiskey* et le tabac faussaient, tonitruaient, selon l'expression de Gilbert, à faire grandir les oreilles d'une bourrique. Ce vacarme durait depuis une semaine, depuis le jour où le curé avait uni la sœur de l'hôtelière et un ouvrier mécanicien des usines de la Tuque. Les nouveaux mariés banquetèrent pendant deux jours avec leurs parents et les camarades d'usine puis partirent pour le Saguenay. Après le départ des conjoints, les invités décidèrent de prolonger la fête tant qu'il resterait du « *fun* » au fond des bouteilles. L'hôtelière faisait des affaires d'or, mais elle dormait debout, la pauvre, tant elle était épuisée. Son mari qui l'avait remplacée au comptoir pendant quelques heures était ivre à ne plus reconnaître sa femme et ronflait comme un Polonais sous une table. Des promeneurs qui avaient manqué le dernier train des Trois-Rivières durent passer la nuit dans cet antre ; ils ne s'endormirent que le lendemain dans le premier convoi qui les recueillit. Cette orgie dura deux semaines. Toutes les chambres de l'hôtel, hormis l'appartement occupé par les deux Français, furent envahies par les ivrognes. Au fur et à mesure qu'un des leurs ne pouvait plus boire ils le hissaient sur leurs épaules et le montaient à l'étage supérieur. Jamais l'Hôtel-des-Chutes ne justifia mieux son nom, car souvent les hommes perdaient l'équilibre dans l'escalier et roulaient les uns sur les autres en hurlant de marche en marche.

Villodin peu friand de ce genre de spectacle traversa rapidement la salle suivi de Gilbert qui songeait à l'ancienne taverne des Truands.

Ils allèrent d'abord chez le propriétaire du logis qu'ils se proposaient de visiter. L'homme leur remit la clef du rez-de-chaussée inhabité. Puis ils se dirigèrent vers la sortie du village dans la direction de la demeure de Marie-Anna.

— C'est ici, dit Gilbert après dix minutes de marche en montrant une maisonnette blanche si proche du fleuve qu'on l'eût crue bâtie sur pilotis. Jacques regardait en face, les fenêtres d'une autre maison où quelques heures plus tôt Marie-Anna lui avait dit affectueusement : « Je vous aime bien ! » Les deux habitations n'étaient séparées que par un court chemin d'une vingtaine de pas qui commençait à la route et aboutissait au fleuve.

Quand ils furent entrés, Gilbert ouvrit les deux fenêtres de la pièce principale ; la vue donnait sur le Saint-Maurice. Gilbert se penchant montra à Jacques une barque amarrée au bord d'une étroite terrasse ; on y accédait par un corridor et une porte vitrée ; cette barque serait mise à leur disposition. Au bout du corridor, ils virent une seconde pièce pouvant servir de chambre, et dans laquelle Jacques s'arrêta le cœur battant.

Par la croisée ouverte, il aperçut la maison de Marie-Anna ; quelqu'un venait d'ouvrir le courant électrique dans la salle-à-manger. Par l'entrebâillement des persiennes, Jacques voyait une ombre passer et repasser. Marie-Anna apparut à la fenêtre. Elle regarda un instant au dehors dans la direction de l'Hôtel-des-Chutes, puis se retira en fermant complètement les persiennes.

Jacques demeurait les yeux fixés sur cette fenêtre.

— Nous reviendrons demain pour voir l'ameublement, dit Gilbert après avoir ouvert quelques tiroirs et passé le doigt sur la poussière d'une table. La nuit est tombée.

— Oui, nous reviendrons demain matin, dit Jacques en regardant encore un filet de lumière à quelque vingt pas plus loin.

Ils refermèrent les fenêtres et sortirent.

Chemin faisant Gilbert songeait à la tranquillité du lieu qu'il venait de visiter et où bientôt il pourrait dormir en paix sans que « La petite Tonkinoise » vienne troubler son sommeil. Déjà Jacques imaginait des heures de ravissement passées à sa fenêtre quand Marie-Anna apparaîtrait à la sienne. Et qui sait ? si elle consentait enfin à l'aimer et à se laisser aimer, qui sait si elle ne se montrerait pas plus souvent pour le voir et être vue de lui, pour échanger d'une fenêtre à l'autre, ces mystérieuses correspondances qui sont faites de sourires, d'œillades tendres, de baisers envoyés du bout des doigts ?

Jacques goûtait déjà la douceur de ces illusions et son infatigable imagination toujours portée à l'espérance lui montrait l'avenir sous les plus réjouissantes couleurs.

Hélas il oubliait que l'avenir n'appartient pas aux hommes et que leurs plus beaux projets ne tiennent parfois que sur des bases de fil.

Quand ils rentrèrent à l'Hôtel-des-Chutes, la tenancière les arrêta au passage et leur dit :

— Messieurs, il y a une dépêche pour vous ; je l'ai déposée sur votre table.

Ils montèrent en toute hâte et Villodin vaguement anxieux s'empara du télégramme.

À peine eut-il lu les mots qu'il devint blême. Un cri douloureux lui jaillit du cœur :

— Mon Dieu ! Tout est fini !

Gilbert se précipita sur le papier et lut à son tour.

La dépêche disait laconiquement :

Mariage de Marguerite avancé.
Reviens immédiatement
Comte de Villodin

Gilbert poussa une exclamation de joie :

— Voilà, Jacques ; voilà le remède ! Tu l'as dit toi-même ; il faut partir !

Villodin s'écria avec rage :

— Tu est content, toi ! Eh bien réjouis-toi seul ! Tu partiras sans moi !

Gilbert recula sous le choc. Il regarda avec stupéfaction l'amoureux pâle et défait, n'osant croire à ce qu'il venait d'entendre.

— Comment, Jacques ; tu désobéirais à ton père ? fit-il. C'est grave, ce que tu dis-là ! Tu as perdu la raison ! Tu es fou, fou à lier, mon pauvre ami ! Penses-tu aux conséquences d'une pareille équipée ? Ta sœur se marie, ton père t'en prévient et t'appelle, tu n'as qu'un voyage de dix jours à faire et... tu restes ! ? Oh, Jacques ; j'ai trop d'amitié pour toi, je sais trop ce que nous devons à tes parents pour te laisser faire une pareille folie ! Tu me suivras, je t'en réponds !

L'orgueil de Villodin se révolta devant une hostilité si franche.

— Que veux-tu faire ? fit-il menaçant.

— Tu le sauras quand j'aurai bouclé tes valises.

Jacques comprit et sa colère grandit encore. Il fit un pas, prêt aux violences.

— Gilbert ! Je te défends de parler de cette dépêche à Marie-Anna ! gronda-t-il sourdement en lui secouant le bras. Entends-tu ? je te le défends !

Gilbert plus calme à mesure que Villodin s'exaltait sourit du ton terrible de cet ordre et prenant un à un les doigts qui lui enserraient le bras, sans effort apparent se dégagea.

— Ah ça ! fit-il ensuite d'une voix tranquille. Entreprends-tu maintenant de m'intimider ? Au lieu de me rouler des yeux furibonds, pense donc plutôt au singulier effet que produira ton absence volontaire au mariage de ta sœur et je t'en prie, ne me regarde pas comme un homme qui te nuit. Nous sommes amis pour quelque chose, que diable !

— Pardonne-moi, Gilbert ! Tu as raison, je crois que je deviens fou ! Je n'y vois plus... je souffre !

Son exaltation s'était fondue dans un abattement immense. Ses regards se posèrent sur le télégramme de son père et y restèrent fixés un moment. Gillbert observait avec une certaine anxiété les phases du combat moral que se livraient l'amour et l'affection filiale dans le cœur de son ami. Son anxiété venait de ce fait qu'il avait contribué à la croissance de cette passion ; par pur amusement certes, mais enfin, à différentes reprises, par exemple, lors de la première soirée chez Marie-Anna en improvisant des vers troublants pour la jeune fille et aujourd'hui encore en offrant à Jacques l'occasion de voir Marie-Anna plus souvent dans une maison voisine de la sienne, il avait ainsi aidé au développement d'un amour qui menaçait d'exclure tout autre sentiment d'affection et d'amitié.

Jacques restait prostré dans sa douleur. Le nom de Marie-Anna passa sur ses lèvres. Il soupira longuement... Gilbert vit la partie gagnée.

S'effaçant en silence, il le laissa tout à sa peine et discrètement se retira.

Chapitre IX

Le surlendemain de cette scène, Gilbert remit à Jacques l'album de Marie-Anna en disant :

— Le paysage est achevé. Annonce à mademoiselle Carlier que nous irons demain soir lui faire nos adieux... Je me suis informé de l'horaire des trains correspondant avec le *steamer;* nous partons lundi matin à 7 heures 30.

Jacques était calme. Rebelle un instant au destin cruel, mais impuissant à le vaincre il envisageait maintenant avec résignation la torture lancinante d'une séparation prochaine. Gilbert qui le surveillait un peu par crainte et véritablement par amitié, voyant une sérénité relative succéder à ses emportements admira sans le laisser paraître, la promptitude avec laquelle Jacques avait su faire taire les cris de sa passion, la force de caractère du jeune homme qui, la veille encore était prêt à immoler le respect filial à l'objet merveilleux de ses préférences.

À la vérité, ce revirement ne s'était pas opéré de lui-même. Dévoré d'insomnie, Jacques avait passé la nuit à échafauder des projets plus insensés les uns que les autres. En fin de compte, il s'était dit :

— S'il ne faut que dix jours pour aller en France, il n'en faut pas davantage pour revenir au Canada...

Il se proposait donc de repartir de France aussitôt après la célébration du mariage de sa sœur. Pensait-il seulement que son père le retiendrait, que sa mère serait seule après le départ de Marguerite et qu'elle avait été privée de l'affection de son fils durant trois longues années ? Non ! Sa passion le possédait tout entier et remuait avant tout le fond d'égoïsme qui dormait en lui. Là était la raison de ce calme surprenant qui avait succédé du jour au lendemain au désespoir et à la colère.

— Dans six semaines je serai de retour auprès d'elle ! se disait-il sans cesse.

Et cette idée du retour profondément ancrée en lui, il se jurait bien qu'aucune force humaine ne l'en ferait démordre.

Quand Marie-Anna le vit venir, pâle, les yeux cernés par les larmes et l'insomnie, elle eut l'intuition que quelque chose de grave était arrivé.

Ils étaient seuls.

Jacques lui remit l'album. Elle l'ouvrit aussitôt et s'exclama joyeuse :

— Oh, que c'est bien ! Que c'est joli ! Je suis enchantée monsieur de Villodin ! Vous remercierez votre ami de ma part... Pourquoi n'est-il pas venu, monsieur Gilbert ?

Comme un condamné qui prononce lui-même sa sentence, laissant tomber les paroles une à une, Jacques répondit :

— Nous viendrons tous deux demain soir, mademoiselle, vous présenter une dernière fois nos hommages et saluer vos amis. Nous rentrons en France pour le mariage de ma sœur.

Marie-Anna ne put retenir un « Ho ! » de saisissement et si maîtresse d'elle-même qu'elle fût devant Villodin, un tressaillement nerveux l'agita toute. S'il avait pu deviner ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille, il eût usé de plus de ménagements pour lui annoncer son départ ; mais jusqu'alors, elle avait été si impénétrable ! Elle balbutia, bouleversée mais s'efforçant encore de paraître calme :

— Que dites-vous, monsieur de Villodin ? Vous partez ?... Vous me quittez ?... Jacques ne put se méprendre à cet accent. Ses yeux brillèrent d'un éclat de triomphe ! La joie, le délire, la violence, l'amour affluèrent à son cœur et le jetèrent dans une exaltation effroyable ! Il s'était approché d'elle ; il chercha ses mains et dit d'une voix sourde mais vibrante de passion :

— Vous m'aimez, Marie-Anna ! Vous m'aimez !

Elle détourna la tête sans répondre et lui déroba ses yeux.

— Oh, dites-moi que vous m'aimez, Marie-Anna ! Dites-le, je le vois... Allons, un mot d'amour, rien qu'un petit mot, Mia-Na ! ...

Sa voix devenait mélodieuse et chaude et cet abréviatif était doux comme une caresse. Elle se taisait en proie à une émotion indicible ! Il était près d'elle, le front frôlant, ses cheveux, les bras tendus vers les siens.

— Répondez-moi, Marie-Anna ! Vous le savez, je vous aime de toute mon âme ! Depuis ce jour où je vous ai vue pour la première fois dans la forêt, je n'ai cessé de vous aimer, je n'ai vécu que pour vous voir, vous adorer et attendre ce mot d'amour que j'entends déjà sur vos lèvres ! Oh, dites-le ce mot ! ... Dites-le !

Et se penchant à son oreille, il ajouta tout bas, dans un souffle :

— Dis-le Mia-Na ! Dis-le : « Je t'aime ! »

Elle releva enfin la tête, défaillante et posa sur lui ses grands yeux tout humides, balbutiant d'une voix brisée :

— Pourquoi nous rendre malheureux ? Il faut se séparer !

C'était l'aveu.

Le premier aveu, chaste et craintif comme le regard d'une nymphe effarouchée, troublant à dire comme la confession d'un état d'âme éperdu, doux à attendre comme les premiers mots d'un enfant, les premières notes d'un concert angélique ; mais sur les lèvres de Marie-Anna cet aveu n'était qu'une plainte douloureuse d'un caractère bien humain, atrocement humain, un cri de bonheur étouffé sitôt qu'il vient de naître :

— Hélas, il faut se séparer !

— Je ne vous quitte pas pour toujours, ma Mia-Na ! lui dit-il avec tendresse. Dans un mois je reviendrai près de vous et ne vous quitterai plus. Oh, comme nous serons heureux alors ! Comme nous nous aimerons ! Chaque jour nouveau nous apportera de nouvelles joies. Vous êtes celle que j'ai cherchée depuis cette heure de ma jeunesse où pour la première fois l'amour me fut révélé. C'est vous que j'ai aimée en arrêtant mes yeux sur tout ce qui est jeune et charmant. Je vous ai vue et vous m'avez sorti d'un fond de ténèbres où la beauté la plus brillante n'était qu'un pâle reflet de ce que je vois, depuis que je vous vois. Vous avez élevé ma nature et mes ambitions au niveau de votre vertu. C'est vous-même, ô Mia-Na qui m'avez rendu digne de vous aimer en m'enseignant que l'amour est une forme de la bonté et le sacrifice de soi-même. Ne me parlez plus de la raison à présent. Ma raison n'a plus d'autres lois que celles de Dieu et vos désirs. J'oublie le monde et ne veux plus vivre que pour vous aimer, adorer ce Dieu qui vous a faite aussi belle, aussi pure que ses anges et qui vous a placée sur ma route comme une nouvelle preuve de son existence, comme la plus adorable de ses œuvres ! Ne vous dérobez plus à cette adoration qui va à Dieu en touchant votre âme. Laissez-moi vous aimer comme vous méritez de l'être. Vous avez été toute mon ambition, vous serez toute ma fierté, votre patrie sera ma patrie, vos rêves seront mes rêves... vous serez ma femme ! ... Marie-Anna buvait sa parole comme un délicieux breuvage tout empoisonné de bonheur. Elle écoutait comme le chant d'une voix inconnue, lointaine cette musique de l'amour qui jusqu'alors n'avait jamais effleuré son oreille de ses notes enchanteresses ; elle entendait ces douces et harmonieuses vibrations d'une âme élevée, esclave de la sienne et durant ces quelques minutes de félicité pure, à la voix de cette âme ardente qui se donnait à elle pour la chérir et la consoler toute la vie, elle sentit naître au fond d'elle-même le besoin de donner toute son âme à son tour, le désir de répandre les trésors de tendresses qui reposaient en elle.

Cependant, l'amère pensée du départ prochain de Jacques, tout en rendant ses intimes joies plus vives les assombrit profondément. Lui aussi partageait cette amertume, les pensées mélancoliques et délicieuses qui agitaient Marie-Anna.

— Que je souffre de vous quitter, mon adorée ! fit-il. Nous venons de conquérir un bonheur qui durerait toute la vie, et déjà, il faut se dire adieu ! ...

Elle ne répondit pas. Jacques vit deux larmes perler au bord des paupières de la pauvre enfant. Son humeur conquérante de jeune homme séduisant et si souvent vainqueur se fondit en une admiration muette à la vue de ces perlettes scintillantes qui donnaient le poli de l'ébène à ses prunelles noires. Comme on prend avec la pointe des doigts un bijou délicat et fragile, il prit la tête de la jeune fille doucement, entre ses mains et, extasié, la regarda.

— Que vous êtes belle ! dit-il.

Elle rougit, à la fois ravie et gênée. Son visage s'embellit encore de cet empourprement de pudeur. Jacques émerveillé s'enivrait le regard de cette tête virginale, idéalisée par la douleur. Mais après quelques secondes, Marie-Anna eut un charmant sourire de coquetterie féminine, puis elle secoua la tête pour se dégager, échapper à cette contemplation affolante et les larmes que ses paupières retenaient encore se détachèrent, glissèrent lentement sur ses joues. Jacques dégrisé par ce sourire de femme approcha ses lèvres et cueillit les larmes au passage.

Marie-Anna le repoussa en riant nerveusement.

— À demain, Jacques, dit-elle.

Il sortit lentement pour la voir quelques minutes de plus et se trouva bientôt seul, dans la rue sombre comme au centre d'un tourbillon vertigineux et incompréhensible, ivre de bonheur et de désespoir !

Chapitre X

Jeannette Manceau arriva la première le lendemain, chez son amie. Elle entra joyeuse comme à l'ordinaire et dit :

— Bonjour, chère ! Tu sais la nouvelle ?

— Oui ; monsieur de Villodin est venu m'annoncer son départ.

— J'ai rencontré monsieur Gilbert ce matin en allant à l'église, reprit Jeannette. C'est lui qui m'a fait part de cet événement ; il en paraissait enchanté.

Elle ajouta, toujours insouciante :

— Si son ami de Villodin est aussi content que lui, on ne va pas s'ennuyer ce soir, à l'heure des adieux ! ...

Marie-Anna, plus pâle encore que de coutume était assise au piano quand Jeannette entra. Elle jouait sans enthousiasme l'air d'une chanson normande que Villodin avait chantée quelques jours plus tôt. Profondément triste mais résolue à faire bonne contenance devant ses amis, elle faisait appel à cette volonté innée chez certaines femmes sensibles qui leur permet de dissimuler les pires ennuis à la face du monde des indifférents ou des curieux. Elle se rappelait cette heure d'abandon, de volupté inconsciente d'elle-même durant laquelle Jacques s'était livré à sa tendresse en implorant la sienne et la certitude de le voir une fois encore avant son départ l'aidait à sourire, à feindre le calme, l'entière liberté d'esprit.

— Il est naturel qu'ils soient tous deux contents de partir, dit-elle. Ils ont des parents, des amis, en France et ils ne les ont pas vus depuis trois ans.

— C'est égal ! fit Jeannette pensive c'est dommage qu'ils partent... Ça ne te fait rien, à toi ?

— Mais oui, je le regrette ! C'étaient deux charmants garçons, très distingués, très spirituels.

— Et monsieur Gilbert était si amusant avec ses réparties comiques !

Marie-Anna prit son album et l'ouvrit à la première page sur laquelle le jeune artiste avait peint une vue des Piles. Jeannette la complimenta :

— C'est un beau souvenir qu'il te laisse-là. Monsieur de Villodin ne t'a rien laissé, lui ? demanda-t-elle... Je le croyais plus galant ce beau Français !

Marie-Anna ne put réprimer un sourire. Un coup de sonnette interrompit la conversation. Les « Petits-Garçons » arrivaient. Henri Chesnaye, Georges et William prirent place au salon et commentèrent le départ subit des deux amis.

En entendant Marie-Anna annoncer cette nouvelle, Henri Chesnaye l'avait regardée longuement. Il connaissait depuis longtemps l'amour de Jacques ; il en avait souffert en silence et s'était demandé souvent si Marie-Anna ne céderait pas aux attaques d'un rival plus hardi alors que lui, le timide, le petit ami d'enfance nourrissait depuis deux ans un feu lent et continu, espérant qu'un jour la jeune fille si passivement aimée reconnaîtrait enfin sa patience. Depuis quelques jours, un commencement de jalousie aiguë lui étreignait le cœur en pensant qu'il lui fallait revenir à Québec pour reprendre ses études suspendues par six semaines de vacances et il s'imaginait avec cette naïveté particulière aux jeunes amoureux jaloux que Villodin attendait son départ pour accaparer définitivement les faveurs de Marie-Anna, pour la détourner à tout jamais de lui. Quand il entendit la jeune fille annoncer le départ pour la France, Henri sentit descendre en lui-même un immense soulagement. S'il savait que Marie-Anna était aimée de Jacques, il ignorait que ces sentiments étaient payés de retour et tranquille alors que ses plus chers espoirs étaient grandement compromis, il se dit avec bonheur que ce départ détruisait enfin l'unique obstacle à sa passion et que Marie-Anna débarrassée d'une distraction flatteuse, pourrait désormais entendre l'aveu que la timidité clouait sur les lèvres de son silencieux adorateur.

Cette dernière soirée devait être pénible. Marie-Anna parvint à dissimuler ses préoccupations, mais au prix de quels efforts ! Au dedans d'elle même, son pauvre cœur saignait !

— Comme il tarde à venir ! pensa-t-elle plusieurs fois en regardant la pendule. Jeannette, moins intéressée fit la même remarque quand neuf heures sonnèrent :

— Que font donc nos voyageurs qu'ils n'arrivent pas ? dit-elle.

— Ils sont retenus sans doute par leurs préparatifs de départ, proposa quelqu'un. L'explication, assez vraisemblable parut contenter tout le monde sauf Marie-Anna que l'inquiétude gagnait. Elle sentait le vide autour d'elle au milieu de ses amis ; quelque chose lui disait qu'elle allait souffrir. L'heure passait. N'y pouvant tenir plus longtemps, Marie-Anna sortit du salon pour aller interroger la rue. Le village était plein de silence et de nuit ; pas le moindre bruit de pas sur le chemin. La jeune tille s'exposa durant quelques minutes à la fraîcheur de la nuit, cherchant à calmer ses nerfs et la fièvre qui l'envahissait. Elle revint au salon, frissonnante et le cœur en démence.

Les jeunes gens émettaient des hypothèses sur le retard singulier des deux Français quand une tenture du salon se souleva et une femme apparut. C'était madame Carlier.

Grande et forte, une peu grisonnante et d'un teint pâle qui lui donnait un air de ressemblance avec sa fille, elle fut autrefois une des plus jolies femmes des Trois-Rivières. Des chagrins violents avaient de bonne heure flétri son visage ; la perte de son mari, l'ingénieur Carlier, des revers de fortune à la suite d'un grand incendie, une longue maladie de Marie-Anna durant laquelle elle s'épuisa à son chevet, tout cela l'avait marquée prématurément des stigmates de la vieillesse. On sentait en la voyant une femme d'une intelligence supérieure et d'une haute distinction.

Elle ne descendait que rarement au salon durant les soirées de Marie-Anna ; prévenue du départ de Villodin et de Gilbert, elle avait tenu à recevoir leur adieux.

Ne les voyant pas, elle tourna vers sa fille un regard interrogateur mais aussitôt frappée de sa pâleur, elle s'exclama :

— Qu'as-tu, Marie-Anna ?

— Oh rien, maman ! répondit vivement celle-ci. Je suis sortie un instant et le froid m'a saisie.

Madame Carlier couvrit son enfant d'un regard dans lequel se lisait toute l'étendue de sa tendresse. S'étant informée, elle dit :

— Monsieur de Villodin et son ami auront eu sans doute un empêchement qui les oblige à différer leur départ. Je crois qu'il est inutile d'attendre plus longtemps leur visite.

Secrètement inquiète sur l'état de sa fille, madame Carlier invitait les jeunes gens à prendre congé.

Ils partirent. Le cœur serré, Marie-Anna se laissa entraîner par sa mère ; une fois seule dans sa chambre, la pauvre amoureuse laissa tomber sa tête dans ses mains et pleura sur l'éphémérité de son bonheur. Une seule hypothèse expliquait l'absence de Jacques : un départ avancé par suite d'une erreur d'horaire.

Lorsque Jeannette, Henri Chesnaye, William et Georges eurent quitté Marie-Anna, ils se rendirent à l'Hôtel-des-Chutes, en quête d'informations. La tenancière qui s'apprêtait à fermer l'hôtel les reçut avec de bruyantes démonstrations :

— Ah, ne m'en parlez pas ! dit elle ; j'en suis encore à moitié folle ! Ils sont partis à l'épouvante pour ne pas manquer le train de deux heures.

— N'ont-ils pas laissé une lettre, un mot ? ... demanda Henri.

— Oui, monsieur Gilbert a commencé une lettre qu'il n'a pas eu le temps de finir. Ils achevaient de dîner en lisant les journaux, quand je les ai entendus se chicaner ; monsieur Gilbert voulait partir, monsieur de Villodin voulait rester, expliqua la femme en cherchant la lettre qu'elle ne trouvait plus. Au plus fort de la chicane, monsieur Gilbert nous a appelés, mon mari et moi pour les aider à paqueter leur butin ; le train partait dans une demi-heure. Il a fallu travailler comme des bêtes pour arriver en temps ; d'autant plus que monsieur de Villodin avait l'air d'un homme en boisson ; le pauvre garçon faisait pitié.

— Mais, cette lettre ? interrompit Henri.

— La voici, fit la femme. Elle tendit enfin une simple feuille sur laquelle étaient tracés quelques mots écrits dans la fièvre de la précipitation. Henri parvint à lire :

Le paquebot lève l'ancre demain soir et non après-demain matin comme nous avions supposé... Devons partir de suite ou manquer voyage... Écrirons de New-York... Croyez à notre...

Le reste était absolument indéchiffrable.

Pendant ce temps Marie-Anna pleurait. Sa petite chambre de jeune fille lui semblait pleine des échos de la chanson normande que Villodin avait chantée quelques jours plus tôt. Et silencieusement dans son cœur, son désespoir chantait aussi mais cette fois comme une déchirante élégie, la chanson d'adieu de son fiancé :

Je vais revoir ma Normandie
C'est le pays qui m'a donné le jour...

Chapitre XI

LE SACRIFICE

Marie-Anna était triste. Maltraitée par une destinée contraire à sa nature aimante, elle perdit l'intérêt de toutes les choses familières et oublia le monde pour pleurer sur sa propre douleur. Sans que rien ne soit changé au cadre ordinaire de sa vie, Marie-Anna se vit portée dans un cadre nouveau fait de nuit et de glace et dont les horizons plus doux fuyaient devant elle, quelques efforts qu'elle fît pour les atteindre. Les minutes étaient longues à faire douter du mouvement ; chaque minute qui s'écoulait éloignait davantage l'objet chéri de ses premières amours de jeune fille.

C'était la chanson du temps qui passe et ne revient plus, ce tic-tac de la pendule semblant plus bruyant qu'autrefois.

Le besoin d'illusions se fit bientôt sentir. Marie-Anna rétrograda de quelques semaines en arrière. Elle se revit d'abord courant sous l'orage à la recherche d'un abri sur le chemin de La Tuque ; elle revécut l'instant de la rencontre sous la hutte du cantonnier ; elle se répéta les premières paroles échangées puis sa mémoire docile lui fit traverser les jours passés depuis cette rencontre en lui rendant les mêmes joies secrètes chaque jour grandissantes, en lui rappelant les attentions, les délicatesses, les désespoirs et les combats de Jacques, et aussi ses propres combats en elle-même.

Et à présent elle voyait Jacques sur la mer, combien loin d'elle déjà, s'éloignant encore durant des heures, des heures et des jours, s'éloignant toujours.

— Je suis seule, toute seule ! se disait-elle pour caresser sa peine.

Mais aussitôt l'amour parlait plus fort :

— Il sait que je l'aime ! Je le lui ai dit. Avec cet aveu, je lui ai donné le meilleur de moi-même.

Et cette pensée exquise la réconfortait.

Deux semaines passèrent.

Un matin, Marie-Anna reçut la visite d'Henri Chesnaye.

— Mes vacances sont finies, lui dit l'étudiant. Je rentre à l'université pour ma dernière année de cours.

— Ne viendras-tu pas aux Piles tous les dimanches comme durant l'hiver dernier ? demanda-t-elle.

— Mais oui ! Et je viendrai te voir... si tu le veux, répondit le timide jeune homme.

Marie-Anna eut un sourire forcée.

— Si je le veux ! Certainement que je le veux ! Pourquoi ne le voudrais-je pas, Henri ? Je suis toujours contente de te voir.

Il la regardait et semblait absent.

Il était visible que quelque chose de singulier se passait en lui ; mais sa timidité l'emportait sur ses résolutions et quand il voulait parler, il hésitait, puis finalement se taisait.

Marie-Anna voyait parfaitement ce qui se passait dans le cœur de ce grand ami de son enfance ; mais elle affectait devant lui cet air naturel et simple qu'on a devant les membres de sa famille et cet air-là, si affectueux qu'il soit ou qu'il paraisse ne peut pas, ne pourra jamais provoquer les aveux de l'amour. Marie-Anna le savait et en usait sans pitié à l'égard d'Henri. Cela lui était d'autant plus facile qu'elle se sentait moins que jamais disposée à écouter des confidences. Mais qu'avait-elle à craindre ? Il eût fallu qu'elle l'encourageât, qu'elle lui arrachât par lambeaux cet aveu qu'il retenait.

Elle lui souhaita le succès pour ses prochains examens. Henri la regardait toujours, silencieux et agité, attendant la parole tendre qui réchauffe le cœur à l'heure des séparations.

Elle dit simplement en lui tendant la main :

— Alors, à bientôt.

— À bientôt, répéta-t-il machinalement.

Quand il fut parti, elle soupira :

— Pauvre Henri !

Mais dans ces deux mots, il n'y avait que de la bonté. Elle les prononça sans être émue et ce ne fut que le temps d'un sourire triste au coin des lèvres.

Marie-Anna reprit son train de vie ordinaire et paisible ; les meilleurs instants de sa journée étaient ceux durant lesquels elle s'enfermait, seule avec ses rêves, ses espoirs dans l'intimité discrète de sa chambre. Sa tristesse s'était peu-à-peu évanouie après les larmes des premiers énervements. Elle vivait maintenant dans la sérénité de l'attente, dans l'espérance.

Hélas, si pleinement possédée que soit sa pensée par les souvenirs, la pauvre enfant ne put empêcher le scrupule de pénétrer dans sa vie et d'empoisonner ses joies les plus douces, les plus innocentes.

Marie-Anna était chrétienne. La droiture d'âme était en elle une vertu native. Or ne commettait-elle pas une action indigne en gardant un secret à l'égard de sa mère ? Lui devait-elle dissimuler cet amour qui, à la vérité n'avait trouvé dans sa conscience que de la docilité ?

Ce scrupule ne la quitta plus. Elle en fut journellement obsédée et en devint très malheureuse. Elle sentait qu'elle devait avouer à sa mère ; elle savait qu'elle avouerait un jour mais elle remettait toujours la fatale entrevue. Cela lui semblait peut-être difficile à dire parce que c'était la première fois qu'elle aimait. Sa raison, sa nature chrétienne, son affection filiale lui ordonnaient de parler, de se confesser, de s'épancher... Elle se taisait et elle souffrait. À cette souffrance se mêlait et se substituait parfois la douceur des évocations, des espoirs et la confusion qui en résultait dans son esprit lui enlevait le pouvoir de la décision.

Une première lettre de Jacques vint apporter un peu de calme parmi tout ce désordre.

Il lui mandait qu'il était arrivée en Normandie et que son village natal de Rézenlieu-Villodin était en fête à l'occasion de son retour et du mariage de sa sœur. Cependant, malgré le bonheur qu'il avait éprouvé en revoyant des êtres chers, il avait l'impression d'un vide immense autour de lui. Marie-Anna sut par cette lettre que Jacques partageait ses tristesses, ses abattements, ses mêmes espérances :

> « Il me manque bien des choses, écrivait-il, depuis que je ne vous vois plus, Marie-Anna ! Tout mon être souffre de la distance qui nous sépare. Mes yeux cherchent partout, des objets qui par vous puissent m'être chers et je ne vois rien. Je ne trouve rien ; j'imagine le néant ! Ma vie n'a de charme que lorsque ma pensée se livre aux délices de votre souvenir ; j'appartiens alors à un monde nouveau ; je ne vols plus que deux beaux yeux qui me regardent, deux bras qui se tendent vers les miens ; je n'entends plus qu'un bruit, le son de votre voix adorable et quand enfiévré jusqu'à la démence, je veux m'élancer et saisir votre apparition, je ne trouve que le vide, je retombe dans un désert, dans mon immense solitude ! Que j'ai besoin de votre vue, mon adorée, pour être heureux ! Quand reprendrons-nous ce beau roman déchiré dès les premières pages ? Dites-moi que vous attendez cela de toute la force de vos espérances ! Dites-moi que vous m'aimez. J'ai besoin de le savoir pour vivre : je sais un mot de vous qui peut illuminer mes nuits et fleurir mon désert. Répétez-le dans toutes vos lettres ce mot, comme je vous l'écris moi-même. J'ai posé mes lèvres sur les deux mots qui suivent : Je t'aime ! »

Jacques.

Marie-Anna vit sur l'encre un peu étendue de ces deux mots la trace du passage humide des lèvres. Elle ferma les yeux et posa longuement ses lèvres à l'endroit où Jacques avait posé les siennes. Elle mit la lettre dans son corsage pour l'en sortir aussitôt et la relire cinq ou six fois de suite ; une heure après l'avoir reçue, elle la connaissait par cœur ; habitude chère à tous ceux qui aiment, en général, aux amoureux en particulier. Alors qu'ils pourraient réciter couramment la tendre missive, ils la relisent encore en pensant à ce qui est écrit plus loin, quelquefois même sans plus voir les mots... Qu'importe ! c'est le papier qu'on a touché, regardé, c'est le timbre qu'on a mouillé et collé dans le coin... Le geste recommence dans la pensée, l'absent se rapproche, l'imagination enflamme la mémoire ! c'est toujours le besoin des illusions.

Marie-Anna répondit à Jacques. Elle mit dans sa lettre tout ce que le souvenir gardait en elle de meilleur, de plus aimant. Les lettres de femmes sont le vrai langage de l'amour. Jacques dut être bien heureux en lisant la réponse de Marie-Anna.

— Je viens te chercher, chère ; dit Jeannette un samedi matin en entrant chez son amie. Je vais à Québec avec ma tante Manceau. Viens, nous profiterons de l'occasion pour magasiner.

Marie-Anna courut informer sa mère et revint bientôt prête, les épaules protégées par une jolie fourrure sombre. La neige couvrait la province et le froid sévissait dans toute la rigueur des hivers canadiens.

Jeannette avait remarqué un changement dans le caractère de son amie. Certes elle connaissait ou soupçonnait l'inclination de Villodin alors qu'il habitait encore aux Piles mais accoutumée de longue date à voir Marie-Anna réservée, toujours distante des tentations, elle avait d'abord supposé que Villodin emportait en France un amour non partagé.

Grâce à sa finesse, Jeannette entrevit bientôt la vérité. La tristesse de Marie-Anna déchira un peu le voile ; ses réticences, des sautes brusques d'humeur, passant de l'ennui à l'attendrissement quand on parlait de Jacques, trahirent encore un peu le secret de Marie-Anna et dirigèrent les suppositions de Jeannette vers l'éclaircissement complet de l'énigme. Un peu blessée, peut-être, dans sa qualité de confidente, Jeannette s'assura que Marie-Anna lui cachait quelque chose. Elle hasarda des questions habiles ; l'amoureuse, tout d'abord se déroba, puis revint d'elle-même au sujet avec toute la maladroite candeur de son ingénuité, comme quelqu'un qui brûle d'entendre parler d'une chose et craint en même temps de le laisser voir.

L'esprit alerte de Jeannette Manceau toujours à l'affût des curiosités de son âge trouvait dans les mélancolies passagères de Marie-Anna un vaste champ d'exercice. Ses suppositions l'amenaient invariablement au souvenir de Villodin. Elle se disait :

— Après tout, pourquoi pas ? ... C'est très possible...

Elle pensa faire parler l'intrigante. Cela lui fut d'autant plus facile que Marie-Anna, obsédée par ses scrupules, ne souhaitait rien tant que de soulager un peu sa conscience en s'épanchant dans une oreille amie.

Quand les jeunes filles et la tante Manceau arrivèrent à Québec, Jeannette savait que Marie-Anna aimait Jacques et qu'elle attendait son retour.

À la nuit tombante, elles reprirent le chemin de la gare et passèrent rue Saint-Jean devant la maison de pension où habitait Henri Chesnaye.

— Celui-là t'aime aussi... dit Jeannette en voyant Marie-Anna lever machinalement les yeux.

— Hélas ! répondit-elle. Je le sais qu'il m'aime mais je ne puis que l'en plaindre. Il est si bon que je n'ose pas lui dire en face qu'il perd son temps. Et pourtant, un mot suffirait.

— Tu devrais le lui dire, fit Jeannette.

— Mais, comment le lui dire ? Il faudrait d'abord qu'un mot de sa part provoquât une explication ou que moi-même l'amène à dire... Non, cela ne se peut ! Et en admettant qu'une occasion me soit offerte de lui faire comprendre que je ne l'aime pas, que je ne puis, que je ne veux pas l'aimer plus que d'une amitié de camarade, comment recevra-t-il ce coup-

là ? ... J'éprouverais de la peine à ne plus le voir ; c'est un bon ami que je perdrais !

— Il en reviendrait, crois-moi ! fit Jeannette assurée. Tout s'efface avec le temps. À ta place, je n'hésiterais pas. Si tu tardes trop les choses ne feront que s'envenimer, Henri s'impatientera, fera quelque brusquerie comme en font souvent les grands timides et tu auras des embarras !

Marie-Anna ne répliqua pas.

En vérité, elle avait bien assez de ses soucis. L'éloignement de Jacques, l'attente indéfinie de son retour, le poids du secret et les scrupules de conscience remplissaient toutes ses heures du jour et quelquefois de la nuit. L'amour silencieux et vaguement inquiétant d'Henri lui était une obsession qu'elle eût voulu chasser loin d'elle, hors de sa pensée mais sans avoir besoin de parler, de raisonner, de se défendre, sur un simple geste comme jadis la patricienne romaine éloignait le joueur de luth qui avait cessé de lui plaire.

Dans cet état d'esprit, Marie-Anna appréhendait une explication avec Henri, car elle gardait pour lui une sorte d'affection fraternelle éclose depuis bien des années dans les ébats de leurs jeux d'enfants. Henri serait blessé au plus profond de lui-même le jour où Marie-Anna lui dirait :

— Non, Henri ! S'il te plaît, rien entre nous que de l'amitié.

Certainement, il ne s'en consolerait jamais. Marie-Anna, aimante et bonne ne voulait pas rendre malheureux ce doux compagnon de ses plaisirs de fillette, le jeter pour toujours dans la désolation de ses espérances brisées et enfin s'exposer elle-même à demeurer témoin des tristes résultats de son refus.

Elles arrivèrent à la gare du Grand-Nord. Il y avait peu de monde sur le quai au bord duquel le train des Piles attendait. Un jeune homme se promenait de long en large en dépit du froid. C'était Henri Chesnaye. Il se rendait, selon son habitude chaque samedi chez sa parente des Grandes-Piles pour passer la journée du dimanche. Il aperçut Marie-Anna, Jeannette et la tante Manceau quand elles sortirent de la salle d'attente.

Jeannette serra furtivement la main de Marie-Anna en lui glissant quelques mots à voix basse.

Le train partit.

Ils parlèrent d'abord des études du jeune homme et des examens qu'il devait subir quelques mois plus tard pour être reçu médecin. Henri qui possédait un langage facile quand il n'était pas question de sentimentalité montra des qualités de fin diseur et d'homme modeste en répondant à Jeannette et à la tante Manceau. Il comptait à l'université parmi les plus brillants élèves et ses professeurs ne doutaient pas de ses succès quand arriverait le jour des épreuves finales. Henri disait cela simplement, du ton d'un homme sûr de son savoir et qui n'éprouve nul besoin de se faire étourdir par des encouragements ou des flatteries.

— Vous serez content d'être reçu médecin ? demanda naïvement Jeannette qui pensait à autre chose.

— Eh, mon Dieu, oui ! répondit-il. Je considère que c'est une chose naturelle qui doit arriver en son temps.

— Où comptez-vous pratiquer ? demanda encore l'indiscrète.

Henri eut un mouvement de contrariété vite réprimé en regardant Marie-Anna qui détourna la tête.

— Je ne sais pas encore... répondit l'étudiant d'une voix hésitante.

Cette dernière question de Jeannette l'avait troublé. Il fallait bien peu de chose pour embrouiller ses réflexions, mais ce jeune homme était doué ou plutôt affligé d'une sensibilité déconcertante qui lui permettait de deviner les allusions si voilées qu'elles puissent être. De plus, sa nature droite ne pouvait s'accommoder des équivoques. La question de Jeannette lui déplut ; elle le froissa intimement moins par son indiscrétion que parce qu'elle lui était posée devant Marie-Anna.

Jeannette était trop fine pour ne pas voir le trouble dans lequel elle venait de plonger le pauvre amoureux ; elle reprit vivement pour faire oublier sa faute légère.

— Je souhaite « mon cher docteur » que vous restiez près des Piles. Je vous promets ma clientèle et celle de mes amies quand l'une de nous aura la migraine.

Henri sourit sans répondre. Il regardait Marie-Anna assise en face de lui, pelotonnée dans son coin et abîmée dans un profond mutisme. Le visage de la jeune fille était plein d'ombre ; on ne voyait qu'un vague dessin de ses traits harmonieux et purs, le flot capricieux de sa chevelure blonde débordant en ondulations sur le col de fourrure relevé. Ses mains étaient frileusement jointes dans le manchon.

Henri la contemplait à la lueur tremblotante du wagon avec ce regard des adorateurs platoniques qui se complaisent durant toute leur jeunesse à parer la femme aimée d'une auréole d'idéal et de perfection.

— Tu ne dis rien, Marie-Anna ? fit-il de sa voix grave.

Elle eut un tressaillement nerveux comme si le son de cette voix eût été un contact désagréable.

— Je suis brisée de fatigue ! répondit-elle mollement. Nous avons magasiné pendant plus de deux heures. J'ai des chiffons et des rubans plein la tête !

Elle ajouta en refermant les yeux :

— Je serai plus bavarde demain...

Henri n'insista pas. Marie-Anna se replongea dans son mutisme. Le roulement sourd et régulier du train traversant les bois neigeux engourdissait sa pensée. On eût dit vraiment à voir ses paupières appesanties qu'elle tombait de lassitude mais au fond d'elle-même, elle éprouvait un ravissement étrange. Au bruit du convoi, bercée par une mélodie imaginaire, elle s'abandonnait à l'éternelle rêverie ; elle pensait à Jacques, l'aimé, l'adoré, l'absent... Elle prononçait tout bas ce joli abréviatif de « Mia-Na » qu'il lui avait donné dans une minute d'expansion et les souvenirs de ce temps heureux grisaient son cœur d'une ivresse pure et infinie.

— Que fait-il à cette heure ? se demandait-elle. Il doit penser à moi puisque je pense à lui... Jacques !

La tristesse succédait à cette tendre évocation.

— Que ce serait bon de pouvoir pleurer un peu ! pensait-elle.

La voix d'Henri l'arracha encore une fois à ses beaux rêves. Le train était en gare de Saint-Jacques-des-Grandes-Piles et les voyageurs descendaient.

Marie-Anna ne s'en aperçut pas.

L'étudiant lui toucha le bras, croyant qu'elle dormait et dit :

— Nous sommes arrivés, Marie-Anna.

Elle tressaillit comme la première fois et en ouvrant les yeux, elle regarda le malheureux avec une telle expression de mauvaise humeur qu'il en pâlit.

Ils furent sur le quai.

Marie-Anna prit le bras de la tante Manceau. Le passage brusque de la tiédeur du wagon au froid piquant de la nuit la fit frissonner. Le village était silencieux. Les êtres et les choses dormaient dans la torpeur pesante et dans l'obscurité du cercle des montagnes. Onze coups sonnèrent à l'horloge de l'église et leur son fragile s'éteignit sans écho avec la dernière note.

Henri accompagna Marie-Anna jusqu'à sa demeure, sans dire une parole, subissant un malaise qu'il ne s'expliquait pas. Au moment de la quitter, il prit rendez-vous pour le lendemain.

— Viens si tu veux, dit-elle du bout des dents.

Il s'empara de sa main, la garda un instant dans les siennes et demanda timidement, après une courte hésitation :

— Tu me promets d'être plus bavarde demain, Marie-Anna ?

Elle sentit le reproche mais une pensée soudaine ne lui laissa pas le temps d'en être émue. Marie-Anna vit l'occasion de porter un premier coup à cet amour dont elle n'acceptait pas l'hommage. Cruelle, sans crainte de le blesser, elle répondit :

— Je tâcherai, Henri !

Il comprit. Après quelques paroles inintelligibles qui ressemblaient à un adieu, il salua gauchement et s'enfuit sans détourner la tête.

Chapitre XII

Le lendemain, dans l'après-midi, Marie-Anna recevait ses amis. Henri Chesnaye était absent. Ils l'attendirent en vain. Les jeunes gens partirent à la nuit tombante et Georges dit :

— Il est peut-être malade... Je vais passer chez lui.

Marie-Anna resta seule, en proie à un commencement d'inquiétude et bientôt, de plus en plus tourmentée, elle regretta cette parole brève, indélicate même qu'elle avait dite à Henri en le quittant au retour de Québec.

Quelques minutes après cinq heures, on sonna. C'était lui. Marie-Anna reprit aussitôt possession d'elle-même, prête à la défensive.

Le jeune homme était très pâle. Il entra au salon et prononça après un grand effort :

— Je m'excuse, Marie-Anna, de n'être pas venu plus tôt. Je voulais te voir seule à seul et j'ai attendu que les autres soient partis.

— Quel événement viens-tu m'apprendre avec tant de solennité ? plaisanta-t-elle en s'essayant.

Henri sembla chercher ses mots dans une langue inconnue. Il fut quelques secondes sans répondre, la tête penchée, les yeux sur le tapis. Enfin, il lâcha tout d'une haleine :

— Je ne sais comment t'exprimer ce que je ressens ; tu n'es plus avec moi la véritable amie que j'aimais ; tu ne me parles plus comme autrefois et hier soir encore, tu m'as causé une bien grosse peine ! Pourquoi ne m'aimes-tu pas, Marie-Anna ?

L'attaque était directe. Marie-Anna la reçut impas-sible. Il continua, parlant toujours avec difficulté :

— Écoute, je ne sais pas dire ce que j'éprouve parce que je suis devant toi ; je n'ose pas... Ne me dis rien... je t'écrirai demain et tu sauras...

Marie-Anna souffrait de le voir si pitoyable pour l'amour d'elle. Comprenant qu'elle devait enfin parler, elle évoqua le souvenir de Jacques, les mille futilités de tendresse qui l'attachaient à lui, le retour qu'elle croyait prochain et puisa dans cette évocation le courage de briser d'un coup ce malheureux amour si soumis et si tendre qui l'assiégeait à ce moment.

Elle dit un peu sèchement, sans le regarder :

— Il est inutile de m'écrire, Henri ; je sais ce que tu m'écriras.

Il se leva d'un mouvement de maniaque, comme un homme qui apprend brutalement sa ruine. Par un phénomène qui peut paraître étrange et qui n'est cependant qu'une conséquence de l'émotion spontanée, la parole lui vient, ardente, volumineuse, forte et s'échappa de ses lèvres comme un torrent longtemps retenu par la puissance des entraves.

— Que dis tu, Marie-Anna ? s'écria-t-il. Tu sais ce que je t'écrirai ! Alors tu sais aussi que j'ai un cœur qui souffre de toi, qui t'attend, qui t'espère, qui te veut ! Et tu me laisses souffrir sans un mot dans lequel je puisse deviner le plus petit semblant d'amour ! Tu me rends le plus malheureux des hommes, moi, ton ami d'enfance, moi qui depuis plus de quinze ans vis dans ton ombre en te chérissant comme ce que j'ai de meilleur au monde, moi qui depuis l'âge des affections n'ai pas nourri d'autre sentiment que l'amour de toi ! Ô cet amour-là, Marie-Anna ! Tu n'en connaîtras jamais de plus grand ! On peut t'aimer autant que je t'aime ! on ne t'aimera jamais davantage. C'est au-dessus des forces de l'homme !

Il s'arrêta, les yeux fixés sur elle et un immense découragement l'envahit. Marie-Anna restait immobile, distraite, sans même avoir l'air de l'entendre. Elle ne répondit pas.

Mais Henri sentit une force nouvelle le gagner. Sa timidité instinctive disparaissait enfin, chassée par l'exaspération de son amour continuellement refoulé. S'asseyant près d'elle, il se remit à parler voulant à tout prix secouer cette force d'inertie, cette indifférence qu'elle affectait :

— Pourquoi ne me réponds-tu pas, Marie-Anna ? Me méprises-tu parce que je t'aime ? Trouves-tu que je ne souffre pas assez ? Veux-tu que je parte et ne revienne jamais ? Dis-le... allons, dis-le ! J'attends que tu me donnes la vie ou me l'enlèves ! Parle...

Elle releva la tête et le regarda :

— Tu es vif, Henri, fit-elle avec une calme extraordinaire. Tu prétends me connaître depuis plus de quinze ans ; si je ne le savais moi-même, je crois que j'en douterais. Si tu me connaissais bien, tu ne me dirais pas : « J'attends que tu me donnes la vie ou me l'enlèves ! » Ce n'est pas sérieux, mon ami ! Tu sais bien que les influences de ce genre n'ont pas de prises sur les femmes ; quelquefois même elles en rient !... Je te sais trop intelligent et trop bon chrétien pour toucher à ta vie ou briser ta carrière par un geste qui est toujours ridicule. Ne joue pas de ces moyens pour m'obliger à te répondre. Tu me donnerais une mauvaise opinion de toi et j'en serais désolée. Bien qu'il me soit impossible d'encourager le genre d'affection que tu me portes sache que je tiens à conserver l'amitié d'Henri Chesnaye, mon petit camarade d'enfance que j'ai toujours bien aimé depuis quinze ans. Comprends-moi Henri ; on ne commande pas à ses sentiments. Je ne fais qu'obéir aux miens en ne te répondant pas selon ton gré. Suppose donc que nous n'ayons rien dit ; mon silence vaut une réponse.

Il l'écoutait, le cœur en tempête comme on endure un supplice. De pâle qu'il était, il devint rouge, honteux et stupide de son impuissance. Le sang affluait à son cerveau et faisait saillir les veines de ses tempes. Dans le clair-obscur du salon où le soir entrait avec son jeu d'ombre et de nuit, ils formaient un groupe tragiquement découpé : elle raidie dans un coin du sofa, immobile, froide ; lui, suppliant, un genou à terre, dans une attitude de prière et d'imploration.

— Je ne veux pas croire que c'est à moi que tu parles, Marie-Anna ! reprit-il. Tu te défends de m'aimer et tu ne sais pas ce que tu éprouves pour moi ; non, tu ne le sais pas ! Tu n'as jamais aimé. Ma voix te laisse insensible ou surprise parce que c'est la première fois que tu entends parler d'amour. Autrefois, je ne voyais en toi que la jeune tille dans tout ce que ce nom contient de jeunesse et pour rien au monde je n'aurais voulu troubler la paix de ton cœur. Si la passion ne m'avait crié : « Parle-lui ; elle est femme aujourd'hui ; elle te comprendra ! » J'aurais continué de t'adorer sans te le dire. Je ne voudrais pas pour toi d'un bonheur incomplet ou passager ; je pense à l'avenir Marie-Anna, je pense à toute ma vie, à la tienne en te parlant ainsi. Je pense à notre foyer. Je veux qu'une femme que j'aime me suive et soit ma compagne aimante et aimée. Et cette femme-là, c'est, toi, c'est toi seule, Marie-Anna !

Il s'était encore approché d'elle ; ses bras l'enlaçaient presque et ce contact le secouait d'un tremblement nerveux qui altérait sa voix. Marie-Anna cherchait à échapper à son étreinte mais elle ne pouvait ;

elle n'avait plus de force. Son calme avait fini par l'abandonner ; elle se sentait troublée peu à peu par cette obstination farouche de l'amour malheureux et implorateur. Après un effort vain pour se lever, elle bégaya :

— Henri... tu me fais mal !

Mais il n'entendait pas. Il semblait avoir perdu la notion des choses, du temps. Il oubliait l'heure tardive, le lieu où il était et sa parole haletante s'échappait maintenant devant elle comme adressée à une sainte image :

— Je t'adore !

— Assez, Henri ! ... Laisse-moi !

Elle criait !

Insensible et sourd, presque inconscient, il lui serrait les mains de plus en plus fort, sans s'apercevoir qu'elle défaillait.

Tout-à-coup, ses deux poings crispés sur la poitrine du pauvre fou le rejetèrent avec violence au milieu du salon. D'une voix saccadée, brève, elle cria :

— Assez, Henri ! J'aime Jacques de Villodin ! ... Entends-tu, je l'aime et ne serai jamais...

La parole s'étrangla dans sa gorge. Elle eut encore la force de crier :

— Va-t'en !

Puis elle tomba comme une masse sur le tapis du salon.

Henri avait titubé comme un homme ivre sous le choc. Il faillit tomber, lui aussi. Ses yeux hagards brillèrent d'un éclat fauve dans le salon plein de nuit. Sans même songer à secourir la jeune fille inanimée il s'élança dans le vestibule, se heurtant avec fracas à tous les coins. Le pas précipité de madame Carlier se fit entendre près de lui. D'un bond, il franchit le seuil et disparut laissant toutes les portes ouvertes. On eût dit un meurtrier qui s'échappe d'une maison où son exploit vient d'être découvert.

Chapitre XIII

Marie-Anna souffrante reposait dans sa chambre. Elle avait dû s'aliter. Les persiennes à demi closes ne laissaient filtrer du dehors qu'une lumière douce, une vapeur lumineuse sur les choses environnantes. Madame Carlier entourait sa fille de sollicitude, passant ses journées auprès d'elle et prenant ses repas au chevet du lit. Marie-Anna se laissait faire, vivant des heures sans penser, sans sourire, sans pleurer. L'excellente femme témoigna d'une délicatesse exquise et bien maternelle en évitant de questionner Marie Anna sur la récente visite d'Henri Chesnaye. Elle attendit que la jeune fille lui en parle elle-même et se contenta de forger des suppositions.

Jeannette, ignorant la pénible scène vint chercher son amie le lendemain pour une partie d'[mot illisible]. Elle dut s'en retourner seule, fort attristée par l'état de Marie-Anna et par les causes de sa souffrance.

Au bout de quelques jours, Marie-Anna put se lever et faire une courte promenade au bord du Saint-Maurice. Sous l'influence d'une paix relative succédant à l'affolement, elle se reprit à songer, à attendre, à espérer, enfin à se retremper dans la réalité de sa vie. Elle ressentit un soulagement quelque peu mêlé de remords en pensant à Henri mais tout en déplorant l'amitié perdue, elle n'éprouva nul regret d'avoir parlé, d'avoir repoussé un amour qu'elle ne partageait pas.

— Il en reviendra, crois-moi ; lui avait répété Jeannette en venant la voir.

Elle se le disait à elle-même pour avoir une excuse à sa dureté ou tout au moins une explication qui puisse laisser sa conscience en repos quant à cette triste fin de vieille et sincère camaraderie. Seule, la brûlure constante des scrupules entretint ses ennuis. Sa mère ne l'avait pas encore interrogée ; et pourtant rien n'était plus étrange que la fin de cette scène surprise par la veuve au moment où Henri, jeune homme timide, intelligent et distingué s'enfuyait devant elle comme un dément.

La mère et la fille attendaient l'une et l'autre que chacune d'elle parlât la première. Peinée de la réserve de Marie-Anna, mais rassurée quant à sa santé un moment compromise, madame Carlier prit le parti d'oublier ce qui s'était passé. Ses suppositions avaient abouti à lui faire croire que Marie-Anna et Henri s'aimaient en cachette et qu'une petite querelle d'amoureux était survenue ce soir-là.

Une quinzaine passa.

Marie-Anna reçut des nouvelles de Jacques ; il disait que ses parents le retenaient à Rézenlieu-Villodin et qu'il ne pouvait décemment les quitter après un si long séjour à l'étranger. Mais il était résolu à obtenir coûte que coûte l'autorisation de revenir au Canada.

> « Ne m'oubliez pas, Mia-Na ! écrivait-il encore. Je pense à vous et vous êtes toute ma vie. Je ne considère notre éloignement l'un de l'autre que comme une épreuve et la préparation de notre bonheur. »

Marie-Anna répondit à cette lettre ainsi qu'elle avait répondu aux précédentes. Tout en comprenant les raisons qui retenaient Jacques auprès de ses parents, elle le pressait de revenir au plus tôt.

> « Car, écrivait-elle avec une naïveté touchante, s'il est doux de se savoir aimée, il est dur de ne plus l'entendre dire ! »

Elle n'osa entretenir Jacques de ses chagrins récents. Elle apprit qu'Henri Chesnaye n'était pas à Québec ; on ne le voyait plus à l'université. Georges, son ami le plus intime, inquiet, se rendit chez son père, le docteur Chesnaye, à Lévis et là enfin il trouva Henri étendu sur sa couche, immobile et pâle, la tête entourée de bandages, ayant à peine la force de parler. Le père d'Henri exigea que l'entretien ne dure pas plus de dix minutes, disant son fils gravement malade et incapable de supporter la plus légère fatigue. Georges put comprendre, à travers mille réticences qu'Henri avait été victime d'un accident et d'une indisposition causée par le froid lors de son dernier voyage aux Piles.

Marie-Anna connut ces tristes événements. Ce n'est qu'à ce moment qu'elle comprit vraiment combien elle avait été cruelle envers ce bon compagnon de sa jeunesse qui n'était coupable, en somme, que de l'aimer trop et qui maintenant payait par des heures de souffrances la hardiesse d'un aveu.

Un jour que Marie-Anna seule dans le salon touchait au piano l'air du « Roi et de la Bergère », de Villodin, on sonna,

Elle se trouva en face d'un homme grand et fort paraissant âgé d'une cinquantaine d'années. Elle ne le reconnut pas immédiatement mais au son de sa grosse voix elle se ravisa et aussitôt une grande appréhension la saisit. C'était le père d'Henri, le docteur Chesnaye.

Il s'informa de sa santé, lui fit compliment sur sa mine charmante et demanda madame Carlier.

Marie-Anna monta chez sa mère, l'informa de la visite et courut s'enfermer dans sa chambre, le cœur tenaillé par une véritable angoisse. Après ce que Georges lui avait appris sur l'état d'Henri Chesnaye, la visite du docteur ne lui semblait pas une chose fortuite.

Le docteur Chesnaye renoua connaissance avec la veuve de son ancien ami, l'ingénieur Carlier. Il avait été autrefois le médecin de la famille alors qu'il pratiquait aux Trois-Rivières et que les Carlier étaient ses voisins.

Ils parlèrent un peu du passé ainsi qu'il convient entre gens que des causes sérieuses ont séparés et qui ne se sont pas vus depuis longtemps, puis le docteur exposa le sujet de sa visite :

— Madame, dit-il, mon fils Henri aime Marie-Anna. Il m'a avoué cette inclination en me déclarant qu'il ne pouvait être heureux qu'à la condition d'unir sa vie à celle de sa petite amie d'enfance. Je ne vous cacherai pas tout le plaisir qu'au fond de moi-même j'ai éprouvé en entendant cet aveu d'Henri, car je ne puis désirer pour lui une plus charmante femme ; nos enfants sont dignes l'un de l'autre. Lorsque mon fils aura passé ses examens, je mettrai la dernière main à son avenir en l'établissant selon ses goûts et ses intérêts et il pourra se marier. Je remplis aujourd'hui le commencement de ma tâche, madame. J'ai l'honneur de vous demander la main de Marie-Anna pour mon fils Henri.

Madame Carlier, très émue, avait ressenti une joie intime et grandissante au fur et à mesure que le docteur parlait. Ce projet d'union lui souriait. Henri était un parti convoité. Et puis l'excellente femme croyait que depuis quelque temps les deux jeunes gens s'aimaient et qu'elle travaillerait à leur bonheur en consentant au mariage.

Cette méprise était le résultat direct des scrupules de la jeune fille et du manque de curiosité de sa mère. Les choses demeurées en quelque sorte à l'état de mystère se compliquaient maintenant d'une demande en mariage que madame Carlier, ignorante des sentiments de sa fille, accueillit avec joie, courant sans s'en douter vers un écueil à fleur d'eau.

Cependant, ainsi qu'il est d'usage en ces sortes d'affaires, elle crut devoir attendre que Marie-Anna se soit prononcée elle-même pour acquiescer définitivement. Elle remercia le docteur, l'assurant qu'elle était ravie de penser à l'union de deux enfants « si bien faits l'un pour l'autre ». Le docteur Chesnaye, très pressé comme le sont d'ordinaire les médecins se leva prêt à se retirer.

— Ainsi je puis rapporter une bonne réponse à mon fils ? demanda-t-il encore avec une certaine insistance.

— Oui, mon cher docteur. Dites-lui que mon consentement lui est acquis déjà et qu'il a toute ma sympathie.

Il remercia à son tour, puis s'étant revêtu de sa grosse pelisse de campagne, il serra la main de la veuve et partit.

Ce fut l'esprit libre de toute crainte que madame Carlier retint sa fille auprès d'elle après le souper.

— Marie-Anna, lui dit-elle à mi-voix, j'ai une demande à te présenter.

— Vous, maman ? fit-elle étonnée.

— Je ne suis qu'une intermédiaire. C'est au nom du docteur Chesnaye qui est venu cet après-midi... Il m'a demandé ta main pour Henri.

Madame Carlier regardait sa fille épiant sur son visage l'heureux effet de la surprise. Marie-Anna eut un long soupir et pencha la tête sans répondre.

— Eh bien, Marie-Anna ! fit la mère déjà anxieuse... Tu ne dis rien ?

— Je ne m'attendais pas à cette demande, répliqua-t-elle faiblement.

— Mais tu parais mécontente ! Qu'y a-t-il ? Ne m'as-tu pas comprise ?

— Je vous ai bien comprise, maman, mais...

— Mais ?

Elle se taisait encore.

Elle pensait à Jacques à ce moment, et elle rougit de se voir obligée d'avouer enfin cet amour pour échapper aux contraintes de l'autre. Sa mère semblait sur les charbons ; la pauvre femme avait tant compté sur une explosion de joie qu'elle ne savait plus que dire devant l'air durci de sa fille.

Pourtant, elle demanda :

— Henri t'aime bien, n'est-ce pas ? C'est un gentil garçon, plein d'avenir, vertueux, intelligent ; il te mérite...

— Je ne conteste pas ses qualités, fit Marie-Anna. Mais croyez-moi, maman, je n'ai jamais songé même un instant qu'il puisse être mon mari.

Madame Carlier soupçonna un parti-pris.

— Et pourquoi ? dit-elle vivement. Pourquoi Henri moins qu'un autre ?

— Parce que je ne l'aime pas !

Le visage de la veuve se rembrunit.

Marie-Anna la prit affectueusement par le cou et lui dit :

— Je vous fais de la peine, maman ?

— Mais ma pauvre enfant, ce n'est pas de moi qu'il s'agit ! s'écria la mère. C'est de ton bonheur !

Elles restèrent un instant, toutes deux silencieuses. Madame Carlier se rappela soudain la scène du dimanche entre Henri et sa fille, cette scène singulière dont elle avait surpris le dénouement en descendant au salon. Elle rejeta l'idée d'une petite querelle d'amoureux qu'elle avait supposée tout d'abord. Elle revit Henri se heurtant au chambranle des portes, en cherchant la sortie, abandonnant Marie-Anna sans apparence de vie sur le tapis du salon. Cette fois les choses se présentèrent à l'esprit de madame Carlier dans toute leur gravité. Elle vit l'heure venue de savoir exactement ce qui s'était passé et... elle espéra encore.

— Voyons, Marie-Anna, dit-elle. Tu as un secret ?

Marie-Anna pensait à Jacques.

Elle fit un grand effort pour vaincre ses scrupules et avoua toute rougissante.

— C'est vrai, maman, j'ai un secret ; et j'en suis assez malheureuse pour mériter votre pardon... Ce n'est pas Henri Chesnaye que j'aime, c'est Jacques de Villodin !

Ce fut le coup de vent. Le dernier espoir de madame Carlier venait de s'envoler.

Marie-Anna la laissa revenir de sa surprise et attendit. Elle connaissait bien le cœur de sa mère. Celle-ci d'abord stupéfiée par l'aveu vit peu-à-peu l'énigme s'éclaircir. Elle comprenait maintenant le petit drame intime entre Marie-Anna et Henri, le peu d'enthousiasme avec lequel la jeune tille venait d'entendre la demande en mariage.

Ne voulant pas l'attrister et lui faire violence de nouvelles contraintes, madame Carlier n'insista pas au sujet d'Henri. Cependant un point restait obscur et l'obsédait.

— Écoute, mon enfant, dit-elle avec bonté, tu sais combien je t'aime ? Je ne te gronderai pas pour m'avoir caché tes sentiments mais je dois te dire que cet amour ne me paraît pas réalisable. Monsieur de Villodin est en France et ne reviendra jamais au Canada. Qu'espères-tu ?

— Il reviendra ! répondit Marie-Anna d'une voix assurée ; il m'a promis de revenir dès que ses parents y consentiront, il y a trop peu de temps qu'il est auprès d'eux ; il ne peut encore les quitter, mais il reviendra, j'en suis sûre... il m'aime ! ...

Marie-Anna devenait nerveuse en parlant de Jacques. Une sorte de joie négative remplissait son cœur et elle éprouvait un besoin irrésistible de rire, de parler de lui, de tout dire... mais madame Carlier se leva :

— Allons, va te reposer, Marie-Anna, lui dit-elle. Tu es encore un peu souffrante. Réfléchis bien à ce que tu dois faire et ne me cache rien à l'avenir. J'ai trop le souci de ton bonheur pour n'avoir pas aussi ta confiance.

Elle entoura son cou comme d'une caresse et la baisa tendrement au front en répétant :

— Va, mon enfant, va !

Restée seule, elle se prit à songer.

— Il y a là quelque chose d'impossible mais je ne vois pas encore. J'ai peur... j'ai peur que mon enfant soit malheureuse.

Chapitre XIV

Madame Carlier ne devait pas chercher longtemps ce qu'il y avait d'impossible dans l'union de Marie-Anna et de Villodin. C'est en elle-même, dans sa tendresse maternelle qu'elle découvrit la source des impossibilités.

— Jacques reviendra ! avait assuré Marie-Anna.

Et après... Si le mariage s'accomplissait qu'adviendrait-il ? La pauvre femme entrevit soudain son isolement quand sa fille mariée, suivrait son mari en France. Jacques de Villodin avait une mère, lui aussi, il avait des amis, des biens, des intérêts en France et jamais il n'en pourrait faire le sacrifice pour s'établir au Canada. Ou bien des querelles de famille s'ensuivraient. Cela ne se pouvait.

Madame Carlier s'appliqua à faire sortir sa fille du fond de l'impasse où l'amour de Jacques la tenait enchaînée. De toutes façons, jamais elle ne donnerait son consentement à ce mariage qui lui arracherait son unique enfant comme la mort, dix ans plus tôt lui enleva son mari et elle savait que Marie-Anna, soumise, intelligente, pleine de cœur ne passerait pas outre sa volonté. Madame Carlier entra dans le rôle de médecin de l'âme et au moyen de douces et persuasives paroles, patiemment, mesurant les mots, fit d'abord sentir à sa fille, le chagrin qu'elle éprouvait en la voyant ainsi l'esclave d'un amour sans avenir conforme au bonheur commun. Puis elle lui demanda si elle avait pensé à sa mère le jour où des aveux et des promesses avaient été échangées avec Jacques de Villodin. Cette première question n'embarrassa pas la jeune fille ; elle avait l'assurance que Jacques ne priverait pas madame Carlier de son enfant et qu'elle serait invitée à partager leur vie. Alors la veuve lui fit entendre qu'il lui était impossible à son âge, de quitter le Canada, de s'expatrier après avoir passé toute sa vie dans la province de Québec où tant de doux et tristes souvenirs l'attachaient, où elle comptait finir ses jours.

Marie-Anna fut touchée.

Le voile des impossibilités soulevé complètement par la main délicate de sa mère lui montra pour la première fois l'instabilité de son amour.

L'effet immédiat fut une révolte du cœur. Il cria éperdûment au-dedans d'elle-même.

— Non, non ! Je ne veux pas ne plus l'aimer !

Marie-Anna ressentit à ce moment une souffrance si aiguë qu'elle ne put ni pleurer ni trouver un mot à répondre à sa mère. Celle-ci voyant son enfant demeurer muette et croyant ses efforts dépensés en pure perte éprouva une immense affliction qu'elle ne put dissimuler. Affolée, misérable, le cœur battu de toutes parts entre l'affection maternelle et l'amour, Marie-Anna souffrit horriblement.

Elle voulut s'épancher auprès de sa confidente et lui confia ses tourments mais Jeannette comprenait les craintes de madame Carlier. Après avoir longtemps discuté avec Marie-Anna sur ce sujet pénible, elle la blâma doucement d'abord, puis ouvertement d'oublier ainsi ce qu'elle devait à sa mère.

Alors, Marie-Anna ne parla plus... Repoussée de tous côtés sans consolation, sans soutien elle s'enfonça de plus en plus malheureuse dans l'isolement, dans l'immensité de sa douleur. Elle s'attacha avec désespoir à son amour chancelant, demandant du courage à la faiblesse, nourrissant sa chimère de toutes les forces de son âme encore follement éprise.

Elle reçut des nouvelles de Jacques et lui répondit, mais ses réponses devaient trahir sa détresse, car les dernières lettres de Jacques s'en ressentaient. Il avait deviné que quelque chose se tramait autour de Marie-Anna pour la détacher de lui. Ses lettres devenaient pressantes, lyriques et un peu désordonnées :

> Rézenlieu-Villodin, 15 mars.
>
> Tu m'aimes, Mia-Na et tu me mets à la torture ! Enfoncé chaque jour dans une solitude sans horizons, j'en atténue l'horreur en relisant tes premières lettres si pleines de toi, si remplies de tout ce que j'aime en toi : mais hélas, depuis plusieurs semaines j'attends en vain ces paroles bénies toujours les mêmes et toujours nouvelles qui sont le soutien de mes espérances, l'aliment miraculeux de ma foi en ton amour. Ne m'oublie pas, Mia-Na, je t'en supplie, ne m'oublie pas ! Ton éloignement m'entoure de ténèbres ! Ton silence me fait peur. Il me semble être enlisé sous une montagne de neige et tu me regardes périr sans me tendre la main ! Ô Mia-Na ! Si Je savais que tu puisses m'oublier, j'abandonnerais tout, famille, fortune, avenir et j'irais me jeter à tes pieds, trop heureux encore si je pouvais lire dans ces beaux yeux noirs qui m'ont rendu fou, un peu de pitié, un peu d'amour ! ...

Rézenlieu-Villodin, 25 avril.

Enfin une lettre ! Une lettre de Marie-Anna ! Mais est-ce bien toi, est-ce bien la même Mia-Na qui a écrit ces lignes brèves après tant de chaudes et bonnes paroles ? ... Je t'attendais, cette lettre avec toutes les impatiences de l'amour inquiet et aujourd'hui qu'elle est entre mes mains, hélas, j'y cherche en vain l'accent de jadis, le son d'une voix chérie, le frisson d'un cœur dont j'entendis un jour les battements répondre aux miens. Tu es malheureuse. Marie-Anna, je le devine. Je le sens par ce que je souffre moi-même ! Quelque chose nous menace ! J'ai pleuré de bonheur quand j'ai su que tu m'aimais ; aujourd'hui je verse des larmes de fiel tant la profondeur de mes maux ressemble à un avertissement. Dis-moi, mon adorée, dis-moi que tu es heureuse, que tu m'attends, que tu m'aimes... Je t'en prie, ne t'abandonne pas aux influences extérieures qui peut-être tendent à te détacher de mol, à t'arracher à ma tendresse, à rompre ces chaînes que l'amour le plus pur a scellées à-jamais le jour où mes lèvres ont recueilli tes larmes ! Souviens-toi de ce jour, Marie-Anna ! L'horrible délivrance de cet enchaînement serait aussi une délivrance finale, le commencement d'une vie de douleurs que les démons m'ont pas encore inventée dans le séjour des damnés ! ... Tu le vois, ma Mia-Na. Je m'égare. J'ai la tête en feu je n'y vois plus tant je souffre de toi ! Rappelle-moi, mon adorée, dis-moi de revenir...

Loin de calmer Marie-Anna, ces lettres toutes débordantes de passion achevèrent de l'affoler. Les nerfs rompus, incapable de lutter plus longtemps, elle fut sur le point de céder à l'orage de révolte qui grondait en elle et de répondre à Jacques : « Reviens, reviens vite ! » mais au moment où elle prenait la plume pour commettre cette irrémédiable folie, sa mère entra les yeux pleins de larmes, la couvrant d'un regard tout chargé de reproches.

Marie-Anna laissa tomber sa plume et courut se jeter dans les bras de sa mère. Madame Carlier la pressa sur son sein et couvrit son front de baisers.

— Viens avec moi, Marie-Anna, viens ! dit-elle en essuyant ses larmes et en l'entraînant.

Elle sortirent. Marie-Anna chancelante et comme enivrée de douleur se laissa conduire jusqu'à l'église où sa mère la fit entrer en disant :

— Prie, mon enfant. Cela te fera du bien.

Marie-Anna se vit toute seule dans le temple. Un mouchoir sur sa bouche pour comprimer ses sanglots, elle avança vers la petite lueur jaunâtre d'un cierge achevant de se consumer au fond du chœur. L'ambiance calme du lieu lui fut d'une douceur infinie en harmonie avec sa désolation ; le silence imposant de l'église apaisa peu-à-peu les battements de son cœur sous sa poitrine oppressée et haletante. Elle approcha du maître-autel, s'agenouilla, laissa tomber sa tête sur ses mains jointes et pria longuement, ardemment, avec toute sa ferveur de Canadienne pieuse.

Qui n'a touché au paroxysme de la souffrance dans les passions ne peut connaître les plus puissants effets de la prière. Dans ces jours où la vie semble un fardeau écrasant, où les veux fixés sur l'horreur de tous les gouffres de l'imagination ne voient plus le soleil, les oiseaux, les fleurs, la verdure reposante des feuillages, il est encore à l'horizon une lumière indestructible et vive qui répand sa chaleur sous une voûte sans nuages, dans une atmosphère sans bourrasque, un aimant enchanté qui attire le naufragé, une voix douce qui lui dit : « Tu n'as qu'un pas à faire pour être sauvé ; viens à moi ! ... »

C'est la prière.

Quiconque se réfugie en elle sent descendre en son âme, le calme, l'assurance, la force en face des tentations, des passions et du malheur. C'est un charme qui remet en ordre les consciences les plus bouleversées et les maintient dans la règle des vraies, des grandes félicités. Et si parfois l'impatience de l'imprévu, l'amour de l'irrégulier, les illusions et les désirs envahissent le terrain perdu, la prière s'offre encore, s'impose, tyrannise même et combat le mal envahisseur. Heureuse tyrannie dont l'esclavage est la plus belle des libertés !

Quand Marie-Anna reprit le chemin de sa demeure, elle ne pleurait plus. En se relevant des marches de l'autel où toute pantelante de douleur sa piété filiale l'avait jetée, la pensée sainte du sacrifice avait pénétré son âme.

Elle ne répondit pas à Jacques.

Il arriva encore une lettre de France. C'était un suprême appel. C'était le dernier cri de la passion qui ne veut pas sombrer et qui s'accroche désespérément au passé. Brisée par cet état continuel de luttes et de déchirements, consolée, mais non guérie, Marie-Anna s'assit devant le petit bureau de sa chambre et prit une plume. Quelques larmes tombèrent sur la feuille blanche ; elle n'eut pas le courage d'écrire crûment que « tout était fini ». Elle traça quelques lignes banales et volontairement évita de terminer sa lettre par un mot tendre. Elle pensa que le coup serait moins dur ainsi et que Jacques comprendrait...

— Pauvre chéri ! sanglota-t-elle. Pourquoi m'a-t-il connue ?

Elle porta elle-même la triste missive à la poste et au retour pénétra dans l'église.

Le sacrifice s'accomplissait.

Chapitre XV

AU CHATEAU DE RÉZENLIEU-VILLODIN

La petite ville de Gacé, dans l'Orne, dresse un amphithéâtre de maisonnettes blanches et de riantes villas sur le flanc des collines de Normandie. La ville est ancienne et a ses pages marquées dans l'histoire de France ; on voit encore le château seigneurial formé de bâtiments lourds et de tours massives, forteresse du XIIIe siècle qui servait autrefois de résidence aux gouverneurs de la ville. En parfait état de conservation, le château est aujourd'hui le siège de la gendarmerie et de l'Hôtel-de-Ville de Gacé.

Quand on s'éloigne, à l'est, par la route de Laigle, on traverse à un demi-mille de Gacé, le village de Rézenlieu. Autour d'une petite place triangulaire des habitations d'un seul étage s'alignent irrégulièrement ; elles sont serrées l'une contre l'autre, comme des oisillons au nid. En arrière serpentent des ruelles tortueuses, promenades préférées des poules durant le jour, déserts de prédilection des chats pendant la nuit. Les portes formées de deux vantaux superposés s'encagent partout de lierres, de pampres, de vignes vierges qui retombent en lourds baldaquins jusqu'au bord des rigoles. Des rosiers et des liserons tachent joliment quelques murailles. À l'un des angles de la place, l'église, une précieuse vieillerie gothique dresse un interminable clocher pointu qui semble un bras implorateur tendu depuis des siècles vers le ciel normand.

Le voyageur arrêté au centre de cette place remarque au-dessus des toits un groupe de peupliers géants plantés avec une symétrie voulue qui laisse supposer le voisinage de quelque riche demeure. En avançant dans cette direction, on aperçoit bientôt une longue terrasse ombragée d'acacias et de tilleuls et qui profile sa ligne de balustrades blanches sur la vallée de La Touque.

Non loin de la route est l'entrée principale du parc, une large grille en fer ouvragé, œuvre d'art admirable sortie des forges de quelque grand ciseleur de merveilles. Un parterre en hémicycle couvert de mousse et d'herbe folle dérobe cette entrée aux yeux en l'enfonçant sous les peupliers et ne la laisse voir au voyageur qu'au moment où il arrive devant elle, ce qui enlève comme par enchantement la pensée distraite aux tableaux rustiques du village.

Après avoir franchi cette grille, suivi l'allée des tilleuls, contourné des pelouses fleuries, des massifs de buis odorant et de houx, on arrive enfin devant un somptueux château de style Renaissance détachant ses murs sur un fond sombre de sapins noirs.

C'est le château de Rézenlieu-Villodin.

Tout y respire la tranquillité, la paix de la nature dans l'allure imposante du Grand-Siècle. En pénétrant dans ce domaine, il semble qu'on laisse derrière soi toutes les activités échauffantes de la vie, le grouillement vulgaire des villes, le contact de toutes les promiscuités basses pour entrer dans un séjour d'une grande politesse de mœurs où l'on entend tous les bruits hormis ceux de l'homme, où des perspectives lointaines élèvent la pensée au niveau de leur grandeur, où des balustrades délicates vous invitent à prendre une pose élégante sous l'haleine tiède qui monte des prairies ensoleillées, pour rêver d'idéal, de noblesse et de beauté.

On parle encore quelquefois dans les chaumières de Rézenlieu des fêtes qui furent données à la fin de l'automne lors du retour au pays du vicomte Jacques de Villodin et de son ami, Gilbert Sansonnet. Ce fut à cette époque un immense branle-bas dans le château ; le parc fut ouvert au public et les heureux villageois purent à leur aise se promener par les allées ombreuses ; on organisa des joutes sur l'étang ; des feux d'artifices furent tirés durant trois nuits, de la terrasse ; et il y eut un banquet de 120 couverts que le comte de Villodin présida.

Après une semaine de réjouissances, la grille du parc se referma sur le village et ne s'ouvrit plus que pour laisser passer des berlines de voyage amenant à Rézenlieu-Villodin, de nobles dames des alentours, quelques aristocrates de Paris et de Caen. Le mariage du baron de Rupeck et de Marguerite de Villodin fut célébré dans une intimité discrète et de bon ton à laquelle ne furent conviés que les parents et les plus chers amis de la famille.

Après le départ des Rupeck pour l'Italie, le comte fit remettre le parc dans sa beauté première puis, à la requête de Jacques, il ordonna la restauration d'un vieux pavillon de chasse situé à l'extrémité de la terrasse en arrière des grands sapins noirs. Des ouvriers se mirent à l'œuvre et le pavillon vétuste devint un joli castel ouvrant de larges baies vitrées sur la vallée de La Touque.

C'est, là que Jacques de Villodin établit son cabinet de travail pour classer ses notes et rédiger son « Voyage anecdotique autour du monde ». Le site était enchanteur, la vue grandiose et l'ambiance même du lieu portait à la méditation ; à peine distinguait-on le faible murmure de la Touque coulant au pied des collines et le roulement lointain des chariots qui traversaient le bois des Forges.

Dans ce charmant désert, Jacques pouvait s'abandonner à la rêverie et revivre les heures inoubliables de son séjour dans les Laurentides. Son amour pour la jolie Canadienne des Grandes-Piles était de ceux que l'éloignement ne fait qu'accroître et chaque jour d'attente était un aliment de plus.

Peu de jours après son arrivée à Rézenlieu, il reçut la visite d'un ancien camarade du collège de Laigle, Albert d'Harcely accompagné de ses deux sœurs, Germaine et Thérèse. Ces demoiselles avaient retrouvé leur ami changé, froid, distant, poli. Ce n'était plus le même Jacques, spirituel, flirteur, entreprenant, le Jacques d'autrefois au bras duquel on s'écartait dans les allées ombreuses pour bavarder d'avenir, faire des projets dorés, brillants et tendres ; ce n'était plus ce charmant adolescent dont les bouderies, les mauvaises humeurs même étaient aimables par les retours de tendresses qui les suivaient toujours. Quelle déception ! Avoir gardé fidèlement le souvenir du petit ami Jacques pendant trois ans, avoir attendu son retour sans se laisser conter fleurette par les autres Jacques du pays, avoir sauté de joie en apprenant son arrivée et tout-à-coup se retrouver en face d'un « monsieur le vicomte » à l'air ennuyé, hautain, presque dédaigneux de l'empressement qu'on montrait à le voir ! Germaine, l'aînée, essaya bien de rappeler le passé, les promenades dans les allées ombreuses, le baiser qu'on avait échangé au départ, trois ans plus tôt mais sa tendre éloquence fut perdue. Jacques de Villodin ne parut pas plus ému que si on lui eût rappelé l'âne qu'il battait un jour par ce que la pauvre bête se permettait de braire à son passage. Thérèse ne parla pas de sa peine mais en sortant du parc, elle confia tout bas à sa sœur qu'elle trouvait Jacques plus beau, plus séduisant que jadis et avec cette confidence un gros soupir s'échappa de sa poitrine de fillette délicate et blonde.

Il y avait aussi Mariette Moulicent la fille d'un des fermiers du comte qui venait autrefois apporter le lait au château et qui avait bien pleuré le jour ou « monsieur le vicomte » était parti parce que « monsieur le vicomte » était bien gentil pour elle, parce qu'il disait en lui prenant le menton : « Mariette, tu es jolie et rose comme les roses du parc... » « Mariette, tu as un petit nez blanc comme le lait de tes chèvres et que j'ai envie de mordre chaque fois que je le rencontre sur mon chemin ! » Finis les enfantillages ! Monsieur le vicomte ne parlait plus du rose ni du blanc !... Monsieur le vicomte était plus vicomte que jamais et quand Mariette saisie en le rencontrant l'autre matin dans l'office avait laissé choir son pot de lait tant son tendre cœur avait battu d'amour, monsieur le vicomte avait regardé vivement ses chaussures mouillées en s'écriant :

— Elle est toujours aussi maladroite, cette petite !

Et la pauvre petite s'en était allée en portant le coin de son tablier à ses yeux pleins de larmes !

Il y avait aussi Martine, et puis Henriette et puis d'autres encore qui vinrent au château le cœur sonnant joyeusement la chamade des retours et qui s'en retournèrent, têtes basses, sur l'air des déconfitures.

Le cœur de monsieur le vicomte avait dû s'oublier dans quelque salon quelque part sur la terre et jamais plus il ne reviendrait à Rézenlieu ! Ainsi meurt l'amour abandonné comme les fleurs qu'on cesse d'arroser au printemps et dont on ne retrouve plus à l'hiver que des squelettes de tiges noires !

Depuis son retour au château Jacques de Villodin menait une existence de cénobite, fuyant le bruit, enfermé dans le castel, écrivant pendant une heure et passant le reste du jour à rêvasser au fond d'un grand fauteuil. Le peu d'enthousiasme qu'il avait montré en recevant ses anciens amis grandissait le cercle de solitude qui l'entourait. Seul, Gilbert Sansonnet le venait voir quelquefois mais ses visites étaient rares, car il n'habitait plus au château. Après les fêtes de Rézenlieu, il ouvrit une galerie de peintures et d'estampes, à Paris. L'installation de son petit commerce nécessita tout son temps. Mais, chaque samedi soir, il sautait dans le rapide de Granville et arrivait à Rézenlieu aux petites heures.

L'excellent garçon témoigna à l'égard de Jacques d'une attention pleine de délicatesse que celui-ci ne devait pas oublier. Dès qu'il apprit la restauration du pavillon de chasse, Gilbert mit au net et fit encadrer une collection d'aquarelles qu'il avait peintes dans les Laurentides. Sans prévenir Jacques, il fit poser les cadres sur les murs du nouveau cabinet de travail. Il y avait cinq vues des Piles : la maison de Marie-Anna, l'Hôtel-des-Chutes, la place de l'église, le chemin de La Tuque et une vue panoramique de Saint-Jacques-des-Grandes-Piles prise de la rive opposée du Saint-Maurice.

Lorsque les ouvriers quittèrent le pavillon restauré,

Jacques vint le visiter. Les aquarelles canadiennes de Gilbert produisirent sur sa nature sensible un choc assez semblable à des baisers jeunes qui seraient tombés sur ses yeux de tous les côtés à la fois. Jacques courut d'une peinture à l'autre, s'extasia et voua une reconnaissance éternelle à son ami Gilbert.

Le comte, qui l'accompagnait fut frappé d'une telle exubérance, car l'enthousiasme de son fils ne ressemblait nullement à une simple satisfaction d'amateur. Le comte de Villodin avoua de la curiosité.

— Mon père, dit Jacques, ces paysages me rappellent les heures les plus belles de mon voyage. C'est au Canada, dans cette contrée montagneuse que j'ai goûté le plus d'émotions, le plus de bonheur...

Le comte parut intéressé.

— Voyez cette maison, continua Jacques, voyez ce fleuve, cette église, ils sont l'expression visible d'un souvenir ineffaçable et touchant. Je travaillerai mieux ici maintenant qu'autour de moi ces paysages m'inspireront. Grâce à mon bon Gilbert, je revivrai mon voyage en l'écrivant.

— C'est un joli roman que tu entreprends de me conter là, fit le père avec un sourire plein de finesse. Mais il me semble que tu es incomplet dans tes démonstrations.

Il ajouta en se penchant amicalement vers son fils :

— Je soupçonne une histoire de bergère ou de fille de grand-chef au fond de ton enthousiasme. Un roman sans femme n'est pas un roman... Réponds donc !

Jacques fut bien aise de trouver le comte d'aussi bonne composition.

— C'est vrai mon père ! dit-il. J'ai aimé une

Canadienne et... je l'aime encore. Je n'ai qu'un regret ; c'est que Gilbert, n'ait pu joindre à sa collection une image de cette jolie tête blonde que j'aimais tant à regarder. Si vous la connaissiez, mon père, vous comprendriez combien ces souvenirs me sont chers, aimant cette jeune fille comme je l'aime et me voyant condamné à demeurer longtemps encore loin d'elle !

Le front du comte s'était rembruni. Il se mit à tortiller sa grosse moustache blanche entre ses doigts et après un moment de silence, demanda sans regarder son fils :

— Comment s'appelle cette jeune fille ?

— Marie-Anna Carlier.

— Quelle est sa situation ?

— Elle vit retirée à Saint-Jacques-des-Grandes-Piles avec sa mère, veuve d'un ancien ingénieur... C'est sa maison que vous voyez dans ce cadre.

— Très bien ! ... Encore une question, mon fils ; as-tu avoué à cette demoiselle que tu l'aimais ?

— Oui, mon père, elle le sait.

Le comte n'insista pas. Il fit le tour du cabinet de travail en jetant de ci et là un coup d'œil distrait puis il alluma un cigare et sortit, laissant son fils fort perplexe.

Chapitre XVI

Jacques s'installa définitivement et pensa à la rédaction de ses anecdotes de voyage.

Les premières lettres de Marie-Anna lui parvinrent. Il les dévorait, ces lettres ! Il en buvait le style comme une liqueur réconfortante et suave; il retrouvait dans ces lignes l'abandon charmant mêlé de pudique retenue qui caractérisait l'amour de la jeune Canadienne. Cédant à l'insatiable besoin des illusions, il imaginait Marie-Anna près de lui, elle venait d'entrer... il lui parlait tout bas :

— Tu es là, Mia-Na ?

Et il lui semblait que du fond de son cœur, une voix douce répondait. Puis il tombait soudain dans une tristesse noire qu'il ne pouvait plus surmonter. La rédaction du « Voyage anecdotique autour du monde » avançait d'un train de tortue et à ce train-là, le récit de la dernière étape du grand tour ne serait pas encore écrit à l'heure du jugement dernier. Quand la pensée du jeune écrivain se fixait sur les souvenirs d'Italie, de Grèce ou d'Asie, quand il retrouvait au fond de sa mémoire, enfouies sous la poussière et ternies par de chauds soleils, des réminiscences d'un passé rempli d'enchanteresses et vide d'amour, sa plume se prenait à courir fébrilement pendant quelques minutes puis, bientôt diminuait d'ardeur. Un brouillard étrange cachait la moitié des lettres et faisait danser l'autre moitié comme un ballet de marionnettes grises. L'écrivain n'y voyait plus; la plume lui tombait des mains.

La pensée esclave rendue à sa pleine liberté après quelques minutes de repos transformait insensiblement les paysages. Jacques voyait passer devant ses yeux des images automnales, des montagnes couvertes d'érables, un fleuve large et tranquille, un village allongé mollement sur la rive de ce fleuve et au premier plan, dans le milieu du cadre enchanté, une tête adorable de jeune fille, avec de grands cheveux d'un blond doré, des yeux noirs d'une douceur pénétrante, un sourire à faire oublier tous les autres sourires de la création.

Gilbert, au cours de ses visites, parfois surprenait Jacques abîmé dans cet état de prostration amoureuse. Il appelait cela « trouver son ami noyé dans le bleu pâle, le rose nananne et le gris de Payne. » Tout commerçant qu'il fût devenu Gilbert Sansonnet n'en était pas moins resté le garçon d'esprit et l'éternel railleur des beaux jours canadiens.

Jacques aimait à le voir. Il était le seul être près duquel il put s'entretenir de Marie-Anna. Gilbert, avec sa complaisance brusque se prêtait volontiers à cette conversation, lui donnant à sa guise un tour gai ou sérieux selon les dispositions de son ami.

— Montre-moi tes anecdotes, lui dit-il un jour. Voyons où tu en es de ce grand voyage.

Jacques sourit tristement.

— J'en suis encore à Rézenlieu ! fit-il tristement. Je n'ai rien écrit.

Gilbert eut un plissement des lèvres comme un maître mécontent de son élève.

— Que fais-tu de tes journées, paresseux ?

— Je pense à « elle » et je te jure Gilbert, qu'il ne me reste pas une minute pour écrire.

— Ah ça, mon petit vicomte, c'est de la folie, tout simplement. C'est du suicide ! Après six mois de ce régime-là tu seras sec et jaune comme une momie égyptienne. Voyons, Jacques, parlons sérieusement. Tu as entre les mains des matériaux considérables ; des documents, des notes ; tu as du style, tu sais dire les choses ; produis, Jacques, produis ! Rappelle-toi ce que je t'ai dit quelque temps avant notre départ du Canada : « L'homme doit laisser quelque chose de son âme à ceux qui le suivent » Que veux-tu que tes semblables fassent avec tes rêveries à la blonde ? s'exclama Gilbert qui retombait malgré lui dans son spirituel défaut. Rêve, Jacques ; rêve du matin au soir puisque tel est ton bon plaisir ; mais je te préviens qu'avec un bagage littéraire de ce volume-là, tu n'entreras jamais à l'académie !

— Eh que m'importe l'académie, le monde et le reste ! fit Jacques avec un geste d'indifférence absolue. Si le public veut des voyages qu'il lise l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem, Vingt mille lieues sous les Mers, Cinq semaines en ballon, le Tour du monde en 80 jours* et qu'on me laisse en repos. Combien tu es dans l'erreur, mon ami, si tu crois que la notoriété me tente ! Elle ne tient pas plus de place dans mes ambitions qu'une mouche entre deux chaises. Et d'ailleurs, tu sais comment elle s'acquiert aujourd'hui, la notoriété ? Le premier savetier venu fait un pari après un verre d'absinthe et part le lendemain pour les antipodes. Au retour, il écrit qu'il a usé trois cents paires de bottes dans son voyage, qu'en évaluant l'épaisseur de ses semelles à cinq millimètres cela représente au total le cuir d'un troupeau de quinze vaches... Et voilà comment on devient l'homme du jour ! Trop vieux, mon cher, les romans de voyage ! C'est passé de mode comme les crinolines. Il n'y a plus rien à faire avec ça !

— Je te comprends, fit Gilbert. Tes raisons ne sont que des prétextes pour excuser ton dégoût de toutes choses et ta distraction à une seule. Quand tu veux écrire l'Italie, ou la Perse, ou les Indes, ta pensée voyage en pleines Laurentides. Quand tu veux faire parler la Persane, la Canadienne, jalouse peut-être te chante dans les oreilles à t'en faire éclater les tempes. Tu n'écriras jamais le commencement, la suite et la fin de ce voyage-là. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que tu perds ton temps.

— Tu exagères, mon ami ! J'ai l'esprit rempli de pensées et ce que je pense est infiniment plus beau que tout ce que je pourrais écrire. Ce que j'exprime n'a rien de comparable à ce que je sens. Vois-tu, Gilbert, les amoureux sont d'une autre essence que les commerçants ; depuis que tu vends des estampes à Paris, je suis sûr que tu as perdu l'entendement de ces choses-là. Tu n'es déjà plus un artiste, tu n'es plus qu'une machine à mesurer des cadres, continua Villodin sans s'occuper des grimaces que faisait Gilbert en s'entendant ainsi qualifier. De plus, tu n'as jamais éprouvé de passion. Tu ne peux pas savoir ce que c'est qu'aimer, oublier le monde, la société, perdre de vue l'univers pour s'isoler dans un sentiment unique qui est plus grand que l'univers entier ! Tu ne sais pas ce que c'est que remplir chaque minute de sa vie d'une seule pensée infinie comme la création elle-même, s'endormir le soir en rêvant à la femme aimée, le matin, remercier l'aube qui fait renaître son souvenir et passer cette journée comme la veille en remplissant chaque minute de la même pensée unique et infinie ! Ne m'interromps pas, Gilbert. Tu veux me dire que je ne suis pas heureux ainsi. Hélas, précisément, mon ami ! C'est parce que je souffre que tout mon être tend vers cette amère jouissance qui entretient le feu, soit, mais aussi, en adoucit délicieusement les brûlures.

Villodin ne se fut lassé de moduler sur cette gamme ; mais Gilbert mal ferré sur les dissertations sentimentales se leva, tira de sa poche une superbe pipe en écume de mer et dit :

— Tu te manges le cerveau, mon cher ! Viens faire un tour de parc et jasons d'autres choses.

Jacques n'avait pas osé reparler de Marie-Anna à son père. De son côté, le comte ne l'avait pas repris sur ce sujet. Peut-être n'y pensait-il plus. Il pouvait encore supposer que les aquarelles canadiennes de Gilbert avaient simplement réveillé dans le cœur de son fils un caprice passager que le temps engourdirait à jamais si ce n'était déjà fait.

Cinq long mois s'écoulèrent durant lesquels Jacques vécut, comme il l'avait dit à Gilbert en perdant de vue l'univers pour s'isoler dans l'unique pensée de son amour. Le cahier du « Voyage anecdotique autour du monde » restait intact sur le métier, comme un outil abandonné qui se rouille mais, en retour, quand les lettres de Marie-Anna arrivaient au castel, une fièvre enragée d'écrire s'emparait de Jacques ; il exprimait toutes les pensées qui bouillonnaient dans son cerveau et cette fièvre ne diminuait d'intensité, ne s'apaisait absolument qu'à l'heure où tarissait le flot tumultueux de cette jeune âme ardente toute possédée par le premier amour. Le cœur haletant, la tête vide, les yeux fatigués, Jacques passait de la fièvre à l'abattement mais à un abattement délicieux assez semblable à ce regret mêlé d'un reste de bonheur que l'homme éprouve quand il vient de quitter la femme aimée et que les dernières paroles d'amour bourdonnent encore à son oreille. C'est l'impression que Jacques ressentait lorsque ses lettres étaient finies ; il lui semblait que Marie-Anna venait de le quitter et qu'ils avaient eu ensemble un long, un doux entretien.

L'été commençait quand Jacques crut remarquer que les lettres du Canada devenaient rares. Dans l'état où il vivait depuis cinq mois, l'inquiétude naquit aussitôt. Tourmenté secrètement mais traitant tout haut ses craintes de folies, sentant l'inquiétude grandir, le soupçon percer et s'accusant en même temps de blasphème, Jacques entra dans un purgatoire où ses forces morales s'annihilèrent de plus en plus. Il éprouva des besoins sauvages d'isolement absolu et sans motif, interdit brusquement l'entrée du castel à ses domestiques. Son caractère déjà mobile et ombrageux s'assombrit encore ; il passa des jours de cauchemar et des nuits blanches.

C'est à ce moment qu'il écrivit ces lettres toutes débordantes de tendresse qui devaient apporter tant de trouble dans la solitude malheureuse de Marie-Anna. Ces lettres demeurèrent sans réponse.

Jacques fut convaincu que Marie-Anna se détachait de lui. Son premier cri fut une plainte douloureuse.

— Mon Dieu, que lui ai-je fait ?

Surpris pour la première fois de sa vie par une grande douleur et encore ignorant de la souffrance, il pleura puis se prit à maudire sa destinée mais ces faiblesses ne durèrent que le temps d'une larme. Toujours prompt à s'exalter il conçut des résolutions ; alors il se heurta à l'idée de l'autorité paternelle dressée en face de toutes ses volontés comme un ordre inflexible à l'obéissance. L'égoïsme de l'amour fit taire en lui la voix des affections de la famille. Il ne vit plus autre chose qu'un but à atteindre l'amour reconquis de Marie-Anna, un obstacle à franchir, l'autorité paternelle.

Il avisa aux moyens d'obtenir de ses parents la permission de retourner au Canada. Il ne se faisait pas d'illusions sur la difficulté d'une telle chose, mais il espérait bien que son désespoir suffirait à fléchir l'autorité du comte. Ce fut à sa mère qu'il se confia d'abord.

La comtesse avait remarqué que Jacques devenait taciturne et distrait. Un soir, il lui arriva de quitter la table et de monter à sa chambre sans saluer ses parents. Un tel oubli de la part du jeune homme ne pouvait être attribué à un manque de respect, c'était inadmissible.

Inquiète, la comtesse de Villodin monta derrière lui et vint frapper à la porte de sa chambre. Il ouvrit.

— Je viens t'embrasser, mon Jacques, dit elle. Tu m'as oubliée, ce soir !

Jacques pâlit en pensant à sa faute et un cri spontané lui jaillit du cœur :

— Oh pardon, ma mère !

Elle fut un instant à le regarder, observant avec une tendre sollicitude ce mâle visage de jeune homme sur lequel le chagrin creusait déjà des sillons. La pâleur de Jacques s'accentuait encore à la lueur indécise d'une grosse lampe de bronze surmontée d'un abat-jour en cristal vert. La même lumière jetait sa note verdâtre sur la cheminée de marbre, sur les fauteuils de velours beige, sur le lit Louis XIII à torsades de chêne avec son édredon recouvert de riches dentelles en point d'Alençon. La comtesse eut un regard circulaire sur toutes les choses de cette chambre où elle n'était venue depuis longtemps et où quelques vingt ans plus tôt Jacques et Marguerite étaient nés.

— Qu'as-tu, Jacques ? demanda-t-elle affectueusement, après avoir fait asseoir son fils auprès d'elle.

Jacques égrena longuement un véritable chapelet de confidences dont chaque grain représentait un espoir. Il insista en disant que l'affection de sa sœur et le respect dû à ses parents avaient seuls, pu l'obliger à quitter Marie-Anna. D'une voix qui se faisait suppliante il demanda à la comtesse si elle consentirait à le laisser repartir pour se rattacher cet amour qu'il voyait perdu et dont les tourments empoisonnaient sa vie.

Elle ne l'avait pas interrompu une seule fois. Profondément touchée par les larmes de son fils mais sentant par-dessus tout l'égarement de sa passion, elle fit taire la voix de la pitié afin de combattre d'une manière plus efficace les espoirs irréalisables du jeune amoureux et pour le ramener à des voies plus sûres.

— Mon pauvre Jacques, il ne m'appartient pas de te donner cette autorisation, dit-elle. C'est à ton père qu'il faut la demander. Mais, crois-moi, s'il en est temps encore, oublie cette jeune fille. Le comte a des vues très hautes sur ton avenir ; il veut pour toi une riche alliance dans le monde digne de notre nom. Je doute qu'il consente à te laisser prendre ailleurs, dans une société étrangère, celle qui sera ta femme.

Jacques écoutait parler sa mère, les coudes sur les genoux, l'œil fixe et humide, les sourcils contractés, comme une statue vivante de la désolation. La comtesse comprit qu'il était bien enferré irrévocablement quand il lui dit d'une voix tremblante et dure :

— J'ignore les volontés du comte, mais je ne puis croire qu'il m'obligera à prendre une femme que je ne saurais aimer. La fortune et les titres que d'autres ambitionnent ne m'inspirent aujourd'hui que de l'indifférence. En épousant une jeune fille, c'est sa vie d'abord que j'unis à la mienne et il m'importe seulement qu'elle ait pour moi, l'amour que j'aurai pour elle. Cette jeune fille est trouvée, ma mère...

— Mais elle est à l'étranger ! s'écria la comtesse.

— Qu'importe ! répliqua Jacques obstiné. Je l'amè-nerai en France et nous...

La comtesse secoua la tête.

— Mon cher enfant, interrompit-elle, tu vois les choses comme un jeune homme de vingt ans. Enfin... Je saurai ce que ton père en pense, mais n'espère rien, c'est courir au-devant d'une déception. Bonsoir, mon Jacques.

Elle l'embrassa un peu plus longuement que d'habitude et sortit.

Resté seul, Jacques écrivit à Marie-Anna. C'était une suprême tentative. Il relut plusieurs fois sa lettre et s'assura que la jeune fille ne pourrait être insensible en apprenant toutes ces souffrances qui venaient d'elle. À la pointe du jour, il passa aux écuries, sella un cheval et courut tout d'une bride à la poste de Gacé d'où il expédia sa lettre.

Les jours passèrent dans l'énervement sans trêve de l'attente et des incertitudes. Les démarches de la comtesse auprès de son mari ne devaient pas avoir été heureuses, car elle demeurait muette mais posait souvent sur son fils des regards pleins de compassion.

Enfin après vingt-deux jours d'attente Jacques reçut un billet de Marie-Anna.

D'une main fébrile, il déchira l'enveloppe et lut :

> « Cher Jacques,
>
> J'ai été souffrante. Je regrette de n'avoir pu vous écrire plus tôt mais je vous sais indulgent pour votre amie. Vous me pardonnerez, je l'espère la peine que j'ai pu vous causer et celle que je vous cause encore. Adieu.
>
> M. A. »

Dès les premiers mots il devint blême. Mais quand ses yeux arrivèrent au mot de l'adieu, ce fut comme un coup sourd au cœur ; tous les ressorts de son énergie se brisèrent. Comme un enfant laissé seul dans les ténèbres, il tendit les mains en avant pour chercher un appui ; il lui sembla que le sol se dérobait sous ses pieds l'entraînant dans une descente vertigineuse vers un gouffre au fond duquel son corps allait se broyer. La tête vacillante, aveuglé de désespoir il vint poser ses mains sur le bord de la table et son regard atone se fixa sur un point quelconque du mur. C'était l'instant aigu d'une crise où le corps devient insensible, où l'esprit fait le dernier effort pour échapper à la folie. Il poussa un effroyable blasphème aussitôt suivi d'un cri de haine, cri d'amour exaspéré :

— Ô démon ! Que t'ai-je fait ? Que t'ai-je fait ?

La respiration lui manquant, il fut durant plusieurs secondes secoué d'un hoquet convulsif. Les deux poings serrés sur sa poitrine pour en comprimer les secousses douloureuses, il sanglota comme un enfant battu sans raison, balbutiant encore à travers ses larmes :

— Ô, Mia-Na ! Que t'ai-je fait ? ...

Un profond accablement suivit la crise. Il pleura pendant plus de deux heures ; ses idées se coordonnèrent peu-à-peu. Il souffrit encore mais il prit conscience de sa souffrance. Cloué sur son fauteuil, il murmura d'une voix blanche, d'une voix de malade qui entr'ouvre les lèvres pour se plaindre :

— Comme il ferait bon mourir, à présent !

Il ferma les yeux, caressant un moment l'idée d'une dernière lâcheté, s'avouant avec une triste complaisance qu'il ne se sentait plus ni orgueil, ni ambition, ni désirs et que son cœur était vide. Tout-à-coup il tressaillit ; ses yeux s'animèrent, il se leva d'un bond, fit deux pas vers la porte, s'arrêta... Des paroles incohérentes s'échappèrent de ses lèvres. Il se dirigea de nouveau vers la porte mais ayant aperçu son visage dans une glace voisine, il saisit au hasard de la main un coussin de velours sur le fauteuil le plus proche et d'un geste rapide épongea ses yeux gonflés, ses joues humides de pleurs ; il y avait un peu de poussière sur le coussin ; ses larmes la détrempèrent et son visage fut marbré de quelques taches grisâtres qui le rendirent presque méconnaissable. Il ne s'en aperçut pas. Emporté par une résolution désespérée, il sortit et franchit la distance qui séparait le castel du château.

Il monta droit à la bibliothèque où d'ordinaire le comte se tenait. Devant la porte il s'arrêta, le doigt prêt à frapper, en proie à une dernière hésitation. Il passa la main sur ses yeux comme un homme qui ne veut pas voir le gouffre dans lequel il va se jeter.

Enfin résolu, il frappa.

— Entrez ! répondit la grosse voix du comte.

Jacques vit son père assis devant un grand bureau et compulsant de nombreux papiers. Le châtelain venait de recevoir ses fermiers pour des règlements de semestres. Il paraissait très absorbé.

Il se tourna à-demi sur son fauteuil, ôta de son nez son binocle cerclé d'or et vit son fils qui s'inclinait dans la pénombre d'une portière.

— Que veux-tu, Jacques ? demanda le comte.

Le jeune homme fit un pas mais aussitôt le comte s'exclama :

— Grand Dieu, d'où sors-tu, mon ami ?

Jacques demeura interdit, ne comprenant pas cette question provoquée par le tatouage de poussière grise qui le défigurait.

Il balbutia :

— Mon père, je viens vous demander un congé.

Rappelé au sujet de la visite de son fils par le ton singulier de sa voix, le comte fronça légèrement les sourcils ; un sourire équivoque retroussa ses grosses lèvres. Il avait, déjà compris.

— Un congé ? Très volontiers, mon fils, répondit-il.

Mais il insinua aussitôt :

— Il est bien entendu que tu ne vas pas plus loin que Paris ou la frontière. Tu es resté assez longtemps hors de France ; il n'y faut plus songer...

— Pardon, mon père ! interrompit Jacques avec vivacité. C'est un congé de deux mois que je vous demande.

— Impossible ! scanda laconiquement le châtelain. Et il replongea le nez dans les quittances de fermiers étalées devant lui.

Jacques s'approcha jusqu'à toucher le coin du bureau. Le comte releva les yeux vers lui.

— Veuillez m'écouter encore, dit le jeune homme d'une voix mal assurée. C'est une circonstance grave qui me tient près de vous ici...

— Allons va droit au but ! fit le père rudement. Tu veux retourner au Canada, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père.

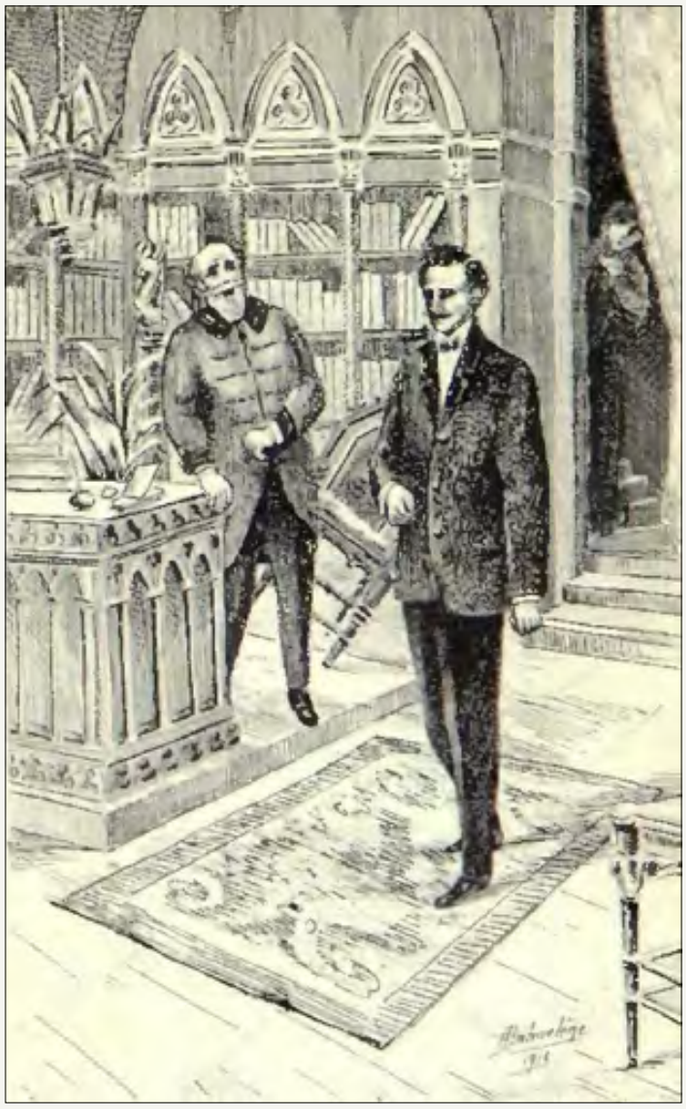
— Eh bien, ma réponse est claire : non, non et non !

Jacques allait insister.

— Inutile ! fit le comte en l'arrêtant d'un geste. Sache donc, mon ami, que je ne fais rien sans raisons. En te retenant en France, j'agis dans ton intérêt et je trouve étrange vraiment que tu n'aies pas compris plus tôt qu'il faille renoncer désormais à courir les mers et les continents. N'insiste pas, te dis-je ! Ton insistance me blesse, je la considère comme un manque de confiance et d'égards. Ton avenir est mieux placé entre mes mains qu'entre les tiennes ; si je te laissais faire avec les idées que je te devine, tu commettrais quelque folie et peut-être qu'un jour tu viendrais me reprocher de n'avoir pas usé de mon autorité aujourd'hui. N'attends pas de moi un congé qui t'ouvrirait une existence aventureuse dont tu n'entrevois pas l'issue.

Jacques était au supplice et sentait bouillonner en lui-même une impatience voisine de la colère. Les paroles du comte tombaient sur lui comme du plomb fondu, mais n'entendant que la voix de son désespoir, il demeurait immobile, obstiné, le front barré d'entêtement, attendant dans une pose respectueuse que le comte lui rendit la parole.

— Je sais, continua celui-ci, que tu as une petite intrigue au Canada. Ta mère m'en a parlé, mais je n'y ai attaché aucune importance. C'est une aberration qui saute aux yeux ! Pour quelle raison, aussi bien ne te laisserais-je pas retourner en Chine, au Siam ou en Perse pour satisfaire un caprice semblable et te laisser épouser quelque femme jaune que tu amènerais ensuite ici en me la présentant pour fille ? Tu abuses singulièrement, mon ami, de ma condescendance pour tes moindres désirs. Il faut que tu aies perdu le sens commun pour venir m'adresser une demande semblable ! Fie-toi à mon expérience, Jacques et réfléchis un peu. Pense à la situation sociale de notre famille, à notre nom qu'on ne peut mésallier et apprends enfin que je n'accepterai pour toi qu'un mariage riche dans notre société. Tes histoires d'outre-mer ne sont que des lubies de rêveur et de romanesque dont il faut te défaire. Tu as compris, n'est-ce pas ? N'en parlons plus !



Le comte ne leva si brusquement que son fauteuil bascula...

Quand le comte de Villodin se tut tendant la main à son fils pour l'inviter à sortir et à ne pas prolonger cette scène, il vit le jeune homme rester immobile prés de lui. Une lueur de sévérité brilla dans les yeux du comte. Jacques ne sourcilla pas. On eût dit à ce moment qu'il perdait un peu de la contenance respectueuse qu'il avait observée jusqu'alors, comme si de propos délibéré il avait longuement prémédité cet entretien, convaincu qu'il n'atteindrait son but qu'en bravant tout, en violentant même le respect.

— Parlons-en, au contraire ! dit-il en s'efforçant de paraître calme. Vous devriez comprendre, mon père, que si j'insiste ainsi auprès de vous, c'est que j'y suis poussé par quelque chose de plus fort qu'un caprice de jeune homme. Il n'y a là ni rêve, ni roman, ni histoire, et j'ai pleinement conscience de la portée de mes actes. C'est simplement par respect pour votre autorité que je vous ai fait cette demande.

Le comte sursauta.

— Qu'est-ce que cela signifie ? gronda-t-il.

— Cela signifie qu'en vous demandant un congé, je viens chercher votre consentement et non votre refus !

Le comte se leva si brusquement que son fauteuil bascula...

— Monsieur ! fit-il avec hauteur, vous saurez que je ne discute pas avec mes enfants ! Quand vous aurez compris l'inconvenance que vous venez de commettre à mon égard, je vous permettrai de venir vous excuser. Allez...

Du doigt il lui montra la porte.

Le malheureux tituba sous le coup ; le rouge de la honte empourpra son visage. Il fut durant quelques secondes comme halluciné, le sang porté aux tempes, un tintement de bourrasque dans les oreilles. Sans reculer d'un pas, il prononça, tremblant comme un épileptique :

— Je regrette, mon père, de me voir obligé pour la première fois de ma vie à vous désobéir. Je pars ce soir pour le Canada.

Hors de lui, le comte courut à la porte qu'il ouvrit toute grande et revint sur son fils, les mains ouvertes, la face rouge, prêt à user de violence pour le faire sortir, mais ses yeux rivés sur ceux de Jacques découvrirent soudain un visage ravagé donnant des signes si évidents de souffrance morale qu'il s'arrêta et parvint à se contenir. Jacques n'avait pas bougé. Dans l'instant de silence tragique qui suivit, on entendit le froissement d'une tenture qui se soulève et la comtesse de Villodin parut. Dans la chaleur de la discussion, les éclats de voix du comte étaient arrivés jusqu'à elle.

— Mon Dieu, qu'y a-t-il ? fit-elle vivement inquiète en voyant l'attitude agressive de son mari et la mine pitoyable de son fils.

— Si je cédais à mon emportement, cria le comte en croisant les bras, je jetterais ce petit monsieur à la porte de chez moi !

— Jacques, qu'as-tu fait ? demanda la comtesse avec angoisse.

— Rien, ma mère ! répondit le jeune homme encore tout tremblant. Rien, car tout reste à faire. Je me disposais à aller vous saluer en sortant d'ici. Je pars ce soir pour le Canada.

— Encore une fois, je te le défends ! cria le comte exaspéré.

Jacques sentit des larmes de rage affluer à ses yeux. Mais pliant encore l'inflexion de sa voix sous la contrainte du respect, il prononça précipitamment :

— Mon père, je sais tout ce que je dois à votre affection ; mais permettez-moi de trouver excessif que l'éternelle question des préjugés de naissance l'emporte en vous sur le véritable sentiment que doit vous inspirer ma conduite. Cette jeune fille que j'aime a plus de noblesse dans le bout des doigts que les marquises enfarinées de Paris en ont dans toute leur personne. Quant à sa fortune, je ne m'en suis jamais soucié et ne veux pas m'abaisser à des considérations semblables. Je l'aime et je pars. Voilà tout ce que je voulais vous dire.

— Mais tais-toi donc ! hurla le comte. Encore une fois, tais-toi ! Voyons, tu n'as rien à gagner à me pousser à bout ! Faut-il que je te mette aux arrêts comme un collégien, un insolent, un grossier personnage ? Faut-il que je t'enferme pour t'apprendre à obéir ? Qu'est-ce qui t'a pris subitement de venir me déranger pour me manquer de respect, me parler sur un ton qui m'offense ?

— Oh, loin de moi la pensée de vous offenser, mon père ! riposta Jacques vivement. Ne voyez-vous pas que je souffre, que je ne vis plus. Il est en votre pouvoir de prolonger mon supplice en me retenant ici mais soyez-en convaincu, je ne sais pas de force humaine capable de me détacher de Marie-Anna.

Il sentit une main légère appuyer sur son bras.

— Et moi, Jacques ? interrogea doucement la comtesse.

Il eut un mouvement vacillant de tout le corps, ayant oublié cet obstacle-là. Mais à la douceur de cette voix, il se calma comme par enchantement.

— Ma mère, fit-il ; rappelez-vous ce que je vous ai dit un soir ; quand vous connaîtrez cette jeune fille, vous l'aimerez comme votre enfant. Elle est belle, elle est bonne, elle est parfaite ! Il n'y a rien au monde de plus charmant, de plus digne d'amour ! ô, je vous en supplie, ma mère, n'ajoutez pas à ce que je souffre loin d'elle, le remords d'avoir oublié un instant la tendresse que je vous dois en passant outre votre volonté. Quelles que soient les circonstances, je serai de retour auprès de vous avant trois mois.

— Pourquoi n'écoutes-tu pas la raison ? fit la comtesse. Je t'ai déjà dit que ce mariage ne pouvait être qu'une mésalliance impossible.

— Il l'a perdue, la raison ! grogna le père.

Jacques prit la main de la comtesse et la baisa respectueusement.

— Adieu, ma mère ! dit-il.

Le comte comprit qu'il ne pouvait plus le retenir. Jacques fit un pas vers lui.

— Mon père, fit-il, je vous demande humblement pardon de l'acte que je commets sans votre autorisation, mais je consens à en garder toutes les responsabilité futures. Vous saurez bientôt que c'est une charge légère.

Il s'inclina, complètement apaisé, maître de lui-même, reprenant, avec le calme et à l'approche du but la conscience de ses devoirs de jeune homme mondain et respectueux. Le comte haussa les épaules, grommelant entre ses dents, cherchant évidemment, un moyen extrême pour l'empêcher de partir.

Jacques s'apprêtait déjà à franchir le seuil de la bibliothèque quand sa mère lui dit précipitamment :

— Jacques ! Demande à ton père qu'il te serre la main !

Il s'avança aussitôt, la main tendue mais dans le même instant une nouvelle crainte contracta son visage, l'humiliation d'un refus. Le comte de Villodin était toujours en proie à une émotion extraordinaire. Son orgueil de grand seigneur et sa faiblesse de père indulgent se partageaient sa volonté. Il vit son fils revenir vers lui, baisser la tête et mettre un genou à terre. Il y avait dans ce geste tant de noblesse, de soumission et aussi de naturel que cette fois l'orgueil du comte parut désarmé.

— Allons, va puisque tu le veux ! fit-il d'une voix grosse encore de colère. Mais souviens-toi si tu es malheureux un jour, souviens-toi, Jacques, que je t'ai arrêté au bord d'une folie. Va, mon ami, va, finit-il en le relevant et en lui serrant la main.

Moins d'une minute plus tard, il était dans sa chambre et en toute hâte bourrait de vêtements ses deux sacoches de voyage. Il courut sans prendre haleine aux remises où il fit atteler une voiture. Il se croyait encore à la merci d une circonstance fatidique venant mettre un dernier obstacle à son départ. Il ne respira librement qu'au moment où la voiture franchissait la grille du parc.

La comtesse de Villodin qui l'avait accompagné jusqu'à la gare de Gacé lui dit en le baisant longuement au front :

— J'ai dans l'idée que tu vas au-devant d'une grande douleur, mon Jacques. Quoi qu'il t'arrive, n'oublie pas que la tendresse d'une mère peut effacer bien des chagrins.

Ces paroles remuèrent le jeune homme jusqu'au fond de son âme car la lettre d'adieu de Marie-Anna lui faisait présager d'un bien triste voyage.

Chapitre XVII

RIVALITÉ

Après un été splendide, les Laurentides redevenaient le décor automnal que nous vîmes l'an passé en arrivant dans ces montagnes. La terre se craquelait encore de chaleur sous le soleil de midi mais les nuits étaient fraîches et de plus en plus longues.

Huit mois s'étaient écoulés depuis le départ de Jacques de Villodin et de Gilbert Sansonnet pour la France. Marie-Anna Carlier ne recevait plus que deux visites ordinaires ; celles de Jeannette Manceau et de William.

La jeune fille paraissait heureuse entre l'affection de sa mère et l'amitié fidèle de Jeannette. Elle était toujours belle, admirablement belle, avec ses grands yeux noirs, sa superbe chevelure blonde, son teint pâle de jeunesse tendre. Au premier abord, nul n'eût pu dire que cette jeune fille avait été très malheureuse, que durant ces derniers mois, elle avait traîné une existence de combats intérieurs, d'accablements de révoltes et que des plaies vives saignaient dans son cœur. Marie-Anna ressemblait à ces convalescents qui ont gardé la chambre durant une longue maladie et qui, en revoyant le soleil, la campagne, les fleurs, les oiseaux, éprouvent un si grand bonheur que leur visage reprend aussitôt les couleurs de la santé et de la bonne vie. Un œil exercé eût remarqué sans peine que les souffrances de Marie-Anna n'étaient pas éteintes ; elles n'étaient qu'apaisées. Rarement il est vrai, mais quelquefois encore, elle éprouvait des retours de tristesse et la pensée de l'aimante jeune fille s'attardait volontairement à des souvenirs douloureux. Mais ces accès duraient peu. Il n'en restait d'autres marques qu'un imperceptible pli d'amertume au coin de la lèvre, une expression de langueur dans les yeux ce qui accentuait encore le caractère charmant de sa beauté en la teintant d'idéalisme et de mélancolie.

Les visites fréquentes qu'elle faisait à l'église étaient autant d'aveux de sa faiblesse. Sa souffrance était de celles devant lesquelles la science se déclare en faillite, l'homme ayant la main trop lourde et la vue trop limitée pour soigner les âmes. Mais dans le sanctuaire où Dieu tend les bras aux malheureux, Marie-Anna se réfugiait chaque soir, sûre de trouver le remède à son mal ; l'ineffable joie dont elle sentait son cœur inondé lui faisait connaître que ses prières étaient entendues. Régénérée par la résignation, elle s'avouait qu'elle était encore heureuse puisqu'elle possédait la foi, puisque Dieu voyait ses larmes et l'aidait à souffrir, puisqu'elle était toujours choyée par la meilleure des mères et qu'une charmante petite amie l'engageait à rire quelquefois.

Jeannette la venait voir et la contraignait à de longues promenades sur le chemin de La Tuque ; les effluves vivifiantes des bois purifiaient l'atmosphère ; Marie-Anna se laissait conduire éprouvant de l'attendrissement dans ces lieux aimés qui gardaient les bribes d'un grand amour. Elle suivait ce chemin où Jacques de Villodin lui avait parlé pour la première fois, un soir d'orage ; il lui semblait que les branches se penchaient pour la revoir, effleurant son cœur de leurs feuilles automnales, le réchauffant de leur contact illusoire, sous l'haleine tiède des souvenirs.

William la voyait aussi en faisant patiemment sa petite cour à Jeannette. Ces visites de deux bons amis étaient les seules distractions de Marie-Anna.

— Le club des « Petits-Garçons » est tout démembré ! s'exclamait Jeannette en se composant une mine attristée. William est rare, Georges est retenu à Québec par ses études d'automne, quant à Henri...

Un geste vague achevait sa pensée.

— Henri reviendra, répondit Marie-Anna. Je crois même qu'il reviendra bientôt.

Ainsi que l'avait dit Jeannette, Georges demeurait à Québec pour ses prochains examens d'automne. La même raison empêchait Henri Chesnaye de venir aux Grandes-Piles où sa tante habitait toujours. Il y avait une autre cause plus secrète que la précédente ; le jeune étudiant n'avait pas reparu au village depuis un certain soir où Marie-Anna dressée toute froide contre ses désirs lui avait crié. « Va-t-en ! » Ce congé dépouillé d'artifices avait dû résonner longtemps dans les oreilles du pauvre amoureux. De plus, il avait été gravement malade à la suite d'un accident survenu au cours de cette même soirée terrible sur la ligne du Pacifique Canadien. Soigné à Lévis par son père il était demeuré longtemps dans le délire, hurlant des incohérences, appelant Marie-Anna sa femme chérie puis la traitant de fille sans cœur et de bourreau.

Sous l'effet de soins éclairés et continuels, il revint peu-à-peu à la santé. Son père l'interrogea ; ce fut l'heure des confidences qui eurent pour résultats immédiats la visite du docteur Chesnaye à madame Carlier et la demande en mariage. Le docteur rapporta à son fils les bonnes paroles de madame Carlier et alors l'espérance, ce divin baume après avoir raffermi le cœur secoua le corps du malade d'un besoin de vie et d'air et le remit sur pieds définitivement.

Henri rentra à l'université et reprit ses études travaillant avec acharnement jours et nuits, se permettant à-peine quelques heures de repos. Les examens avaient lieu le mois suivant. Henri cherchait aussi l'étourdissement de la mémoire dans ce vertige de l'étude. L'espoir que lui avait apporté son père au retour des Grandes-Piles n'avait eu qu'un effet momentané et sur sa maladie plus que sur sa raison. Car, après tout, que lui importait le consentement de madame Carlier, si Marie-Anna lui refusait le sien ?

Tout entier à la pensée de ses examens dont le succès lui ouvrait l'avenir, Henri s'efforça de bannir de sa vie

toutes ses craintes et toutes ses espérances au sujet de Marie-Anna.

La veille de sa première journée d'examens, il se trouvait dans sa chambre de la rue Saint-Jean, relisant pour la vingtième fois sa thèse, repassant en mémoire les points les plus obscurs, profondément absorbé par son travail quand sa maîtresse de pension lui remit une lettre timbrée des Grandes-Piles. Il reconnut l'écriture de Marie-Anna.

> Mon cher Henri,
>
> Ma mère et moi désirons très vivement que tu sois le premier à nous annoncer ton succès à la fin des examens. Nous vous attendons, cher docteur. Viendrez-vous ?
>
> Marie-Anna.

Un cri lui partit du cœur.

— Enfin !

Cette lettre, malgré son laconisme apparent fut le palliatif des derniers vestiges de souffrance de l'étudiant. Marie-Anna le rappelait ! Henri ne supposa pas un instant que Marie-Anna eût obéi à un esprit de sacrifice en lui écrivant de venir. Il vit dans ce rappel l'oubli d'un autre amour déjà lointain, chancelant, défunt ; il vit le regret, le remords peut-être de l'avoir jeté durant plusieurs semaines, lui, l'ami d'enfance, sur un lit de douleur. Et pour que l'impression ressentie soit plus douce à son âme, Henri pensa naïvement que Marie-Anna avait enfin cessé d'être insensible à la passion qui le dévorait.

Il n'était guère psychologue, tout médecin qu'il fût.

Cependant, il n'ignorait pas que la femme s'attendrit d'ordinaire sur l'état de l'homme continuellement vaincu.

Henri avait entendu dire un jour à l'un de ses amis : « La femme donne une caresse à l'homme qu'elle vient de souffleter si elle croit lui avoir fait bien mal. » Cette pensée, un peu libertine lui revint à la mémoire et il eut aussitôt l'illusion que Marie-Anna, après l'avoir bien fait souffrir se prenait à l'aimer, non plus de cette tendresse de sœur, d'amie de jeunesse, mais d'amour, d'amour de cœur et de tête.

Il voulut obtenir une lettre un peu plus explicite que la première, laquelle, à la vérité, ne promettait rien encore. Il écrivit :

> « Que dois-je penser, Marie-Anna, de l'invitation que je reçois ? Dois-je croire à ton pardon et à ta bienveillance ? Dois-je croire à quelque chose de plus ? Si le passé n'a rien laissé dans ta mémoire, rien de la tristesse des choses que tu sais, dis-moi qu'il n'a pu éteindre un souvenir que j'aimerais à retrouver quand nous nous reverrons... Mais à quoi bon ces phrases obscures ; permets-moi d'être bref : je t'aime, Marie-Anna, tu le sais : mais pourrai-je te le dire encore quand tu m'auras reçu ?
>
> Henri. »

La réponse ne se fit pas attendre. Marie-Anna éprouva une sorte de joie douloureuse à écrire des paroles renfermant à-dessein un sens amical et tendre en désaccord absolu avec ses vrais sentiments. Elle poussa même l'effort jusqu'à l'ironie badine et voilée pour donner plus de vérité à son style. Tout autre qu'Henri s'en fût aperçu mais les amoureux voient mal, si tant est qu'ils voient encore :

> « Mon cher Henri,
>
> Je t'ai dit de venir. Que veux-tu que je te dise de plus ? Ne me demande pas d'aller te chercher, les bienséances me le défendent et serait vraiment trop d'exigences de ta part quant au présent. Viens ; tu me réciteras encore de charmantes choses, car tu récites à ravir, mon cher docteur ! Du passé, c'est tout ce dont je me souviens.
>
> Marie-Anna. »

Si Henri avait conservé l'ombre d'une inquiétude, elle se fut évanouie à cette lecture comme les dernières vapeurs de la nuit se dissipent au lever du soleil ; mais il attendait une réponse semblable. Au lieu de supposer que Marie-Anna l'aimait, il en fut tout simplement convaincu.

Il sentit des effluves de bien-être couler dans ses veines et son visage prit une expression béate et radieuse. Serrant la lettre de toutes ses forces sur sa poitrine, il cria tout bas, si l'on peut ainsi dire :

— Cette fois, je suis fiancé !

Chapitre XVIII

— Où vas-tu, Marie-Anna ?

— Je vais à l'église faire un peu de prière, maman. Je n'y suis pas allée hier.

— Va, dit madame Carlier. Mais ne t'attarde pas trop. Henri peut arriver d'un moment à l'autre...

Elle ajouta, après une seconde de réflexion :

— Je l'enverrai à ta rencontre, s'il est ici avant ton retour.

Marie-Anna se pressa pour ne pas ressentir la fraîcheur du soir. La nuit tombait; la rue était déserte. Seul, un homme la croisa d'un pas rapide. Elle pénétra dans l'église, alla s'agenouiller près de l'autel et pria.

Pour qui priait-elle? Pour elle-même sans doute, et pour elle, seule. La pauvre enfant venait de traverser la crise la plus aiguë d'une passion de jeunesse. Pour l'affection de sa mère, elle s'était arraché du cœur un amour aussi profond et vrai que l'amour peut l'être. Et après ce déchirement, elle avait, de sang-froid, consciemment, tourné ses yeux vers un homme qu'elle n'aimait pas et qu'elle avait même repoussé un jour avec la dernière rigueur.

Oh, le sacrifice! Avant que cette pensée sainte devienne salutaire, que de souffrances ne faut-il pas endurer! Marie-Anna entendait en elle-même les cris sourds de deux voix intérieures dont les échos venaient mourir sur ses lèvres. L'une disait : « Ne l'oublie pas!... » L'autre répétait sans cesse : « Il n'existe plus pour toi; tout est fini! » Le souvenir et l'oubli se disputaient cruellement son cœur. C'était une lutte sans merci entre la conscience et l'amour, entre l'esprit de famille et la passion.

Marie-Anna pria longuement. Elle se rappela la recommandation de sa mère :

— Ne t'attarde pas trop, Henri peut arriver.

Elle se releva et se dirigea vers la sortie. L'église était silencieuse, remplie de ténèbres et de mystère. Le maître-autel seul, était faiblement éclairé. Marie-Anna se sentit émue en entendant le bruit sec de ses pas dans la nef sonore. En approchant de la sortie, elle distingua dans l'ombre, à côté du bénitier, un homme qui semblait attendre.

— C'est toi, Henri ! interrogea-t-elle à voix, basse.

Il poussa la porte sans répondre et laissa passer la jeune fille. À peine étaient-ils tous deux sous la lanterne du portique qu'il se découvrit et se pencha. Marie-Anna poussa un cri :

— Jacques ! Jacques ! Ô mon Dieu !

Il la regardait dans les yeux, bouleversé autant qu'elle-même, n'osant pas parler encore. Le premier mot que Marie-Anna entendit sortir de sa bouche alla remuer au plus profond de son âme tout un monde de souvenirs, tout ce qu'il y avait de vivace encore dans son amour agonisant : « Mia-Na ! ... » Ce fut doux comme la goutte de pluie qui tombe sur la fleur étiolée et lui rend sa fraîcheur printanière :

— Mia-Na ! ... Tu vois comme je t'aime ! murmura-t-il en tendant les bras vers elle.

Marie-Anna se méprit en voyant son geste et aussitôt les mains jointes supplia :

— Oh non, pas ici ! Par pitié, pas ici !

Ils étaient toujours sous le portique de l'église. Elle tenta de s'éloigner, mais Jacques la retint par le bras en disant fébrilement :

— Restons ici, Marie-Anna. Entends ma voix comme une prière. Elle ne peut offenser...

— Il faut que je rentre !

— Marie-Anna !

— Mon Dieu, pourquoi êtes-vous revenu ! gémit-elle. Vous ne savez pas tout le mal que vous faites !

Il recula d'un pas mais vint presqu'aussitôt tomber à ses pieds. Ses genoux se meurtrirent sur la pierre rude. Il s'écria désespérément :

— Marie-Anna, vous ne m'aimez plus ! Non, dites-moi que ce n'est pas vrai ! Que ce n'est pas possible ! Ce serait trop affreux, ô Mia-Na !

En le voyant ainsi agenouillé devant elle, les yeux remplis de larmes, clamant son désespoir à tous les échos, elle eut peur d'être surprise par des passants et voulut s'enfuir, mais elle n'avait pas fait deux pas qu'un homme se dressa devant elle :

— Henri ! cria-t-elle affolée.

Jacques fut debout au même instant.

— Je ne te savais pas accompagnée, Marie-Anna ! fit Henri d'une voix calme. Puis sur un ton mauvais :

— Bonsoir, monsieur de Villodin !

Jacques salua de la tête sans desserrer les dents. Ils se regardèrent et deux éclairs de férocité jaillirent de leurs yeux. La jalousie la plus noire venait d'allumer une haine mortelle entre les deux rivaux. Henri avait suivi la scène, dans l'ombre. Il avait tout vu, tout entendu, tout compris.

Marie-Anna perdait la tête et tremblait comme une feuille. Avoir souffert tout ce qu'elle venait de souffrir pour en arriver là ! Qu'allait-elle faire à présent ? Jacques ne partirait certainement pas sans essayer de la reconquérir. Il était capable de toutes les énergies, jusqu'aux plus folles témérités. Quant à Henri elle était bien certaine qu'il n'abandonnerait pas le fruit de plusieurs mois de patience et de douleurs au profit d'un rival qu'il détestait de toutes les forces de la haine. Et puis le prestige du succès venait de le griser, d'éteindre à jamais cette timidité native qui avait été le faible de son caractère durant toute son adolescence. Il était maintenant le docteur Henri Chesnaye, c'est-à-dire un homme jeune, brillant, plein d'avenir et un homme qui aime avec toutes les séductions, tous les avantages qu'une femme sérieuse peut désirer à son foyer.

Déjà, Villodin attendait une provocation d'Henri. Dans un silence pesant où l'on sentait gronder l'orage de trois âmes, obéissant à une même impulsion machinale, ils se dirigèrent vers la demeure de Marie-Anna.

De nouvelles transes l'assaillirent. Il fallait à tout prix les séparer, les empêcher de rester ensemble. Dans la débâcle de sa volonté, le sang-froid l'abandonnait ; elle n'y voyait plus en elle-même. Durant le court trajet de l'église à la maison, ils n'échangèrent pas une parole. Devant, le perron elle demanda d'une voix qui trahissait son affolement :

— Entrez-vous ?

Ils se regardèrent. Villodin secoua silencieusement la tête. Henri parut hésiter puis prononça comme à regret :

— Je reviendra demain, Marie-Anna.

Les yeux de la malheureuse portèrent de l'un à l'autre des regards suppliants. Elle fut sur le point de dire quelque chose mais elle ne put qu'articuler un son qui ressemblait à un sanglot. Elle tendit une main à chacun.

Ils s'éloignèrent tous deux vers la place de l'église, évitant de parler, car ils sentaient que Marie-Anna les observait.

Elle les suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put les distinguer et quand ils ne furent plus que deux silhouettes perdues dans les ténèbres du village, elle fit deux fois le signe de la croix et rentra chez elle, folle d'angoisse.

Il recula d'un pas mais vint presqu'aussitôt tomber à ses pieds...

Chapitre XIX

Villodin parla le premier.

— Venez-vous chez moi, monsieur ? demanda-t-il. Nous y serons plus à l'aise qu'en plein air.

Henri ne répondit pas immédiatement. Jacques crut deviner son silence ; il eut un sourire de mépris :

— Je suis homme du monde, monsieur ! fit-il avec hauteur. Vous pouvez vous fier à ma courtoisie.

— C'est bien ! répondit Henri simplement.

Ils arrivèrent à l'Hôtel des Chutes. Villodin passa devant ; ils montèrent au premier étage dans ce petit salon qui jadis entendit les lamentations de Jacques et les railleries spirituelles de Gilbert Sansonnet.

Très calme, Villodin invita Henri Chesnaye à pénétrer dans le salon puis quand ils furent tous deux entrés il tira la porte sur lui et doucement donna un tour de clé. Henri ne vit rien de cette manœuvre bizarre ; à la faveur de l'obscurité, Villodin mit la clé dans sa poche. Toujours calme comme s'il s'agissait de régler une partie de plaisir, il frotta un tison, alluma une lampe puis se retourna vers son rival resté debout à quelques pas de lui attendant tranquillement, lui aussi, la minute des explications.

Dès le premier mot, Villodin alla droit au but :

— Vous savez comment se règlent ces sortes de questions ? demanda-t-il.

Henri tressaillit.

— Vous voulez que nous nous battions ?

— Eh ! je ne vois pas d'autre moyen de trancher notre différend.

— Ce n'est pas mon avis, monsieur ! fit Henri en secouant la tête.

— Vous refusez le duel ? gronda Villodin, surpris.

— Je ne « refuse » pas, monsieur ; je « repousse ! » Oh ! je vous en prie, ne vous emballez pas ! continua Henri en voyant son rival serrer les poings. Ce n'était vraiment pas la peine de vous prévaloir tout à l'heure de votre qualité de gentilhomme pour oublier si vite les devoirs de l'hospitalité. Calmez-vous donc et causons. Vous voulez que nous nous battions ; je vous le répète, cela ne se peut. D'abord, le duel prouvera que l'un de nous est plus ou moins habile à tuer son semblable et rien autre chose. Ensuite, je vous l'avoue sans honte, je n'ai jamais touché une arme de ma vie ; vous auriez trop bon marché de moi. En acceptant le duel, je chargerais votre conscience d'un véritable assassinat dont vous auriez à répondre devant les hommes et devant Dieu. Enfin je serais bien sot de me battre avec la certitude d'être tué. Vous oubliez que vous n'êtes pas en France, ici ; libre à vous de pourfendre vos rivaux dans votre pays de sabreurs, mais au Canada, on ne se tue pas, on s'explique ! ...

Villodin l'écoutait, droit, les poings sur les hanches, le regard haineux, les lèvres retroussées par le plus insultant dédain. Son maintien, à lui seul, eut été suffisant à provoquer un choc. Il contenait son impatience et laissait passer ce flot de paroles comme si elles ne lui étaient pas adressées, ne voyant qu'une chose, le duel qu'il avait résolu. « Parle, parle toujours ; pensait-il. Tu chanteras tout-à-l'heure ! » Toute sa personne trahissait un désir effréné de vengeance et de meurtre. On sentait qu'il était prêt à tout ; le mondain français perçait en lui avec son insouciance de la mort, sa couardise, sa désinvolture de gentilhomme.

— Vous avez peur ! fit-il.

Henri haussa les épaules.

— Oui, monsieur, j'ai peur ! dit-il. Mais ce n'est pas de vous. Ici se présente la raison principale qui me fait repousser le projet d'une rencontre. En admettant un instant que nous nous battions, si vous me tuez, vous aurez un jour quelques millions d'années d'enfer pour ce joli cartel et j'en aurais autant, moi, pour l'avoir accepté ! Non là, franchement, monsieur, je ne peux pas peindre mon âme uniquement pour vous être agréable. Peut-être avez-vous des accointances familières avec le diable ; c'est un genre de faveurs que je n'ambitionne pas. J'ignore comment les gens observent les commandements de la religion catholique dans votre pays mais au Canada...

— Assez, monsieur ! trancha Villodin rudement. Je n'ai que faire de votre morale ou d'une leçon de catéchisme. La question est toute simple : il faut que l'un de nous disparaisse.

— D'accord ! riposta Henri imperturbable. Retournez d'où vous venez : tout sera pour le mieux.

Villodin eut un ricanement.

— Vous avez une manière d'arranger les choses qui ne pèche pas par la simplicité ! fit-il. Vraiment ce serait trop facile et vous auriez la partie belle. Ah ça, voyons ; vous imaginez-vous que j'ai traversé les mers pour que vous me donniez mon congé sans plus de façon ? Avez-vous la naïveté de croire que je vous ai conduit chez moi pour que vous m'invitiez le premier à vider la place ? ... Écoutez un peu, monsieur Chesnaye, j'aime Marie-Anna...

— Je vous défends de me le dire ! rugit Henri d'une voix terrible. Je suis son fiancé !

— Tout beau, mon joli page ! Mais vous ne m'empêcherez pas de le lui dire encore, à elle...

Henri n'était plus maître de lui ; les derniers mots de Villodin l'avaient mordu au cœur.

— Taisez-vous ! gronda-t-il sourdement en avançant d'un pas. Si vous répétez ce mot-là, je vous le fais rentrer dans la gorge avant que vous n'ayez achevé !

Sa voix s'empâtait sous l'empire de la colère.

— À la bonne heure ! Voilà qui s'appelle parler ! s'exclama Villodin, en riant à la face de son adversaire furieux. Enfin, nous commençons à nous comprendre ! Vous êtes son fiancé, dites-vous ; et moi, monsieur « je l'étais ». Mais en quittant Marie-

Anna l'année dernière, je n'avais pas pensé qu'un homme restait derrière moi, attendant mon départ pour m'enlever la jeune fille que j'aimais, profitant de mon absence et de mon éloignement pour la détacher de moi, pour la séduire enfin ! Pas mal combiné, cette petite machination ! Compliments ! Mais la patience a des limites. J'ai attendu pendant huit mois le temps de venir reprendre l'amour que j'avais laissé ici et c'est le jour même où j'arrive qu'un autre se plante devant moi en me déclarant sans plus de politesse : « trop tard, la place est prise ! » Et vous croyez que je vais vous laisser jouir en paix du fruit de ce joli vol ? Vous croyez encore que je vais repartir et vous abandonner Marie-Anna pendant que vous rirez de moi en me traitant d'imbécile ? Vous êtes fou, monsieur ! Il faut que l'un de nous disparaisse mais le sort seul peut en décider.

— Je vous ai déjà dit que je ne me battrai pas ! répéta Henri qui contenait difficilement sa fureur sous les injures qui pleuvaient sur lui. Non, non, je ne me battrai pas ! Oh vous n'avez pas besoin de rouler des yeux terribles ! Regardez-moi en face et dites-moi si j'ai la tête d'un homme qu'on fait trembler avec des menaces ? La place de fiancé que vous revendiquez auprès de Marie-Anna ne vous appartient plus, car c'est elle-même qui s'est détachée de vous et qui m'a appelé près d'elle, parce qu'elle m'aime, entendez-vous ? Parce qu'elle m'aime ! Parce que depuis vingt ans je suis le seul homme qu'elle ait vraiment aimé ; parce que la distraction que vous avez apporté dans sa vie n'a pas suffi à lui faire oublier son ami d'enfance, son fiancé d'aujourd'hui et si vous recommencez à l'assaillir de vos attentions, c'est vous qui commettez une tentative de vol en cherchant à vous emparer d'une femme qui était moralement fiancée bien avant de vous connaître... Mais je suis bien bon de discuter si longtemps avec un sourd. Si vous ne quittez le Canada de votre gré, j'aviserai aux moyens de vous faire partir de force... Je vous salue, monsieur !

Villodin ne bougea pas. Henri surpris le toisa des pieds à la tête, se dirigea vers la porte et tourna la poignée. La porte fermée à clé résista à la poussée. Henri comprit qu'il était tombé dans un piège et devint livide. À trois pas de lui, Villodin toujours immobile, poussait un éclat de rire formidable.

— Le duel, vous dis-je ! Le duel !

Ils furent durant deux secondes à se regarder en silence comme des félins qui se guettent, prêts à bondir l'un sur l'autre pour s'entre-déchirer. Soudain Henri saisit un lourd fauteuil à portée de sa main, le brandit au-dessus de sa tête et l'envoya à toute volée dans la porte. La maison entière fut ébranlée ; la boiserie craqua et un bruit sec de fer qui se brise retentit. La serrure était arrachée. D'un violent coup d'épaule, Henri acheva d'ouvrir la porte qui claqua sur le mur, et comme son adversaire, d'abord stupéfié s'élançait sur lui, il lui jeta le fauteuil dans les jambes. Aveuglé de rage, Villodin trébucha, s'empêtra dans les pieds du fauteuil et perdit l'équilibre. Quand il se releva, Henri avait disparu.

D'un violent coup d'épaule, Henri acheva d'ouvrir la porte...

À la pointe du jour, Marie-Anna fut appelée par un pressant coup de sonnette. Elle n'avait pas fermé les yeux de la nuit ; son visage était marqué de la pâleur de l'insomnie. Son imagination surexcitée lui avait montré Jacques et Henri s'éloignant dans les ténèbres du village pour se battre à mort et disputer au prix du sang la faveur suprême de la voir désormais sans jalousie, sans rivalité. L'interminable nuit ! Vers une heure du matin, Marie-Anna fut debout, incapable de tenir plus longtemps dans son lit ; elle erra comme désorientée entre les murs de sa chambre pendant un temps qu'elle n'apprécia pas. Enfin brisée de fatigue sous la trop grande tension des nerfs, les tempes battantes, une migraine violente au cerveau, la malheureuse tomba à genoux sur la descente de lit, la tête enfouie dans les draps et gémit, désespérée :

— Jésus ! Ayez pitié de moi !

Elle passa le reste de la nuit à prier. En voyant Henri accourir à la pointe du jour, une horrible appréhension l'envahit. Elle vit Jacques étendu, mourant et son premier regard tomba sur Henri comme sur un meurtrier.

— Qu'as-tu fait ? interrogea-t-elle d'une voix tremblante en se tenant éloignée.

Très agité lui-même, Henri ne comprit pas le monstrueux soupçon qui pesait sur lui. Il dit précipitamment :

— Marie-Anna, il faut que tu quittes les Piles sans retard. C'est le seul moyen, je crois, de renvoyer monsieur de Villodin en France...

Les joues de Marie-Anna se colorèrent un peu et un soupir s'échappa de son sein oppressé.

— Je lui ai parlé, hier soir continua Henri, et je n'ai pu lui faire entendre raison. Quand il verra que tu le fuis, il comprendra peut-être qu'il a eu tort de revenir. Va t'habiller et pars...

— Mais, mon Dieu, où aller ? ...

— Va retrouver Jeannette à Shawinigan ; William m'a dit qu'elle t'avait écrit en te priant de venir passer quelques jours aux chutes chez mademoiselle Bertelin. L'occasion vient à point.

— Et maman ? ...

— Apprends-lui les raisons de ton départ et dis-lui que je t'accompagne.

Il parlait d'une voix autoritaire, comme s'il avait déjà des droits sur elle. Cette conduite, un peu hardie, à la vérité était très adroite. Henri avait refusé le duel, obéissant à ses sentiments de bon chrétien ; mais il n'ignorait pas qu'il avait affaire à forte partie, que Villodin ne se résignerait pas à abandonner la lutte sans porter de nouveaux coups à son adversaire et que par conséquent, c'était un duel moral qui commençait et au cours duquel les combattants se frapperaient sans se voir. Henri s'assurait la meilleure position en éloignant Marie-Anna et en conservant pour lui seul le secret du lieu de sa retraite. Cette première manœuvre privait Villodin de son appui le plus sûr dans le voisinage de la jeune fille et la patience pourrait seule lui rendre le terrain perdu.

Marie-Anna déjà bouleversée, incapable de se gouverner elle-même se sentit subjuguée. Machinalement, elle fut prête à lui obéir. D'autre part, sa conscience lui ordonnait toujours de sacrifier son amour pour Jacques à l'affection maternelle. Le sacrifice était déjà en partie consommé ; le retour de Jacques ne faisait que le rendre plus douloureux, sans empêcher son accomplissement.

— Je vais chercher une voiture, dit Henri. Sois prête dans une heure.

Il sortit en coup de vent, comme il était entré.

Marie-Anna monta dans sa chambre en murmurant :

— Ce n'est pas fini de souffrir !

C'était bien vrai. Elle ne pouvait douter que Jacques la rechercherait, longuement, patiemment, et si éloignée ou cachée qu'elle puisse être, il était probable qu'il la retrouverait. Et alors ? Elle fut un instant immobile, le regard rendu fixe par l'intensité du désordre de ses réflexions. Elle s'assit devant son bureau, traça quelques lignes qu'elle mit sous enveloppe cachetée. Quand ce fut fait, elle essuya des larmes qui avaient glissé sur ses joues et dit avec tristesse :

— Mon pauvre Jacques ! Après cela ce sera bien fini !

Madame Carlier leva les bras au ciel quand elle apprit l'arrivée de Villodin aux Piles. Elle trembla en pensant à la blessure encore ouverte dans le cœur de Marie-Anna et appréhenda de nouvelles révoltes, de nouveaux déchirements pour garder son enfant auprès d'elle, la disputer à ce fou amoureux qui voulait l'emporter au-delà de l'océan.

Lorsque sa surprise fut dissipée et que la gravité du moment lui eut rappelé l'urgence d'une décision, madame Carlier prononça :

— Henri a raison, ma fille. Va à Shawinigan et quand monsieur de Villodin se présentera ici, c'est moi qui le recevrai et lui parlerai. S'il ne quitte pas le Canada après m'avoir entendue, c'est qu'il est un homme mauvais et inintelligent, ce que je ne crois pas.

Marie-Anna lui tendit l'enveloppe sur laquelle le nom de Villodin était écrit.

— Veuillez lui faire parvenir cette lettre, dit-elle. Je crois qu'elle suffira à l'éloigner.

Henri entra.

Ils montèrent tous deux dans un cabriolet de campagne dont la capote de cuir était relevée. Après avoir fait un détour par un chemin creux au pied de la Haute-Pile pour éviter l'Hôtel-des-Chutes et la traversée de la place de l'église, ils sortirent du village et furent dans la campagne.

Vers midi, ils arrivèrent à Shawinigan-Falls où Marie-Anna retrouva Jeannette et une amie de celle-ci, Rose Bertelin qui l'accueillit chez elle et la combla d'amabilités.

Henri passa la journée entière auprès de Marie-Anna. Avant le couchant, ils allèrent se promener dans les sentiers avoisinants les chutes. Pour la première fois depuis bien des mois Henri goûta le bonheur de la voir seule, près de lui. Il chassa de sa mémoire le souvenir des souffrances qu'il avait endurées pour l'amour d'elle et ne se soucia plus que d'être heureux en faisant partager sa félicité à l'adorable jeune fille qu'il croyait bien avoir conquise. Il parla de leur vieille amitié d'enfance, esquissa des projets d'avenir, s'enivrant inconsciemment de sa propre joie sans remarquer que Marie-Anna ne répondait souvent que du bout des lèvres ou avec un enthousiasme forcé qui sonnait faux, sans s'apercevoir enfin qu'elle était triste, abominablement triste. Oh, le sacrifice ! L'horrible comédie intime déroulait ses phases ; la pauvre enfant faisait des efforts surhumains pour remplir son rôle de promise aimante et sincère et chaque acquiescement qu'elle prononçait contre la vérité de son cœur la brûlait aux lèvres comme un tourmenteur impitoyable et sourd.

— Tu m'as donc pardonné, Marie-Anna, de t'avoir fait de la peine un jour ? demanda-t-il avec douceur.

— Ne parlons pas de ce qui passe, répondit-elle. Qu'importent les regrets puisqu'on ne vit qu'une fois sur terre. Je t'ai rappelé, Henri parce que ton amitié me manquait, j'étais seule, malheureuse et souffrante ; j'avais besoin de sentir près de moi quelqu'un qui m'aime et je t'ai écrit. Ne me quitte plus, Henri !

« Ne me quitte plus ! » Oh que ce cri eût été touchant s'il avait été sincère ! Henri le prit comme tel et fut heureux. Hélas, si le pauvre garçon avait pu lire dans la pensée de Marie-Anna, il eût été sans doute, quelque peu refroidi. « Ne me quitte plus » cela signifiait : « Je ne dois plus aimer Jacques, mais si je le revois, s'il me parle, je ne réponds pas de moi ! Il y a trop longtemps que je lutte ! Je suis à bout de forces... Ne me quitte plus, Henri ! »

— Que tu es bonne, Marie-Anna, reprit-il de sa voix grave. Tu n'as été cruelle envers moi que pour me faire mieux goûter tout ce qu'il y a de délicieux dans ta tendresse. Je ne t'en veux pas à présent, mais

je t'en prie, ne recommence plus ! finit-il en souriant tristement, car cette fois... je ne reviendrais jamais...

Marie-Anna tressaillit.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire ! avoua-t-elle véritablement surprise.

— Écoute, Marie-Anna, fit Henri à mi voix, avec l'accent des confidences lourdes ; pardonne-moi de te rappeler une heure sombre de l'hiver passé... Quand je t'eus quittée pour la dernière fois, j'étais fou ! Je ne sais ce qui se passa en moi, mais je souffris tant que la mort m'apparut comme une délivrance ! Je me précipitai vers elle, comme vers la fin d'une torture ! J'étais dans un tel état d'inconscience que j'allai me jeter tête baissée sous un engin stationnant près de la gare des Piles. J'avais cru que cet engin était en marche et qu'il allait m'écraser ! J'en fus quitte pour une profonde blessure à la tête dont mon père me guérit... Comprends-tu, Marie-Anna, pourquoi je te dis de ne plus recommencer ?

Marie-Anna en fut secouée de terreur. Elle savait qu'il disait vrai ; Henri ne mentait jamais. D'ailleurs le bruit de cet accident était arrivé jusqu'à elle sans que personne parlât d'une tentative de suicide. C'était bien sa vie qu'il lui avait donnée à jamais. C'était aussi évident que s'il avait crié :

— Le jour où tu ne m'aimeras plus, j'aurai cessé de vivre !

Hélas, s'il avait vu clair, le pauvre jeune homme, il fut tombé foudroyé !

Mais les illusions le sauvaient.

Marie-Anna fut vivement troublée par cette passion sans partage. La comédie n'était plus seulement fatigante, mais encore, elle menaçait de tourner au tragique.

— Tu me fais de la peine, Henri, dit-elle avec bonté. Parlons d'autres choses. Les hivers se suivent et ne se ressemblent pas.

Ils revinrent chez Rose Bertelin en bavardant comme deux bons camarades qui se voient à toute heure et ont malgré cela toujours quelque chose à se dire.

Dans la soirée il la quitta.

— Pour quelques jours seulement, lui dit-il. Je me rends à Lévis auprès de mon père.

Marie-Anna dut montrer du regret de le voir partir. Il ne fut pas sans le remarquer ; enhardi, il approcha ses lèvres de son oreille et dit tout bas, affectueusement :

— À bientôt, ma chère fiancée.

Elle le regarda, souriante et répondit sur le même ton :

— À bientôt, Henri,

Madame Carlier restée seule à Saint-Jacques-des-Grandes-Piles, comptait sur la visite de Villodin pour l'éloigner définitivement du Canada et délivrer Marie-Anna de l'obsession de ses poursuites. Elle avait bien mûri tout ce qu'elle devait lui dire, ce qu'il y avait d'insensé dans l'union de deux familles séparées par les mers, sa douleur de voir Marie-Anna partir à l'étranger, l'impossibilité de quitter elle-même sa chère province, ses vieux ans qui avaient besoin d'être égayés et soutenus par une tendresse toujours proche, et d'autres arguments très persuasifs.

Elle n'eut pas l'avantage de faire servir son éloquence ;

Jacques de Villodin ne vint pas.

Lorsqu'il sortit de sa chambre vers neuf heures du matin, il se heurta à la tenancière de l'hôtel qui lui fit entendre que lorsque les locataires arrachent les serrures, fendent les boiseries et brisent les fauteuils, ils doivent payer les dégâts. Villodin sortit une jolie bourse décorée d'un fermoir en pierre d'or du Caucase et tirant un gros billet le remit entre les mains de la femme.

— Voilà de quoi faire poser une serrure neuve et réparer votre fauteuil ; dit-il. La différence paiera votre discrétion. Ne dites mot à personne de ce que vous avez vu ou entendu ici hier soir.

La femme tourna et retourna le billet, les yeux agrandis, n'osant croire à tant de largesse pour si peu de dommage. Enfin se confondant en obséquiosités, elle déclara qu'au même prix, « monsieur pourrait détériorer des serrures à l'avenir tant que le cœur lui en dirait ».

Sur ces derniers mots, un garçonnet entra et demanda « mossieu Villodin ».

— C'est moi, mon ami ; dit Jacques. Que me veux-tu ?

Le jeune messager de madame Carlier resta un moment interdit en face de ce monsieur à l'air si sévère. Il lui remit la lettre de Marie-Anna et s'enfuit en courant sans attendre une nouvelle question.

Jacques déchira l'enveloppe et lut :

> « Monsieur,
>
> J'ai le regret de vous écrire aujourd'hui pour la dernière fois. Je quitte les Grandes-Piles et n'y reviendrai pas avant votre départ du Canada.

M.-A. »

Il eut un long soupir et ses sourcils se froncèrent nerveusement sous l'influence d'un choc pénible et d'un commencement de colère. Il froissa le papier, mâchonna quelques paroles puis sourit.

— Allons donc ! se dit-il. Marie-Anna elle-même ne me ferait pas croire que c'est elle qui a écrit cette lettre ; c'est sa mère ou ce médecin du diable. Et ce sont eux qui l'éloignent de moi... ma Mia-Na !

Il eût pleuré si sa nervosité ne l'eût emporté sur sa douleur. Mais tout son être était depuis la veille soumis à une telle exaspération que ses yeux restaient secs sans autre expression que de la férocité. C'était moins l'amour de Marie-Anna que la haine d'Henri Chesnaye qui le gouvernait désormais. Il avait le cœur ulcéré de jalousie ; les sentiments les plus violents s'y mêlaient dans une confusion indescriptible. Oh ce rival détesté ! S'il avait pu l'amener sur le terrain, battre son fer, lui traverser la gorge de part en part, il l'eût fait avec la joie amère du désespoir et de la vengeance ! Mais on ne se bat pas au Canada. Henri le lui avait dit assez narquoisement : « Si vous me tuez, vous aurez un jour quelques millions d'années d'enfer pour ce joli cartel et j'en aurai autant, moi, pour l'avoir accepté. »

— Qu'importe ! se disait-il avec son éternelle obstination de Normand têtu. Puisqu'il faut employer les grands moyens je lui mettrai une arme dans les mains et il faudra bien qu'il défende sa vie.

Faisant appel à toute sa présence d'esprit il avisa aux moyens de retrouver Marie-Anna, car il pensait avec raison que le jour où il reverrait la jeune fille il se reverrait lui-même en face de son rival.

Il se proposa un instant, de faire une visite à madame

Carlier, croyant que la veuve serait touchée par son malheur, mais il se rappela la lettre de Marie-Anna reçue le matin et lui déclarant qu'elle ne reviendrait pas aux Piles tant qu'il resterait au Canada. Se refusant à croire Marie-Anna l'auteur de ce congé brutal, il persista à supposer que cette lettre était l'œuvre de madame Carlier et que par conséquent toute tentative auprès d'elle serait perdue.

Là lui apparut la nécessité de quitter les Grandes-Piles. Dans un village où tout le monde se connaît, voisine et se jalouse, la présence d'un étranger soulève ordinairement des suppositions malveillantes.

La scène violente de la veille entre Villodin et Henri Chesnaye, le vacarme de la fuite de ce dernier pouvaient avoir transpiré au dehors, fait naître des commérages et désigner les acteurs de cette scène à une surveillance secrète comme tapageurs nocturnes.

Villodin partit pour Québec.

Il retint une chambre rue Saint-Jean, non loin de l'endroit où Henri Chesnaye avait habité l'année précédente. Il songea qu'en observant chaque jour le mouvement de la rue, il verrait peut-être passer son rival, pourrait le suivre à la piste et provoquer une deuxième rencontre.

Le hasard, si hasard il y a, fait parfois des choses extraordinaires. Le surlendemain de son arrivée à Québec Jacques savait où Marie-Anna s'était enfuie.

En parcourant un journal, il lut ces lignes sous la rubrique des « Choses mondaines » : « Mesdemoiselles Jeannette Manceau et Marie-Anna Carlier, des Grandes-Piles, sont en promenade chez leur amie mademoiselle Rose B. à Shawinigan-Falls. »

Jacques poussa un cri de triomphe. Son amour se raviva à la pensée que Marie-Anna l'aimait toujours, qu'elle voulait le retenir au Canada en dépit de toutes les apparences contraires, qu'elle ne cédait aux influences de sa mère et d'Henri Chesnaye que pour mieux défendre la cause de son bien-aimé Jacques, enfin qu'elle l'aimait, encore et qu'elle agissait de manière à le lui faire savoir.

— Car enfin, se disait-il, si Marie-Anna me fuyait réellement, si elle se cachait de moi, ferait-elle annoncer son déplacement dans un journal que tout le monde lit ?

L'hypothèse était admissible, mais il en était une autre bien plus vraisemblable à laquelle l'amoureux transporté ne songea pas. Cette amie, Rose B. près de qui Marie-Anna s'était réfugiée, ne soupçonnant pas le drame qui se jouait autour de son hôte avait dû penser lui être agréable en informant le journal et ne l'avait pas prévenue pour jouir de sa surprise. Là était la véritable solution. Marie-Anna ignorait encore l'annonce de ce journal qui déchirait les voiles de sa retraite.

Le cœur gonflé par un renouveau d'amour, Jacques ne voulut voir là, qu'une déclaration de fidélité de Marie-Anna, un encouragement tacite, comme si la jeune fille lui eût dit elle-même :

— Patience, nous vaincrons !

Victime inconsciente de sa méprise, Villodin aima Marie-Anna dans cet instant plus qu'il ne l'avait jamais aimée, reconnaissant que c'était pour l'amour de lui qu'elle endurait mille tourments, – en quoi d'ailleurs, il ne se trompait guère – se rapprochant d'avoir douté d'elle. Il sentit sa haine pour Henri Chesnaye diminuer d'ardeur tandis que son amour reprenait des forces. Il le considérait maintenant comme un rival peu dangereux qui croit une femme dans son camp alors qu'elle est secrètement dévouée aux intérêts du camp opposé.

— Je savais bien que cette lettre de congé ne pouvait être de Marie-Anna ! s'écria-t-il. Nous sommes les plus forts et le tour est bien joué !

Se fiant aveuglement à sa croyance erronée, il se jura qu'aucun obstacle ne le découragerait à l'avenir, Marie-Anna le secondant au milieu du camp ennemi.

Il eut l'occasion de tenir immédiatement ce serment. Une difficulté se présenta : il fallait rejoindre Marie-Anna mais sans que l'entourage de la jeune fille le remarquât car cette fois madame Carlier éloignerait sa fille dans un lieu plus secret, dans quelque couvent, peut-être, où elle serait surveillée, désormais incapable de correspondre avec le dehors et de recevoir des correspondances.

Jacques chercha d'abord dans sa mémoire qui pouvait être cette demoiselle Rose B. mentionnée par le journal de Québec. L'initiale était discrète ; il ne trouva pas.

Il conçut un plan de conduite et chercha des déguisements. Aucun ne lui répugnait. Il ne s'agissait que de choisir le plus favorable. En quête de suggestions il alla en différents endroits de Québec s'informer de ce qu'était Shawinigan à cette époque. Il apprit, entr'autres renseignements qu'on travaillait au percement d'un tunnel à proximité de la cataracte et que la Compagnie d'entreprises générales qui avait le contrat demandait des hommes.

Le projet de Villodin prit une forme bien arrêtée.

Il entra dans un magasin de hardes faites, acheta des vêtements d'étoffe rude puis revint chez lui en toute hâte. Il coupa ses cheveux qu'il portait assez longs d'ordinaire fit tomber sa fine moustache brune et changea ses habits de voyageur pour ses nouveaux vêtements d'ouvrier. Quand il eut terminé toutes ces transformations, il posa devant une glace et s'examina sans complaisance.

— Ciel, que je suis laid ! s'exclama-t-il. Je ne me reconnais pas moi-même !

Et un moment après :

— Si Gilbert me voyait !

Il éclata de rire.

Ah oui ! si Gilbert l'avait vu, il aurait pu lui rappeler ce qu'il lui disait un jour :

— Ta passion deviendra une maladie incurable !

Le village de Shawinigan-Falls présentait à cette époque l'aspect d'une petite cité manufacturière en pleine fièvre d'industrie et d'activité. Dans ce coin charmant, des Laurentides où ne s'entend guère, en d'autre temps que le mugissement de la cataracte, l'homme apportait le bruit du travail et du progrès. De l'aube au coucher du soleil, l'air retentissait des coups de masses des forgerons, du halètement strident des grues à vapeur, du cri des charretiers excitant leurs chevaux et poussant de l'épaule de lourds tombereaux de terre. Des ouvriers chantaient au soleil, dans les échafaudages et rythmaient des refrains à la cadence des marteaux. À côté de ce vivant tintamarre, la cataracte grondait.

Le soir, les ouvriers se dispersaient par les rues. Des hommes de toutes langues composaient les équipes. On remarquait un grand nombre d'italiens reconnaissables à leur démarche nonchalante et à une certaine recherche de couleurs voyantes dans le costume ; des Belges avec leurs cheveux taillés en brosse, des Français exubérants étirant entre leurs doigts la fine barbiche qui est dans leur pays le plus bel ornement du menton.

Les travaux n'étaient commencés que depuis quelques semaines et la compagnie renforçait sans cesse les équipes. Les engagements se contractaient dans le bureau de l'ingénieur en chef, maisonnette élevée provisoirement à l'entrée du chantier extérieur.

Un matin, un jeune homme se présenta et offrit ses services comme surveillant. L'ingénieur, qui le reçut leva vers lui un regard scrutateur et parut satisfait de son rapide examen.

— Parlez-vous l'anglais ? demanda-t-il.

— Je parle cinq langues, répondit le jeune homme ; le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol et l'esperanto.

— Les trois premières suffiront, fit l'ingénieur en souriant. Nous n'avons ici qu'un Espagnol qui, comme vous est polyglotte, quant à l'esperanto, c'est une plante rare qui ne pousse pas à Shawinigan... Votre nom, monsieur ?

— Jean, Villon, français, 24 ans.

— Quel salaire demandez-vous ?

— Le salaire ordinaire des surveillants, répondit le jeune homme avec une sorte de bonhomie distraite.

— Alors 75 piastres par mois. Ça vous va ?

— Ça me va !

L'ingénieur lui tendit une plume et une feuille d'engagement à remplir.

— Un instant ! fit le jeune homme avec une pointe de vivacité involontaire. À quelle heure, chaque soir, finit ma surveillance ?

— À la tombée de la nuit, répondit l'ingénieur ; c'est-à-dire à 6 heures et demie durant tout ce mois. À 6 heures précises le mois prochain.

Sa feuille d'engagement remplie, Jacques de Villodin métamorphosé en Jean Villon se fit conduire sur le chantier. Un contremaître l'instruisit des travaux et se déclara obligeamment à sa disposition pour tous les renseignements concernant les hommes. Après avoir fait le tour des chantiers et visité le souterrain, le contremaître le laissa seul.

Jean Villon commença son service, en murmurant :

— Pour qu'Henri Chesnaye et consorts me découvrent à Shawinigan avec ma tête rasée, mes vêtements de débardeur et mon nouvel état civil, il faudrait que le diable les aide !

Cette première journée lui parut longue. Au coucher du soleil, il fut libre. Il prit à la hâte quelque nourriture puis enfonçant les mains dans les vastes poches de son pantalon rayé, il se mit à errer par les rues du village.

Jacques connaissait vaguement Shawinigan. Il y était passé avec Gilbert Sansonnet l'année précédente, quelques jours avant de rencontrer Marie-Anna sur le chemin de La Tuque. Mais il n'avait gardé que le souvenir de la cataracte qui l'avait émerveillé par sa beauté sauvage et son impétuosité.

Le bourg l'avait peu intéressé. D'ailleurs, Shawinigan n'était alors qu'un village insignifiant, une bourgade de quelques centaines d'âmes. L'église, en partie souterraine n'était pas encore construite.

Depuis quelques mois, cette bourgade prenait de l'extension. Villodin découvrit des rues nouvelles bordées de villas et de jardins. Cette découverte le contraria, car ses recherches devenaient de ce fait plus difficiles et plus longues.

Sa première exploration ne lui servit qu'en manière de reconnaissance des lieux. Il ne rencontra ni Marie-Anna, ni Jeannette, ni Henri Chesnaye. Ce dernier, du reste, était absent de Shawinigan.

Vers dix heures, exténué par cette journée de voyage, de travail et de marche, Jacques s'installa dans une modeste chambre à proximité de la gare.

Chapitre XX

Villodin put à loisir admirer la cataracte de Shawinigan. Dans l'état de surexcitation nerveuse où il vivait constamment, il éprouvait un soulagement étrange à écouter le bruit des eaux bondissantes sur les roches. Ce désordre des éléments était en harmonie avec le chaos de sa propre nature ; il produisait un apaisement sur ses nerfs en offrant à ses yeux le spectacle d'une grande violence déchaînée. Jacques songeait aussi, non sans une certaine amertume à l'infinie petitesse de l'homme, à l'inanité de ses colères, à la fragilité de ses œuvres devant les œuvres de Dieu. Dans la création, l'homme est une fourmi qui travaille durant des heures à soulever un brin de paille et qui meurt épuisée de l'effort après avoir vu le brin de paille emporté par le vent ; le dernier cri est un blasphème ou une plainte et voilà toute une vie.

Jacques songeait à cela et le fond méditatif qui était en lui s'éveillait devant la merveille canadienne auprès de laquelle il passait ses journées.

Sur le chantier du tunnel, Jacques revit le contremaître qui l'avait accompagné lors de son entrée à la compagnie. Travaillant ensemble sur le chantier extérieur ils se rencontraient à chaque instant ; la sympathie se communiqua vite entre eux. Le contremaître était un homme assez cultivé malgré sa condition pauvre ; il parlait le français et l'anglais couramment comme presque tous les Canadiens et avait pris au cours de plusieurs voyages dans les deux Amérique des connaissances étendues dont son langage se ressentait.

Pendant l'heure de repos qu'ils prenaient au milieu de la journée les deux hommes restaient ensemble volontiers, causant de voyages et d'aventures. Quelquefois, ils s'en allaient au bord de la cataracte et s'asseyaient à l'ombre de quelques érables, les pieds pendants au-dessus du gouffre.

— Avez-vous remarqué, Villon, lui dit-il un jour, ce contraste qui existe entre le mouvement vertigineux des chutes et l'air endormi du fleuve quelques verges plus haut ? De cette place où nous sommes, j'ai vu périr un homme de la mort la plus sûre, la plus lente, la plus effroyable qu'on puisse imaginer. Il conduisait un canot et se trouvait en face de l'entrée du chantier quand nos hommes l'aperçurent. Déjà, le courant l'entraînait visiblement ; il ramait avec effort. On lui cria de ne pas aller plus loin ; trop tard ! il était épris par le courant. Il appela, implora désespérément mais ses cris ne servirent qu'à attirer une foule plus nombreuse pour le voir mourir. Nous distinguions sur son visage les contractions de l'épouvante ; nous croyions ressentir dans nos muscles chacun de ses efforts pour remonter le courant. Le canot descendait toujours. Jamais je n'oublierai un pareil spectacle ! toute cette foule hurlante, impuissante à secourir ce malheureux le vit avancer vers la mort ; des femmes perdirent connaissance. Jusqu'au dernier moment il rama en désespéré ne quittant la vie qu'après une lutte inutile et acharnée qui dura près d'une heure. Il y eut un immense cri sur la rive ; le canot piqua et tout disparut !

Jacques fut fortement impressionné par ce récit.

— N'y avait-il aucun moyen de le sauver ? demanda-t-il.

— Que voulez-vous que des hommes fassent contre une pareille force ? répondit le contremaître. Vous pourriez en mettre cinq cents contre elle ; sa gueule les mangerait tous.

— Je ne voudrais pas être témoin d'un tel supplice, fit Jacques. Je crois que j'en deviendrais fou !

Le soir venu, il se remit à la recherche de Marie-Anna ; ce furent encore de longues promenades par les rues de Shawinigan, des poses prolongées devant certaines villas dont l'éclairage laissait supposer des réceptions. Il dut recommencer le lendemain et les jours suivants sans rien découvrir. Mais il ne se découragea pas ; l'amour enseigne la patience à qui l'ignore ; Jacques en eût donné aux anges depuis qu'il avait entrepris de retrouver Marie-Anna. Loin de le rebuter, l'insuccès avivait son désir. Depuis le jour où la fameuse annonce du journal lui avait fait croire que Marie-Anna cherchait malgré tout à le retenir au Canada, il ne vivait que dans l'attente de la revoir, confiant en sa bonne étoile et se répétant sans cesse que la jeune fille trouverait bien un moyen de lui parler quand elle connaîtrait sa présence à Shawinigan. Aussi laissait-il passer le temps sans trop souffrir, chaque jour un peu plus amoureux de Marie-Anna, un peu moins jaloux d'Henri Chesnaye.

Pourtant il se lassa d'attendre en vain et de prendre racine à tous les coins de rue. Il pensait tenter de nouvelles recherches en plein jour quand un soir, vers neuf heures, il aperçut enfin Marie-Anna. Elle était accompagnée de Jeannette et de William. Ils revenaient tous trois d'une promenade au bord du Saint-Maurice et montaient la rue vers l'église.

Méconnaissable avec sa tête rasée et ses vêtements d'homme d'équipe, Villodin put suivre le petit groupe et l'approcher d'assez près sans crainte d'être reconnu. Le cœur lui battit quand il entendit la voix de Marie-Anna ; il ne put distinguer ses paroles. Il s'enivra seulement le regard de sa taille svelte et de sa démarche élégante. L'imagination, surchauffée par une longue privation lui rendit encore une image fidèle de cette beauté admirable de jeune fille avec ses grands yeux noirs si tendres, sa chevelure de déesse grecque et quand la musique de sa voix vint frapper son oreille, il se rappela le jour béni de l'année précédente quand Marie-Anna et lui s'étaient fait mutuellement l'aveu de leur amour.

William et Jeannette quittèrent leur amie devant la maison de Rose Bertelin. Ils redescendirent la rue en croisant Jacques qui par prudence, marchait en traînant la jambe. Villodin essaya vainement d'attirer l'attention de Marie-Anna sans être remarqué de William et de Jeannette mais ceux-ci ne quittèrent le perron qu'au moment où la porte se refermait.

Jacques nota le lieu et le numéro de la rue puis se mit sur la piste de Jeannette pensant que l'adresse de cette dernière pourrait lui être utile.

À quelles singulières besognes entraîne l'amour parfois ! Si l'on avait dit un jour au vicomte de Villodin qu'il espionnerait les faits et gestes de deux jeunes filles pour satisfaire une curiosité, il eût haussé les épaules sans daigner se fâcher. Pour les besoins de sa cause, l'amour se fait lâche et fripon ; quand il a fait une victime il la charge de ces jolis attributs et cela si naturellement que la malheureuse victime ne s'aperçoit pas même qu'elle est affligée de nouveaux défauts.

Sans vergogne, Jacques de Villodin suivait William et Jeannette. La jeune fille entra dans une maison de bourgeoise apparence et Jacques, indécis regarda William s'éloigner :

— À quoi bon suivre celui-là ? pensait-il.

Un instant après, il murmura en suivant toujours William des yeux :

— C'est dommage, vraiment, que ce ne soit pas plutôt monsieur Chesnaye. Pour quelques millions d'années d'enfer, comme il dit, je m'offrirais le plaisir de refaire un brin de causerie avec lui !

Ce soir-là, Marie-Anna se sentit très lasse. Bientôt sous les rideaux blancs qui abritaient son repos, le sommeil la gagna ; elle ferma les yeux et s'abandonna aux rêves. Plongée d'abord dans une inconsciente somnolence, elle entendit un sifflement léger et mélodieux. C'était l'air du Roi et de la Bergère, la romance des jours heureux de Saint-Jacques-des-Piles ; c'était le passé si doux qui chantait dans son cœur ; c'était l'amour qui berçait son sommeil.

En bas, sous la fenêtre Jacques servait à sa belle endormie, une première sérénade ; mais la fenêtre ne s'ouvrit pas...

Chapitre XXI

Il y avait réception chez Rose Bertelin ; c'était une fête d'adieu ; Marie-Anna rentrait à Saint-Jacques-des-Piles le lendemain soir.

Le salon était brillamment éclairé. Quelques jeunes gens s'étaient réunis autour de Rose pour égayer cette dernière soirée. Dans un coin du salon, Marie-Anna était assise souriante à la pensée de revoir bientôt sa mère. Accoudé familièrement sur le dossier de son fauteuil, Henri Chesnaye lui parlait.

Ils formaient là tous deux un groupe attendrissant. L'absence d'Henri avait été beaucoup plus longue qu'il n'avait pu le prévoir en quittant sa fiancée le jour de l'arrivée à Shawinigan. En la retrouvant ce soir-là, tranquille, affectueuse et toujours admirablement belle, il la regardait avec amour et se sentait le plus heureux des hommes.

Henri devait passer la nuit à Shawinigan et reconduire Marie-Anna aux Piles dans la soirée du lendemain.

— Pourquoi es-tu resté si longtemps sans m'écrire ? lui demanda-t-elle.

— J'ai été retenu par mon père, répondit Henri. Nous avons couru la province pour chercher le lieu où je dois m'établir. Je suis rompu de voyages.

— Ton choix est-il fixé ?

— Non, pas définitivement. C'est à croire que les épidémies de bonne santé sont rares ici ; il y a des médecins partout !

Marie-Anna sourit à cette saillie. Autour d'une table voisine, on menait grand tapage : Rose Bertelin « tirait les cartes » et prédisait l'avenir à William et à Jeannette. La jeune fille riait comme une petite folle en entendant parler de son mariage qui, paraît-il, était prochain, d'un voyage à l'étranger, d'une fortune brillante et de toutes sortes de choses plus belles les unes que les autres.

— À moi tout le bonheur ! s'exclamait-elle. Il n'en restera plus !

— Attendez ! fit Rose.

Jeannette se pencha, intéressée. Rose posa son doigt sur un pique placé d'une certaine façon :

— Mauvais augure dit-elle très sérieuse. C'est un accident...

Jeannette fit une petite moue comique.

— Un accident sans suites graves, reprit la cartomancienne.

— Alors n'en parlons plus ! fit Jeannette. À ton tour, Marie-Anna.

Marie-Anna, souriante, vint prendre place auprès de Rose qui battit les cartes :

— Coupez, dit-elle. Non... de la main gauche vers le cœur... Très bien !

Après une seconde d'examen elle prononça :

— Vous allez faire un voyage.

— Oh, mais c'est trop facile ! interrompit Jeannette. Tu sais qu'elle part demain pour les Piles !

— Ce n'est pas moi qui parle, répondit sentencieusement Rose Bertelin. Ce sont les cartes.

Elle continua :

— Un mariage...

— J'en étais sûre ! fit Jeannette incorrigible.

Rose regarda Marie-Anna qui souriait d'incrédulité et lui dit un peu plus bas :

— Un grand danger vous menace ! Il rôde autour de vous, autour de quelqu'un à qui vous êtes chère...

Marie-Anna souriait toujours.

— Il y a un accident terrible ! reprit Rose qui semblait lire sur les cartes comme dans un livre. C'est désolant, continua-t-elle, vous avez les plus mauvaises cartes du jeu !

— Quand je le disais ! s'écria Jeannette ; quand je le disais que tout le bonheur était pour moi !

Marie-Anna leva les yeux vers Henri qui, penché sur son épaule, semblait nerveux. Ce genre de divertissement le rendait maussade.

Rose continuait :

— Je vois un accident, une maladie, du sang, un gros chagrin...

— Du sang ? fit Marie-Anna qui n'avait pas encore interrompu la sombre prophétesse.

Marie-Anna n'était pas superstitieuse ; elle n'avait qu'une foi profonde, celle de sa religion. Mais en dépit de son incrédulité à toutes les sornettes dangereuses de la cartomancie, elle ne put se défendre d'une certaine émotion en écoutant les prédictions sinistres de Rose Bertelin.

Les coïncidences du hasard des cartes la ramenèrent au souvenir de Jacques. Elle eut le cœur étreint par le pressentiment d'un retour à l'ancienne vie de tourments, à ses luttes épuisantes avec son premier amour toujours vivace et par-dessus tout, cette menace perpétuellement suspendue au-dessus de sa tête ; la rivalité terrible entre Villodin et Henri Chesnaye.

Et pourtant il fallait partir. Marie-Anna était depuis quinze jours l'hôte de Rose Bertelin. Les convenances l'obligeaient à ne pas faire durer cette hospitalité. Elle avait elle-même exprimé le désir de revoir sa mère et de rentrer aux Piles.

Rose remarqua l'émotion que trahissait la pâleur de la jeune fille et comprit qu'elle venait de commettre une maladresse. Elle voulut s'excuser et dit avec un empressement aimable :

— Ne croyez pas un mot de tout ce que je vous ai dit. Les cartes sont souvent menteuses, ce n'est là qu'une façon de passer le temps.

À peine avait-elle dit ces mots que Marie-Anna se leva précipitamment, marcha vers la fenêtre et l'ouvrit. Il y eut de la stupeur dans le salon. Rose et Henri furent auprès de la jeune fille :

— Qu'as-tu, Marie-Anna ? demanda-t-il d'une voix inquiète en lui prenant la main.

— Ce n'est rien ! répondit-elle faiblement en essuyant une sueur froide qui mouillait son front. J'étouffe... J'ai besoin d'un peu d'air.

Elle resta quelques minutes accoudée à l'appui de la fenêtre, aspirant librement l'air frais de la nuit. Soudain elle distingua un bruit de pas et ses yeux se fixèrent au milieu des ténèbres sur l'ombre mouvante d'un homme qui semblait la regarder. L'ombre approcha. Marie-Anna referma vivement la fenêtre, en disant à Henri, surpris, qu'elle ne voulait pas exposer le salon de Rose à la curiosité inconvenante des passants.

Elle revint s'asseoir à la table. Rose lui tendit un verre d'eau sucrée additionné de quelques gouttes de cognac, Marie-Anna trempa ses lèvres et dit en essayant de sourire :

— C'est fini ! ...

Les cartes fatidiques avaient disparu ; la conversation reprit un peu forcée. William proposa une promenade en canot sur le Saint-Maurice, pour le lendemain matin, affirmant que le ciel était tout constellé d'étoiles et que la journée serait très belle.

Un violent coup de sonnette retentit. Une servante entra au salon et présenta une dépêche à Rose.

— C'est pour vous, monsieur Chesnaye, dit celle-ci.

Henri prit le télégramme et lut. Son visage refléta aussitôt une profonde déception.

— Mon père m'appelle par le premier train, fit-il. Il faut que je sois à Lévis demain matin... Je ne pourrai t'accompagner aux Piles, Marie-Anna !

Elle s'était levée, toute pâle.

— Tu pars... ce soir ? bégaya-t-elle, tremblante.

Henri considéra la dépêche de son père et parut en proie à une cruelle indécision.

— Jeannette et moi vous accompagnerons puisque Henri ne peut rester, dit William à Marie-Anna.

Elle n'eut pas l'air d'entendre et fixa étrangement Henri qui endossait son pardessus. Comme il s'apprêtait à lui faire ses adieux, elle lui dit tout bas, de plus en plus agitée :

— Ne pars pas ce soir, Henri ! Reste ! ...

— Je ne puis, répondit-il en la regardant avec inquiétude. C'est mon père qui le veut. Retarde ton départ, Marie-Anna, si tu te sens souffrante et écris-moi demain matin à Lévis.

Quand il fut parti, elle fondit en larmes. Les jeunes gens l'entourèrent et la conduisirent à sa chambre.

Seule, elle tomba en prière et sanglota :

— Mon Dieu, ayez pitié d'eux !

Chapitre XXII

Henri ne chercha plus à contenir l'émotion qu'il avait éprouvée au moment où Marie-Anna, indisposée, échappait, un peu tard, aux prédictions maladroites de Rose Bertelin.

— Il se passe quelque chose ! ... se dit-il. Marie-Anna n'est pas nerveuse. Il est impossible qu'une « bonne aventure » l'ait bouleversée pareillement... Elle craint peut-être de retrouver « l'autre » aux Piles...

Henri regretta de n'avoir pas questionné Marie-Anna au sujet de Villodin. Peut-être savait-elle quelque chose, peut-être avait-elle appris son départ car si grands qu'aient été son amour et sa jalousie, ce rival acharné avait pu se lasser d'aimer et de poursuivre une jeune fille qui le fuyait depuis plusieurs semaines.

Ayant évité, par une délicatesse fort louable d'interroger sa fiancée sur ce point, Henri, demeurait dans l'ignorance de l'état d'esprit de Marie-Anna et cette ignorance à-présent l'obsédait.

Il arriva au milieu des terrains vagues qui environnent la gare de Shawinigan. La nuit était épaisse malgré le ciel étoilé. Une cloche tinta au loin.

— Dix heures et demie, murmura le jeune homme. J'ai encore dix minutes.

Tourmenté secrètement, il s'arrêta, sur le point de rebrousser chemin. Cependant, il pensa que son père devait avoir des raisons pressantes pour le mander par télégramme.

Il continua d'avancer, la présence de William et de Jeannette auprès de sa fiancée le rassurait un peu. Soucieux malgré tout, monologuant, les yeux sur le sol, il se heurta soudain à un homme qui le repoussa violemment et vint se poser devant lui, les bras croisés, sans dire une parole.

Henri fit un bond en arrière. En pleine nuit, à cinq cents pieds de toute habitation, il n'y avait pas à hésiter. Lestement, il sortit un revolver de sa poche et braqua le canon de Parme sur la poitrine de l'inconnu en criant :

— Place !

— Là, là ! Doucement, monsieur Chesnaye ! répondit tranquillement une voix gouailleuse.

Est-ce ainsi qu'on traite des anciennes connaissances ?

Henri fut stupéfait. Il venait de reconnaître Villodin ; l'arme faillit lui échapper des mains. Plus décontenancé qu'effrayé par cette rencontre, il se tint fermement sur la défensive. L'épaisseur des ténèbres ne lui permit pas de remarquer le déguisement de son ennemi. Le son de la voix, seul, le lui avait révélé.

— Que me voulez-vous ? fit-il l'arme encore au poing.

— Reprendre la conversation où nous l'avons laissée, fit Villodin en reculant de quelques pas. Vous êtes armé, à ce qu'il me semble. Enfin, nous allons donc nous entendre...

À peine ces mots étaient-ils dits qu'Henri envoya son arme à toute volée dans les champs.

— À présent, dit-il en croisant les bras, la tête haute, vous pouvez m'assassiner à votre aise, monsieur l'homme d'honneur ! ...

Villodin revint sur lui, les poings serrés, furieux devant cet ennemi désarmé :

— Pourquoi me l'as-tu prise ? gronda-t-il d'une voix terrible. Pourquoi, pourquoi ? Elle ne t'aime pas, elle ne t'a jamais aimé ! ... Réponds ! Mais réponds donc ! rugit sourdement Villodin prêt à lui sauter à la gorge.

— C'est maintenant une querelle de charretiers que vous voulez, monsieur le gentilhomme ? demanda

Henri narquois. Vous dérogez à votre noblesse...

Un sifflet de locomotive lança dans l'air son strident appel. Le train touchait à la gare.

Henri ne fit qu'un bond. Le corps plié en deux, il fonça tête baissée sur son ennemi qui n'eut que le temps de s'écarter d'un pas pour éviter un choc formidable.

Villodin exaspéré le vit se perdre tout courant vers la gare.

Cette nuit-là, la mélodieuse romance du roi et de la bergère fut encore sifflée comme un appel d'amour sous la fenêtre de Marie-Anna, mais cette fois, la sérénade n'alla pas bercer les rêves d'une belle endormie. Marie-Anna angoissée, prostrée dans la prière implorait encore la protection divine sur ses deux jeunes amants quand le sifflement léger de Jacques interrompit ses lamentations. Elle se leva, courut à la fenêtre puis s'arrêta, du désespoir plein les yeux :

— Mon Dieu, donnez-moi la force de ne pas répondre ! supplia-t-elle les mains jointes vers le ciel.

Jacques sifflait toujours. Elle revint à la fenêtre, écarta un peu les rideaux ; son regard fouilla dans les ténèbres. Elle ne put rien voir. La malheureuse se prit la tête à deux mains en sanglotant :

— Il est là, il est là ! ... Mon Jacques, mon pauvre Jacques aimé !

Jacques sifflait toujours. La romance tournait au supplice. À quelques pieds plus haut, derrière la fenêtre, Marie-Anna devenait folle, le cœur ballotté dans une tempête, appelant sa mère et Dieu, murmurant le nom de Jacques, écoutant tour-à-tour sa conscience implacable et son amour ressuscité. Le démon de la tentation la prenait à la nuque et la secouait comme une pauvre petite chose, entêtée à mourir plutôt que céder. Jacques sifflait toujours. À travers les rideaux, dans la nuit, Marie-Anna lui envoyait des baisers puis se frappait la poitrine, honteuse devant elle-même de sa faiblesse.

La torture dura longtemps... mais la fenêtre ne s'ouvrit pas !

Dès l'aube, Villodin se rendit sur le chantier du tunnel pour résilier son contrat avec la Compagnie d'entreprises générales. L'ingénieur en chef était absent de Shawinigan. Jacques fut invité à attendre son retour durant la matinée.

Il pensait qu'Henri Chesnaye, connaissant maintenant sa présence à Shawinigan, aviserait sans retard madame Carlier en lui exposant l'urgence d'un déplacement nouveau et d'une retraite plus sûre pour Marie-Anna.

— Dès ce soir, se dit Villodin, je monte la garde à la fenêtre de ma chambre. Nul ne peut entrer à la gare ou en sortir sans passer sous mes yeux.

Et de fait, le voisinage de son hôtel avec la station de Shawinigan était une circonstance favorable qui pouvait le servir. Si Marie-Anna quittait le village par le train, il n'aurait que quelques pas faire pour monter derrière elle dans un compartiment proche et la suivre encore sans crainte d'être reconnu grâce aux changements qu'il avait fait subir à sa personne.

En attendant, Jean Villon, cotte bleue et pantalon rayé se promenait, soucieux, sur le chantier de la Compagnie d'entreprises générales. Mais il devait être, ce jour-là, un piètre surveillant ; les hommes le virent s'asseoir sur un tas de madriers, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, indifférent à tout ce qui l'entourait. Au bout d'un instant, il se mit à marcher de long en large sur le chantier.

Jean Villon restait Jacques de Villodin. Il avait l'esprit complètement absorbé par ses pensées, par son malheur, par sa terrible jalousie... par son amour. Car, hélas, il faut bien le dire : il l'aimait plus que jamais, Marie-Anna, la blonde Canadienne si jolie ! N'était-ce pas pour l'amour d'elle qu'il avait fait tant de folies depuis son départ de Rézenlieu ? N'était-ce pas pour la revoir qu'il avait même bravé son père, un jour et retraversé l'océan ? N'était-ce pas pour la reconquérir qu'il passait des nuits à siffler sous sa fenêtre et cherchait querelle à Henri Chesnaye par tous les moyens, duel ou chicane de portefaix ?

Il rougit de lui-même.

— Je me conduis comme un valet ! se dit-il avec amertume. Mais pourquoi ce lourdeau refuse-t-il le duel, aussi ? Ah oui, l'enfer ! ...

Un sourire singulier vint errer sur ses lèvres quand elles prononcèrent ce mot mais aussitôt il pensa à Dieu et son sourire se figea. Jacques était chrétien ; il appartenait à l'une de ces vieilles familles de France, noble comme les Montmorency et les Guise, héritière d'une tradition pieuse, chevaleresque, vivant de siècle en siècle depuis six cents ans dans l'honneur d'un nom sans tache et dans le prestige d'un passé glorieux...

Jacques de Villodin s'assit sur un tas de pierres et laissa tomber sa tête dans ses mains. Il soupira longuement.

— Partir ! murmura-t-il. La laisser, ne plus la revoir ! ... Oh non, Marie-Anna, je ne peux pas ; je ne pourrai jamais !

Il se leva et se remit à arpenter le chantier, les yeux humides, les mains derrière le dos, impuissant à se dominer. Il bouscula deux Italiens qui regardaient le fleuve. Jacques ne songea pas à les rappeler au travail et continua sa marche inconsciente. Deux minutes plus tard il se revit auprès de ces mêmes Italiens qui paraissaient discuter avec animation. Sans modérer la dureté de sa voix, le surveillant les apostropha :

— Eh là ! Ce n'est pas l'heure de bavarder !

Les deux ouvriers se retournèrent. L'un d'eux étendit le bras dans la direction du fleuve et dit :

— Voyez donc cette barque, là... qui descend le courant.

Jacques regarda.

— Eh bien ? fit-il.

— Vous ne comprenez pas ? reprit l'Italien. Elle est en perdition ; elle va droit à la chute !

Jacques se rappela le récit du contremaître et frémit de la tête aux pieds. Le regard fixé sur la barque, la respiration un moment suspendue, il s'écria :

— Au câble, vite, un câble ! ... Il faut les sauver !

Il se précipita sur un tas de gros cordages déposés au pied d'une grue à vapeur.

Déjà on entendait des cris sur le fleuve. Trois personnes se tenaient dans la frêle embarcation à la même place où s'était trouvé ce malheureux qui périt dans la chute quelques mois auparavant.

La foule accourait de toutes parts.

Villodin, fiévreux, s'avança au bord du fleuve, prêt à lancer le câble quand la barque approcherait. Le contremaître qui suivait la scène lui toucha le bras et dit :

— Tout est inutile, Villon. Il est impossible de lancer le câble si loin de... de...

Il n'acheva pas.

Villodin venait de pousser un cri déchirant :

— Ha ! Marie-Anna ! Marie-Anna !

Les hommes le crurent fou. Les yeux hagards, démesurément agrandis, la bouche déjetée par l'épouvante, il enroula l'extrémité du câble autour de son corps, noua solidement et cria aux hommes :

— Retenez le câble !

Avant qu'on ait pu l'empêcher de faire cette folie héroïque, d'un bond prodigieux, il sauta dans le fleuve et nagea vers la cataracte.

Chapitre XXIII

Le docteur Chesnaye et son fils arrivaient aux Trois-Rivières quand ils apprirent le sauvetage de Marie-Anna, de Jeannette et de William par un surveillant de la Compagnie d'entreprises générales nommé Jean Villon.

Le bruit de cette tragédie s'était répandu dans la province par la voix des dépêches et de la presse.

Oubliant toutes les affaires présentes, Henri et son père revinrent en toute hâte à la gare et sautèrent dans le premier train en partance pour Shawinigan. Henri craignait de retrouver Marie-Anna gravement malade. Les journaux ne donnaient aucun détail sur l'état des jeunes filles. Le malheureux fiancé regretta de n'être pas resté à Shawinigan la veille ; la rencontre de Villodin, à dix heures, dans les terrains vagues de la station aurait dû lui servir d'avertissement et le retenir auprès de Marie-Anna qui se trouvait encore exposée aux attaques de l'intraitable amoureux. S'il était resté, malgré l'appel de son père, cette promenade en barque sur le Saint-Maurice que William avait proposée n'aurait pas eu lieu, car il eût engagé sa fiancée à ne pas sortir avant l'heure du départ pour les Piles. L'accident ne se serait pas produit.

À la tombée de la nuit, Henri et son père arrivèrent à Shawinigan. Des groupes stationnaient dans les rues en parlant de l'événement survenu le matin. Les deux hommes se firent indiquer l'endroit où les jeunes filles avaient été recueillies. Après un quart-d'heure de marche, ils pénétrèrent dans une maison d'ouvriers, située près des chantiers. Henri se précipita et tomba à genoux au chevet du lit sur lequel Marie-Anna et Jeannette étaient étendues, sans connaissance, tout le corps secoué par instant de légers mouvements convulsifs.

Henri parla de sa voix douce et grave que la douleur rendait plus douce et plus grave encore. Près de lui son père s'entretenait avec le médecin de la compagnie qui avait donné les premiers soins aux malades.

Sans quitter Marie-Anna des yeux, Henri prêta l'oreille et entendit narrer les détails du sauvetage. Tandis que le médecin parlait, les tableaux de la sombre tragédie se déroulaient rapidement... Un jeune homme retenu au rivage par un câble que cinquante ouvriers s'apprêtaient à tirer nageait péniblement à côté de la barque. Il allongea le bras pour la saisir mais l'embarcation mal gouvernée vira brusquement et lui frappa la tête. La foule poussa un immense cri en voyant le sang inonder son visage. Il ne coula pas. Ses mains s'accrochèrent nerveusement au bord de la barque ; les hommes de la rive tirèrent sur le câble. Le malheureux sauveteur n'était plus qu'une loque humaine quand on le reçut à terre ; on eut de la peine à détacher ses mains de la barque. Ses membres étaient rigides comme des barres de fer...

Henri s'était avancé.

— Où est cet homme ? demanda-t-il.

— Là, dans la chambre voisine, répondit le médecin.

Henri fit un pas.

— Un instant, monsieur ! fit le médecin en l'arrêtant. L'état de ce malheureux est désespéré ; s'il entendait la porte s'ouvrir, il pourrait remuer et le moindre mouvement peut être fatal.

Marchant avec précaution, les trois hommes pénétrèrent dans la chambre où Villodin reposait, dans une immobilité ressemblant à la mort. Une poignante émotion s'empara d'Henri et de son père quand ils virent ce jeune et beau visage, blanc comme les bandes de toile qui lui entouraient le front, si calme, si serein, si pâle qu'on eût dit que toute la vie l'avait quitté. Henri ne reconnut pas sur-le-champ le déterminé rival qui, la veille encore l'arrêtait au bord du chemin pour l'obliger à se battre. Mais quand il eut observé ce visage délicat et expressif, ce cou harmonieux, ces mains fines d'aristocrate, Henri reconnut Jacques de Villodin.

Et aussitôt mille sentiments le bouleversèrent. Il n'y avait qu'un homme sur terre qu'il haïssait d'une jalousie ardente, un rival capable de lui disputer son bonheur, un ennemi qu'il eût voulu voir à cinq cents lieues du Canada et c'était celui-là qui avait arraché sa fiancée à la mort en risquant sa vie, en donnant sa vie pour elle... Henri était un homme juste et bon ; en voyant Villodin si près de la mort, un revirement spontané s'opéra en lui. Il sentit toute sa haine se fondre dans une pitié profonde dans une admiration sans bornes, dans une reconnaissance aussi vive que l'avait été sa jalousie. L'image terrifiante du sauvetage, de cet atroce combat entre un être humain et d'indomptables éléments repassa devant ses yeux et en contemplant ce jeune homme immobile et pâle, les yeux clos déjà comme pour l'éternel sommeil, le corps brisé comme au sortir d'une chambre de question, il pensa qu'hier encore, ce même jeune homme était un être plein de vie, possédant un esprit sain, un corps vigoureux, un cœur ardent et noble. Atteint au point le plus vulnérable de sa nature généreuse, Henri comprit qu'en sauvant la vie de Marie-Anna, Jacques l'avait sauvé, lui aussi, d'une douleur éternelle.

Les trois hommes se retirèrent sans bruit. Henri se retrouva auprès de Marie-Anna. La jeune fille avait ouvert les yeux et promenait autour d'elle un regard sans intelligence. Henri approcha son visage du sien et demanda tendrement.

— Tu me vois, Marie-Anna ?

Elle le regarda durant quelques secondes avec une fixité de statue qui le mit à la torture ; puis ses lèvres remuèrent, elle murmura faiblement :

— Pardon, Henri ! … Pardon !

Il ne comprit pas et crut qu'elle délirait. Le médecin conjura le jeune homme de la laisser reposer. Il lâcha sa main moite de fièvre et s'éloigna à regret tandis que Marie-Anna murmurait encore :

— Pardon, Henri !

Il sortit enfin et monta vers le bourg à la demeure de William.

Chapitre XXIV

La nature vigoureuse et saine de Jacques devait bientôt avoir raison de sa maladie et de la gravité de ses blessures. Au bout d'un mois, il entrait en convalescence. Dès le premier jour, Henri avait offert ses services au médecin qui le soignait. Pendant quatre semaines, il vint chaque soir prendre sa place d'infirmier habile et dévoué au chevet de Villodin. Que de fois, durant ces nuits silencieuses et longues ne prévint-il pas des complications graves en retenant un bras sur le lit, en repoussant doucement l'oreiller sous la tête qui penchait trop et menaçait d'imprimer un mouvement violent au corps.

Ce dévouement était plus un hommage à la bravoure que l'acquittement d'une dette personnelle. Au temps orageux de la rivalité, Henri s'était toujours conduit en homme d'honneur à l'endroit de son rival, échappant à tous les pièges sans recourir au scandale, épargnant même à son ennemi par la seule force de sa foi chrétienne, le châtiment du duel, du sang versé, de la vie menacée par une main homicide. Et si maintenant il passait ses nuits au chevet de Jacques et hâtait sa guérison, c'est qu'il y était poussé par un sentiment admiratif et aussi parce que, honnête homme avant tout, il ne voulait pas profiter de l'anéantissement de son rival pour lui disputer encore la jeune fille qu'ils aimaient tous deux et enfin parce qu'il avait hâte de voir Villodin debout pour lui tendre la main et lui dire : « Désormais, quoi qu'il arrive, soyons amis ! »

Villodin le reconnut au cours d'une nuit. Il eut un sursaut violent de tout le corps, ses yeux brillèrent comme de la braise ardente, il essaya de lever le bras comme pour frapper. Une affreuse grimace de douleur contracta son visage. Vaincu par la souffrance, il retomba lourdement sur sa couche. Henri était aux abois :

— Ne bougez pas, supplia-t-il. C'est un ami qui vous soigne !

La semaine suivante, durant une autre nuit, Villodin aperçut encore le jeune médecin penché sur lui. Il venait de glisser une potion calmante entre ses lèvres et le bien-être qu'il en ressentit lui fit ouvrir les yeux. Mais cette fois il sourit et chercha la main de son ancien ennemi.

Appuyé sur les bastingages, à l'arrière, Jacques regardait s'effacer peu à peu les côtes canadiennes...

Bientôt, il put se lever et faire quelques pas dans la chambre, appuyé sur l'épaule d'Henri. Il parlait presque toujours de sa mère, de Rézenlieu et de la

France. On ne peut dire s'il en parlait avec de la tristesse au fond du cœur, car sa voix était calme. Il avait repris possession de toute sa mémoire.

Un matin qu'il reposait dans un grand fauteuil, près de la fenêtre Henri lui dit, après quelques ménagements :

— Marie-Anna va venir... Elle veut vous voir.

Il pâlit un peu ; ses traits exprimèrent une immense peine mais ce ne fut que le temps d'une seconde. Il sourit presqu'aussitôt comme s'il eût voulu faire taire en lui-même la voix mal éteinte des anciennes luttes. Il sembla réfléchir durant quelques instants puis, avec cette coquetterie innée qui est l'éternel privilège de la jeunesse, il demanda un miroir. Henri le lui apporta ; alors il contempla longuement sa pauvre figure émaciée, ses pommettes saillantes, les orbites de ses yeux creusés et bleuis par la maladie, son front balafré d'une profonde cicatrice, la marque ineffaçable de son dévouement.

— Je ne suis plus que le souvenir de moi-même ! murmura-t-il en secouant tristement la tête.

Le miroir glissa sur ses genoux et vint se briser à ses pieds. Ses regards se fixèrent sur la porte et ne la quittèrent plus jusqu'au moment où Marie-Anna entra, suivie de sa mère, de William et de Jeannette.

Tout-de-suite, elle fut à-genoux près de lui, ses mains dans les siennes, ses yeux, ses beaux grands yeux pleins de reconnaissances attachés sur ses yeux.

Les témoins de cette scène s'étaient reculés au fond de la pièce pour les laisser une dernière fois l'un à l'autre.

Il parla à son oreille, de sa voix affaiblie, voix grêle d'enfant ou de vieillard :

— Je sais, ma Mia-Na, que tu as prié Dieu pour qu'il me conserve la vie. Chère petite aimée ! Que m'importe de vivre à présent que j'ai mis dans ton cœur l'immortalité de mon souvenir. Laisse-moi partir, va... ne me retiens pas par tes prières. Tu vivras longtemps encore heureuse quand je ne serai plus là, car mon âme restera près de toi comme un essaim de baisers, une chanson de caresses qui bourdonneront chaque nuit autour de ton grand cœur affectueux. Si je le pouvais, ô Mia-Na, je t'emporterais dans mes bras vers ce séjour inconnu où s'entrevoient les pures félicités d'une vie éternelle et bienheureuse. Mais Dieu ne le veut pas, mon amie ; il veut que tu demeures, que tu répandes sur ceux qui te chérissent les trésors de bonté qui sont en toi. Ne prie plus pour que je vive, Mia-Na, car je ne saurais vivre heureux sans te voir, te parler, t'entendre et ce bonheur ne me serait donné qu'au prix des larmes et du sacrifice de ceux qui t'entourent...

Silencieusement, Marie-Anna pleurait. Il continua :

— Écoute-moi encore, ma Mia-Na. Je vais partir, retourner en France... Promets-moi de ne pas m'oublier.

— Oh ! fit Marie-Anna d'une voix brisée. La pauvre enfant ne put répondre autre chose ; les sanglots gonflaient sa gorge. Madame Carlier vint la relever et l'entraîna doucement.

Jacques, comme au sortir d'un beau rêve, passa la main sur son front ; ses doigts délicats effleurèrent la cicatrice qui le balafrait. Il prit la main d'Henri qui s'était approché de lui :

— Je me réjouis, monsieur Chesnaye dit-il, de n'avoir pas succombé à cette blessure. Il me semble que j'aurais été malheureux dans l'autre vie si j'avais taché de mon sang et noirci de mon deuil, la robe nuptiale de votre fiancée...

ÉPILOGUE

Le jour où le docteur Henri Chesnaye épousait Marie-Anna Carlier, un navire parti d'Halifax s'en allait sur l'Atlantique vers les côtes de France.

Appuyé aux bastingages, à l'arrière, Jacques de Villodin regardait s'effacer peu-à-peu les côtes canadiennes dans les brumes de l'horizon.

Il souriait, de ce sourire figé et triste qui s'empare des lèvres et ne les quitte plus quand l'âme humaine vient d'être ravagée par une grande passion.

La nuit tombait sur la mer. Deux jeunes matelots qui n'avaient pas aperçu le voyageur passèrent près de lui en parlant. Le plus jeune, un moussaillon de Bretagne s'épanchait en confidences dans l'oreille de l'autre :

— Si tu la connaissais, Kersac, ma douce Anne-Marie ! C'est la plus jolie demoiselle de Paimpol ! Et puis, c'est la première fois que nous aimons...

Le confident hocha la tête et du même ton qu'il eût dit : « J'ai passé par là... », il répondit :

— Les premières amours ne durent jamais ! ...

Le matelot et le mousse s'éloignèrent. Jacques, un instant distrait se replongea dans la contemplation de l'océan. La lueur verte du dernier phare de la côte canadienne ne fut plus qu'un point lumineux sur l'horizon noir.

On n'entendait que le clapotis cristallin des vagues qui léchaient doucement les flancs du navire.

FIN

Marie-Anna la Canadienne,
roman de Floris Bluther (s.d.)
est paru à Québec, en 1913.

Floris Bluther
est le pseudonyme de Fernand Baboulène

peintre et auteur français
ayant vécu au Canada entre 1906 et 1914.

ISBN : 978-2-89668-900-2
© Vertiges éditeur, 2019
– 0901 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org